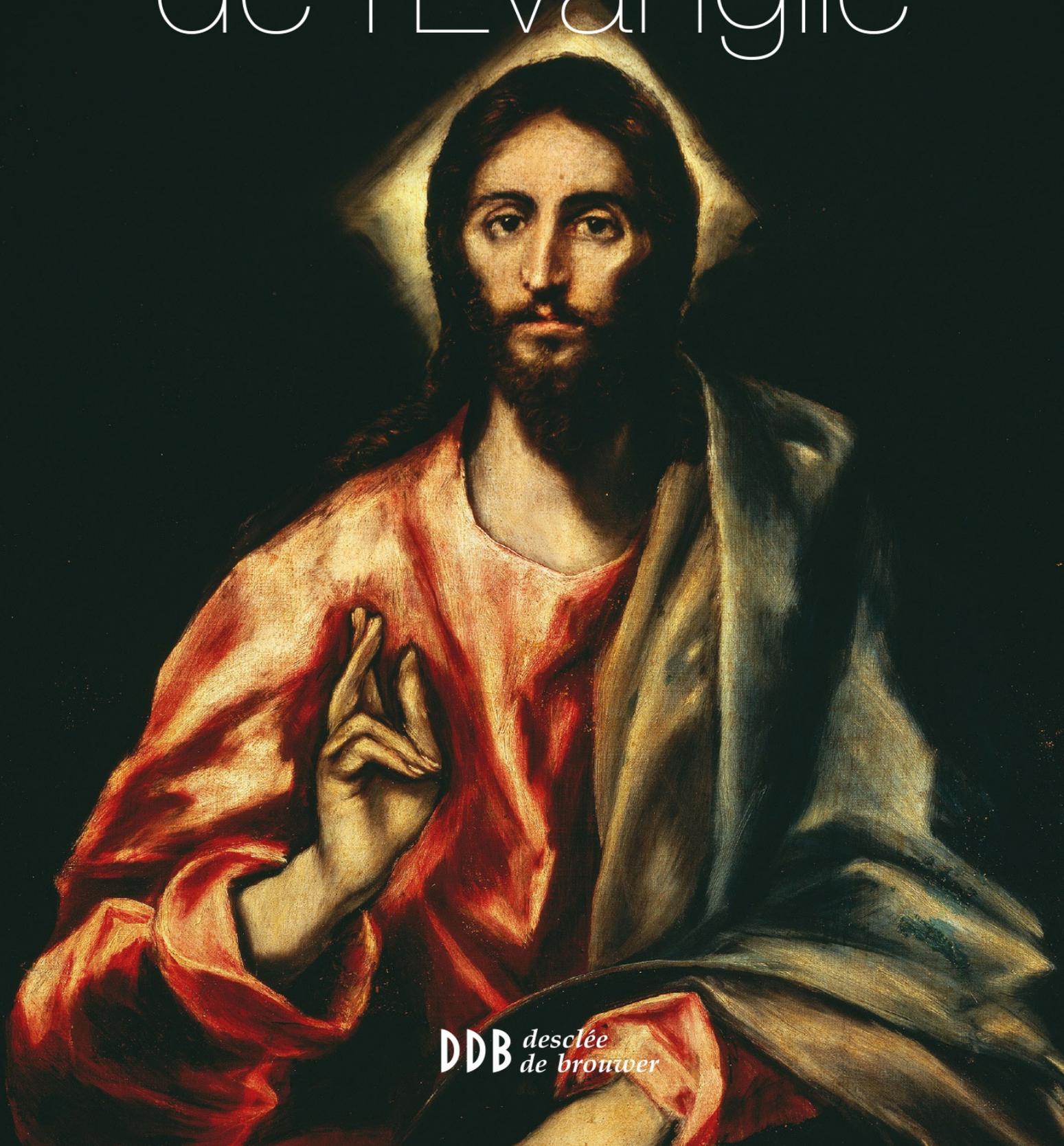


Lanza del Vasto

Commentaire de l'Évangile



DDB *desclée
de brouwer*

Commentaire de l'Évangile

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2015, Groupe Artège
Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur – 75011 Paris
9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-220-06556-4
ISBN epub : 978-2-220-07603-4

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le troisième, qui insiste si fortement sur la figure du Précurseur, le dernier des grands prophètes d'Israël, lequel le désigne comme son successeur et comme son supérieur, le place dans sa lignée spirituelle et consacre son autorité devant son peuple. Le quatrième, débutant par une proposition théologique inouïe, le montre dépassant par nature l'humanité, la création et le temps.

Abordons avec simplicité la généalogie de Jésus Christ. Elle consiste en quatorze noms s'étageant entre Abraham et David, de quatorze autres entre David et Jéchonias lors de la déportation à Babylone et de quatorze enfin entre la déportation et *Joseph, l'époux de Marie, de laquelle naquit Jésus que l'on nomme le Christ*¹². Comparons-la avec l'autre généalogie qui figure en Luc, celle-ci remontant par cinq fois quatorze générations plus trois, jusqu'en *Adam fils de Dieu*¹³.

Il faut remarquer que Luc donne le nom d'Héli au père de Joseph, alors que Matthieu l'appelle Jacob ; que d'Abraham à Jésus, Luc compte quatre fois quatorze générations, et Matthieu trois fois quatorze ; qu'à part les noms de David et d'Abraham, les listes ne concordent en aucun point. Il y a plus : chez Matthieu, la liste des royaux descendants de David qui est parallèle aux énumérations historiques de l'Ancien Testament ne concorde pas non plus avec elles, puisque les *Livres des Chroniques* citent dix-sept rois, là où l'Évangéliste en retient quatorze.

Les anciens exégètes ont vainement torturé la logique pour réduire des écarts aussi constants ; ils ont recouru à cette clause de la Loi qui prescrit au frère d'épouser la veuve de son frère défunt : mais il faudrait trop de frères pour combler les lacunes. Ils ont déclaré que Matthieu suivait l'ordre de la génération charnelle, Luc celui de la génération d'adoption comme pour

montrer, ajoute bellement saint Augustin, « que c'est par adoption que nous devenons fils de Dieu ».

Le fils de David

Mais à ce propos il est une chose qui aurait dû nous frapper et nous arrêter depuis longtemps, c'est que les généalogies s'en vont toutes finir en Joseph, en celui qui se trouve justement n'être pas le père de Jésus. Si donc la généalogie charnelle est déjà d'adoption, l'autre l'est deux fois, à moins qu'elle ne le soit trois ou quatre fois quatorze fois.

On s'est, comme de juste, efforcé autant que faire se peut de réparer la brisure en affirmant que la Vierge Marie était de la même tribu que son époux et descendante aussi du roi David. Mais il est sinon prouvé, du moins assez probable, que cela n'est pas, puisque l'Évangéliste n'en dit rien. Or, c'était la seule chose qu'il était nécessaire d'établir ici et la nécessité en était si pressante que la conversion d'Israël en dépendait, puisque pour répondre à l'attente de son peuple, qu'il allait délivrer et venger de toutes les nations, et pour remplir l'image que les prophètes avaient dressée de lui à travers les siècles, le Messie devait être de la semence de David, *un surgeon de la souche de Jessé*¹⁴. Le silence de l'Évangéliste indiquerait assez que la chose n'est pas, et Jésus lui-même ne semble-t-il pas parler une fois dans ce sens en paroles peu voilées ? Car les détenteurs de la pure tradition, les scribes, les Pharisiens, les sacrificateurs ignorent ses origines ou n'en font nul cas, le méprisent comme n'étant pas de leur caste et, mis au pied du mur, il ne dément pas leur opinion, mais leur rétorque seulement : *Le roi David inspiré par l'Esprit a chanté : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur. » Comment David appellerait-il le Messie son Seigneur, s'il était son fils*¹⁵

?

Mais le silence de l'Évangéliste prouve autre chose encore : il prouve la vérité historique de l'Évangile et qu'un fait, s'il n'est pas certain, n'y est pas rapporté, même pour les besoins de la cause, même pour l'édification des âmes. Il prouve aussi la fidélité de l'Église à garder et à transmettre l'Écriture, puisque les passages qui lui ont causé en tout temps le plus grand embarras nous ont été légués, intacts, avec le reste.

On a peut-être souri à m'entendre parler de la vérité historique de l'Évangile tout de suite après les constatations que nous avons faites au sujet des Généalogies, mais je maintiens ce que j'ai dit et j'y reviendrai tout à l'heure.

Pour ce qui est des Généalogies, il est évident d'abord que l'énumération ne se développe pas au hasard, comme il arrive généralement aux générations humaines, mais qu'elle est volontairement coulée au moule du nombre quatorze, translittération kabbalistique du mot DAVID. La division de la lignée en trois tronçons égaux correspond aux trois époques qui se sont succédé en Israël : la première celle des Juges, la seconde celle des Rois, la troisième celle des Pontifes. C'est pour dire que la primordiale autorité des Juges, la majesté des Rois, la suprême dignité pontificale reviennent à l'Héritier, qui les réunit en lui comme elles se trouvaient réunies chez les Patriarches régnant par droit divin de sagesse et de grâce prophétique, et c'est pourquoi saint Luc évoque le nom des Patriarches pour couronner sa liste et l'achever en Dieu.

Litanie des noms

Tout cela tient déjà dans les trois noms du premier verset de Matthieu : *Génération de Jésus Christ fils de David, fils*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de Lui. Et les fléaux aussi, car il n'est pas là pour justifier, mais pour juger, et il juge ses fidèles plus sévèrement que les autres. Voilà ce que la Bible enseigne tout au long : que Dieu est le Dieu Vivant, le Dieu puissant, agissant, créateur. Quant à l'Évangile, qui est le complément de la Loi, il nous enseigne que pour nous éveiller aux *réalités* spirituelles, *Dieu s'est même incarné*.

Nous voilà loin des fades douceurs de l'Idéal. Et comme toutes les choses vivantes, le Christ est hautement contradictoire, étonnant, stupéfiant, indémontrable, impossible à inventer *a priori*. Il se détache précisément avec une netteté parfaite de tout ce qui est fable et de tout ce qui est mythe et de tout ce qui est fabrication philosophique. Y croire n'est pas seulement une question de foi, c'est une question de flair. Ne savez-vous pas tous, en voyant une fresque ou un tableau, reconnaître s'il s'agit d'une invention ou s'il s'agit d'un portrait ? Savez-vous reconnaître à première vue qu'une tête de Ghirlandaio, par exemple, est toujours un portrait et même qu'il est sûrement ressemblant (encore que vous n'en ayez pas et n'en puissiez jamais avoir le modèle sous les yeux), tandis qu'une tête de Michel-Ange n'est jamais un portrait et ne ressemble à aucun visage humain, mais est une création idéale ? Qu'une figure de Bruegel, par exemple, est prise à même dans la réalité et vue, alors que la sculpture d'une cathédrale romane n'est la copie d'aucune réalité visible ?

Il convient d'exercer un flair analogue (que nulle érudition ne nous donnera) sur les textes sacrés, pour connaître si les personnes et les faits qu'on nous y présente sont de simples figures ou des êtres vivants, des réalités concrètes et spirituelles. Écoutez bien, en même temps que le sens, le son que rend le texte, et la qualité de la voix ; et vos yeux de vie verront ce que les prétentieuses besicles de l'objectivité critique n'y ont pas

vu : que la figure de l'homme Jésus, du Fils de l'homme, pour autant que haute en couleur et pleine de sens, n'en est pas moins réelle et vivante, plus réelle et vivante qu'aucun de nous.

Si la réalité du Christ nous émeut à si haut point, c'est parce qu'elle nous parle de nous ; si nous croyons en lui, c'est parce que nous croyons en ce meilleur côté de nous-même, parce que nous le sentons en nous-même, ou peut-être parce que nous ressentons l'absence de ce meilleur côté qui se marque en nous en creux et que la réalité du Christ vient si bien remplir. Le Christ nous parle d'une voix dont nous ne doutons pas parce que, l'entendant pour la première fois, nous la reconnaissons. Que le Christ soit un mythe solaire, que l'Évangile soit une création littéraire, que ce soit l'exposé par images d'une doctrine philosophique, ou d'un modèle moral, ce sont là de simples balivernes. Personne, ni le populaire sans instruction, ni le poète et moins encore le philosophe, ne pouvait créer une figure telle que celle du Christ, une figure d'une puissance de réalité telle qu'elle a bouleversé de fond en comble toutes les règles de l'art, de la morale, de la logique, de la philosophie.

Si c'était une création du peuple ignorant, nous n'y trouverions pas les clefs de la vie intérieure, une science cachée, une connaissance de tous les secrets. Nous ne trouverions pas ce texte à tous les degrés de connaissance auxquels nous pouvons nous élever comme étant plus élevé que nous. Si c'était une œuvre littéraire, il serait tiré selon les canons du temps. Or, il contredit entièrement ces canons. Il n'a probablement, pour les contemporains, représenté aucune forme de beauté. Il est justement si bel et si émouvant parce qu'il n'a rien d'esthétique, parce qu'il ne cherche pas à toucher ni à plaire, parce que sa beauté n'est pas art ni littérature, mais nature et esprit. Mise en scène philosophique et morale ? Scandale pour les Juifs et folie pour les Grecs, horreur des gens de bien et dégoût des

philosophes ! Si c'était une fabrication des prêtres, je pense que les prêtres n'auraient pas été si imprudents que de fabriquer un instrument si incommode à manier, car quiconque se hasarde à enseigner l'Évangile risque de voir se dresser contre lui les grandes et terribles vérités qu'il a lui-même affirmées.

Que les ennemis d'un homme se concertent pour le condamner et lui ôter la vie, ce n'est pas chose rare, mais que vingt siècles après sa mort, il s'en trouve encore pour reprendre en main son procès afin de le condamner à n'avoir jamais vécu, c'est une aventure qui ne pouvait arriver qu'à Jésus seul.

Le visage du Seigneur

Même si nous admettons que, pour soutenir une hypothèse aussi osée que celle de l'inexistence du Christ, alors qu'elle n'avait jusqu'alors jamais été avancée ni par les ennemis les plus acharnés de la religion chrétienne, ni par les hérétiques les plus aberrants, il suffise d'alléguer l'absence de documents historiques, même si nous admettons que les six témoignages qui datent du premier siècle soient insuffisants, même si nous admettons que Tacite, Suétone, Pline le Jeune, Flavius Josèphe qui parlent du Christ comme d'un homme que Ponce Pilate a crucifié, soient suspects d'information précipitée, ainsi que les rabbins du Talmud qui le maudissent, et que saint Paul, dont les écrits sont sans doute plus anciens que l'Évangile canonique même, soit suspect de connivence avec la partie en cause, il nous reste un septième témoignage qui n'est ni romain, ni juif, ni chrétien, ni humain : celui-ci (*il montre la Sainte Face du Suaire de Turin*).

Vous le connaissez, ce n'est pas une pieuse image, ce n'est pas un fruit de l'imagination, ce n'est pas le chef-d'œuvre d'un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

hors des murs et, six mois plus tard, l'annonciation de l'ange à Marie, à Nazareth ; et nul n'en sait rien, que Marie seule. Puis la visitation des deux femmes dans la montagne, la salutation d'Élisabeth et le *Magnificat* de la Vierge, la prophétie de Zacharie lors de la circoncision de Jean, les prophéties de Siméon le juste et d'Anne la prophétesse lors de celle de Jésus.

Il n'y a pas de doute que Luc ait voulu peindre un diptyque. Jean, c'est l'ombre du corps de Jésus et l'ombre, c'est le corps gris et plat marchant devant le corps à ras de terre sur le chemin. Et l'ombre ressemble au corps, trait pour trait, et s'oppose à lui. Jean est l'enfant de la stérilité et de la vieillesse, de la souche d'Israël antique et desséchée, un surgeon digne de sa haute noblesse. Et il quitte le Temple et la ville et va au désert. Jésus naît de la Vierge intacte, il est, *de par les entrailles de la tendresse de Dieu, le Soleil levant qui visite le monde*, il est la source d'eau vive, il est l'époux. Il vient d'un village éloigné et passe par le désert, mais pour aller aux villes et pour enseigner dans le Temple. Jean s'abstient du pain et du vin, c'est-à-dire des biens de la nature et des enivrements spirituels, mais Jésus mange et boit et se donne lui-même comme pain et comme vin.

Annonciations

L'Ange du Seigneur qui paraît à Zacharie dans le Temple, c'est l'Ange de l'Inspiration. Sa nature active se décèle par ceci : il paraît à *droite*. Il se tient *debout*. Il dit de lui-même : *Je sers devant Dieu (Asto ante Deum)*. Il est donc l'Inspirateur des grandes actions qui dépassent les forces humaines et les prévisions les plus audacieuses, mais qui doivent s'accomplir par les voies naturelles dans le monde extérieur. Il n'est donc pas seulement l'Ange qui annonce la victoire, mais celui qui

apporte la conception et le projet, et nous intime l'ordre d'entreprendre. Il annonce les grandes choses que fera le fils qui va naître de nous. Voilà comment l'Ange de l'Inspiration apporte le projet, car la grande action inspirée qui va sortir, ce n'est pas nous qui la ferons, mais elle se fera d'elle-même, pourvu que nous nous prêtions à ce que la grâce nous traverse.

Or Zacharie, revenu de la terreur *qui s'est ruée sur lui, qui irruit super eum*, à la vue de l'Ange demeure hésitant et dubitatif : *D'où saurai-je cela ?* répond-il, c'est-à-dire : je n'y peux croire, non qu'il ne croie en Dieu, mais parce qu'il doute de lui-même. Parce qu'il est vieux et déçu, et quoique ayant toujours *marché dans les commandements et justifications du Seigneur*, sa femme est stérile ; en d'autres termes, sa nature manque de ce ferment d'ardeur qui rend créatrices des natures moins nobles. Zacharie est prêtre de race, d'office et de vocation. Il n'a jamais songé que Dieu demandât de lui autre chose que de consumer sa vie comme cet encens en fumée d'agréable odeur. Et maintenant, c'est hors du Temple, c'est dans sa maison, c'est à une œuvre de chair obscure et à laquelle ne s'attache l'apparence d'aucun mérite, c'est à cela qu'il est appelé pour le salut du peuple, pour sa joie et sa gloire éternelles.

Mais à cause de son doute, l'Ange lui noue la langue pour que cela lui serve de punition et de protection aussi : c'est pour dire que le conseil de la haute entreprise a besoin d'être mûri dans le silence. D'ailleurs, Zacharie aurait-il l'usage de la langue et l'éloquence la plus parfaite, comment expliquer au peuple ce qui lui est arrivé et ce qui adviendra ? Le peuple attend hors des murs la grâce de Dieu tandis que le prêtre intercède, et la grâce est déjà venue et viendra au peuple, mais par des voies que le peuple n'entend pas du tout et que le prêtre lui-même n'entend qu'à demi. C'est pourquoi, jusqu'à l'heure

de la naissance, il ne peut faire que des signes, *erat annuus illis*. Et c'est aussi pourquoi Élisabeth se cache pendant les premiers mois de sa grossesse.

Mais l'Ange qui, le sixième mois, vient saluer la Vierge : *Ave, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi, tu es bénie entre les femmes... voici, tu concevras en ton ventre et enfanteras un fils...* l'Ange Gabriel n'apparaît pas à Marie, mais il entre chez elle, *ingressus Angelus ad eam, dixit*. Il est l'Ange de la Contemplation, il est l'approche de l'union dans l'extase. Si l'Ange surgit à droite ou à gauche, cela n'est pas dit, s'il se tenait debout ou trônait ou volait, Marie même n'en sait peut-être rien. *Si j'étais dans mon corps ou dehors, je ne sais*, dit saint Paul, *Dieu le sait*. L'Ange entre et, partout à la fois, tout est lumière.

Et cette lumière céleste, elle n'est pas pour les yeux et cette voix divine, elle n'est pas pour l'oreille. Elle ne s'arrête pas à la pointe de l'intellect ni au sommet du cœur. Elle descend aux profondeurs de l'âme vierge et inviolée, elle descend plus bas et pénètre la chair comme une blessure, elle descend encore jusqu'à cela que le corps a de plus corporel, jusqu'au recès le plus aveugle, le plus sourd, le plus ténébreux, le ventre. Ah ! mes enfants, quelle révélation sur la réalité des choses spirituelles et sur la spiritualité des naturelles, sur les relations et les entrelacements de ce qui est en haut et ce qui est en bas ! Que la vérité éclaire l'intelligence, cela est fort beau, mais va de soi ; que le cœur s'élève et s'illumine, c'est fort bien et dans l'ordre des choses ; mais que l'Esprit Saint mette sa marque dans la chair et l'être est bousculé de fond en comble et tout est accompli...

Comment cela se fera-t-il ? demande Marie, qui s'étonne mais qui ne doute pas comme le vieux prêtre a douté, car elle est neuve, ouverte et prête à tout. Et l'Ange lui enseigne cet arcane

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

On a coutume en Occident d'assimiler l'esprit à l'intelligence et d'employer ces termes les uns pour les autres, contresens lourd des conséquences les plus fâcheuses qui rend incompréhensibles des points capitaux de l'Écriture et brouille les chemins de la connaissance et de la religion.

Mais la confusion cache une vérité profonde et l'erreur est bien un contresens et non pas un non-sens. Il suffit de la renverser pour toucher au vrai. Il suffit de renverser l'intelligence pour atteindre l'esprit : l'esprit, c'est l'intelligence renversée.

Quand on dit que l'intelligence est la plus noble des facultés humaines, qu'elle est divine en son essence, on dit vrai. Ce caractère divin est marqué dans l'intelligence par la notion de l'Infini et de la Perfection, qui est innée, en effet, en elle seule et qui ne peut lui venir du dehors par l'appréhension d'aucune chose puisque toutes sont finies et imparfaites, et ne peut donc être en elle que le signe de sa propre essence. C'est sur cette notion qu'elle règle sa connaissance de toutes les choses finies et particulières dans les sciences. Les nombres prennent leur place sur des échelles allant à l'infini, et par eux tout se mesure ; les points trouvent leur lieu sur des lignes allant à l'infini ; et les formes géométriques, par quoi tout le sensible atteint à une consistance mesurable, se construisent à l'intersection de plans infinis. Les phénomènes et les événements se comprennent par un enchaînement de causes à l'infini. Si l'on oppose à cela qu'il est impossible de concevoir l'infini et qu'on est saisi de vertige dès que l'on essaie, je réponds qu'il est impossible de ne pas le concevoir, et qu'il suffit de poser une limite, si large qu'elle soit, à l'espace, au temps et aux valeurs pour que l'intelligence se porte au-delà avec un rire victorieux.

Mais il faut que l'intelligence se retourne, se renonce, se convertisse, pour qu'on puisse parler d'esprit, tel que l'Écriture

l'entend. Et le premier renversement, c'est de s'adresser directement à l'Infinité au sein de laquelle toute chose connue se range, sans que jamais cette infinité devienne objet de connaissance ; de faire que cette infinité qui donne le vertige parce qu'elle s'impose en fuyant, parce qu'on ne peut ni la concevoir en soi, ni rien concevoir sans elle, devienne la suprême certitude et qu'elle soit courageusement appelée de son vrai nom qui est Dieu. Ce premier renversement de l'intelligence s'appelle *foi*.

Le second renversement, c'est qu'au lieu de partir du croyant pour remonter à travers les choses à l'infini, l'Esprit, des extrémités de l'horizon et du sommet du ciel, descend et fond sur le croyant, et c'est ce qui s'appelle *l'inspiration*. Par la rencontre de l'élan ascendant de la foi et du souffle descendant de l'inspiration, la communication de l'Homme à Dieu s'affirme et la conception même de Dieu se complète, car c'est dans l'âme que l'infinité rejoint l'unité et la vie et qu'ainsi les trois principaux attributs de Dieu se retrouvent. Et l'âme à ce contact éclate, reluit et rejaillit, elle rebondit en esprit et elle peut dire : *mon esprit exulte* car il saute vers le principe de son être, de son amour, de son éternité, *dans son salut*, Dieu.

Et l'analogie de ce qui se produit dans l'esprit de la Vierge et dans son ventre s'exprime en ce mot de Bède le Vénérable : « Car l'esprit de la Vierge se réjouit de l'éternelle divinité de ce même Jésus, c'est-à-dire du Sauveur, dont elle forme la chair en une conception temporelle³³. » Et saint Ambroise conclut : « Qu'en chacun soit l'âme de Marie et qu'elle magnifie le Seigneur, en chacun l'esprit de Marie et qu'il exulte en Dieu, car s'il n'y a selon la chair qu'une mère du Christ, et cependant, selon la foi, le Christ est le fruit de tous, puisque toute âme reçoit le Verbe de Dieu³⁴. »

Humilité de Marie

De l'exaltation de la grandeur de Dieu dans l'âme, de l'exultation de l'esprit en Dieu, que peut-il donc résulter pour l'homme sinon la conscience de sa bassesse, de son néant ? Et voilà de quoi naît la fondamentale et première de toutes les vertus religieuses, l'humilité. Et de fait la Vierge continue : *car il a regardé l'humilité de sa servante*, et les sept derniers versets du *Magnificat* célèbrent le bonheur de cette disposition qui attire la puissance de Dieu.

Un grand serviteur de Dieu et chercheur de vérité³⁵ a exclu l'humilité des vœux qu'il prononça lui-même et fit prononcer aux siens, parce que, remarquait-il, « on ne peut pas vouloir être humble ». On ne peut que se forcer à parler avec modestie, ce qui est habile. Et il arrive souvent que l'on tombe ainsi dans l'hypocrisie. De fait, on ne peut devenir humble parce qu'on s'efforce de l'être ; mais d'autre part, on ne peut pas ne pas le devenir si l'on a l'attention constamment tournée vers la grandeur de Dieu. Car l'immensité est une mesure à quoi rien ne résiste. Prendre conscience de l'infinie grandeur divine, c'est du même coup prendre conscience de la nullité de tout et de soi. Se considérer comme considérable, montrer de l'assurance, s'enfler, c'est simplement oublier Dieu. Affirmer Dieu, c'est se réduire à rien. C'est pourquoi il ne peut y avoir religion, c'est-à-dire affirmation de Dieu et lien entre Dieu et l'homme, sans l'humilité.

La méthode qu'on préconise souvent pour celui qui veut acquérir l'humilité, c'est qu'il tienne compte de ses fautes, de ses bévues passées, et se rappelle ses hontes, bonne pratique mais qui n'aboutit pas toujours à l'humilité, car les orgueilleux se butent sans cesse à ces sortes de pensées et cela ne fait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

au commencement et en même temps *en principe* ; le mot latin *principium*, comme le mot grec *archè*, comporte le sens de priorité, de primauté et de prédominance. Or, ce Commencement était (je parle humainement, comme disait saint Paul, à cause de la faiblesse de notre chair⁴¹), ce Commencement était au temps où le temps n'était pas. C'est pourquoi il demeure présent à tous les temps. Et ce Commencement ou Principe subsistera après la destruction du monde et la consommation du temps. En ce Commencement qui n'a jamais commencé et qui ne finira jamais, en ce temps-là qui n'est pas un temps, en ce Principe qui n'est pas un lieu, en ce point qui n'est nulle part, que rien ne contient, mais qui contient tout ; là tout ce qui fut fait a eu la plénitude de son être, l'exaltation de son être sensible à soi-même, sa vie ; et tous les vivants qui se combattent, s'oppriment et s'entredévorent ici-bas ont été harmonieusement fondus dans la vie éternelle du Verbe.

Oui, la Vie, cette forme surabondante et débordante de l'Être, réside dans le Verbe qui est la sève la plus vivante et la vie même du Dieu vivant. Nous distinguons en nous l'être, la vie, la conscience comme trois degrés d'une même chose. En Dieu, les trois ne se superposent pas, mais s'égalisent parce que l'un et l'autre également immenses se supposent l'un l'autre et se composent entre eux. L'Être convient au Père, la Vie au Fils qui est le Verbe, la Conscience à l'Esprit Saint. Cependant puisque des trois Hypostases ou Personnes divines il n'est pas fait mention dans le texte, mais de la Seconde seulement sous le nom de Verbe, nous n'insisterons pas sur ce point.

Vie et lumière

Et la vie était la lumière des hommes. La vie est ce qu'il y a

de plus obscur, intime et recueilli dans l'Être, elle est ce dont on ne force et ne pénètre pas le secret. La lumière est ce qu'il y a de plus manifeste, ce qui se répand également sur tout, à tout moment, ce qui envahit en un moment l'espace entier. En passant brusquement de la vie à la lumière après avoir placé la vie de toute chose dans le Verbe, l'Apôtre joint de façon saisissante les extrêmes, unit le fondement et le sommet, la profondeur et la hauteur, l'alpha et l'oméga.

De même que la parole est la première, la plus parfaite, l'indispensable manifestation de la pensée, de même la lumière est le premier des êtres dans ce monde, le premier créé selon la Genèse, le plus parfait, le plus complet, le plus proche de Dieu. Et dans toutes les religions et dans toutes les sagesse, Dieu se présente et se manifeste comme lumière. Je dis bien qu'*il se manifeste* comme lumière car comme non-manifesté, il est nuit ; mais au-delà de l'horizon de nos regards et de nos conceptions, lumière et obscurité se confondent. En tant que manifesté dans le monde, il est d'abord lumière.

La vision que les sciences d'aujourd'hui nous donnent de la matière nous permet de pénétrer ce texte d'une nouvelle façon qui ne contredirait en rien la tradition, car la lumière est à la fois une matière et n'est pas une matière, elle est à la fois finie et elle est infinie, elle se propage avec une vitesse donnée et que l'on a pu calculer ; cependant cette vitesse, dit-on, est une vitesse-limite, une vitesse qui ne peut être dépassée car tout ce qui atteindrait cette vitesse perdrait sa nature propre pour devenir la lumière, comme tout ce qui s'enflamme perd la sienne pour devenir feu. La lumière est une pure vibration et il semble que tous les êtres, que toutes les gammes de l'être, que la pensée et l'âme elle-même soient des formes de l'onde et entrent dans la grande hiérarchie des ondes, c'est-à-dire de la lumière. Il semble que la lumière soit en effet au commencement, puis la lumière

devient feu, qui est une lumière inférieure, puis le feu s'éteint et devient matière. Le monde entier n'est, selon l'expression de tel savant moderne, qu'une « maladie de la lumière », une dégradation de la lumière. Puis un jour tout ce qui existe repassera par le feu de la vie et rentrera dans la lumière, tout comme l'enseignent depuis le commencement les textes sacrés.

Mais il n'est pas seulement dit que la vie était la lumière, il est précisé qu'elle était la lumière des hommes pour indiquer que cette lumière de vie et d'abîme n'est pas celle dont les savants mesurent la vitesse avec des instruments de précision, ni que les bêtes voient avec des yeux pareils aux nôtres, mais qu'il s'agit de l'illumination intérieure ; et pour nous rappeler cette consolante affirmation et sévère promesse : qu'elle nous regarde.

Le Saint-Esprit

Un compagnon : Vous avez parlé, mais trop brièvement, des trois Personnes divines. Je n'ai de la troisième qu'une notion très vague. Qu'est-elle au juste ?

Réponse : C'est le lien de la première à la seconde. Je ne voulais pas développer cela ici puisque le texte n'en parle pas. Mais s'il faut l'appeler par son nom, la troisième Personne est ce que la théologie appelle le Saint-Esprit. C'est par l'Esprit que le Père et le Fils communiquent. Ce lien du Père au Fils est un lien vivant, un lien d'amour.

En Occident on a la très fâcheuse habitude de confondre *esprit* avec *intellect*. De cette fâcheuse habitude découle l'idée que le Saint-Esprit représente la connaissance ou la sagesse divine. Or cette connaissance, cette sagesse sont précisément le propre du Verbe, c'est-à-dire la seconde Personne. À la troisième Personne, c'est l'amour qui convient, l'amour pur,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Du péché, l'Ancien Testament et l'Ancienne Loi nous parlent d'abondance et ils nous pourvoient contre lui. Ils nous en donnent des remèdes, car toutes ces choses tombent sous la Loi. Mais le Nouveau Testament se tourne avec une particulière véhémence contre cette troisième espèce de mal : le mal supérieur, le péché en esprit. Nos fautes sont une chose néfaste et dangereuse, elles répandent autour de nous beaucoup de maux, elles tuent les gens, elles les rendent malades, elles les dépriment, elles les attristent, elles les égarent. Mais nos vertus, ô nos vertus, quels dégâts ne font-elles pas ! Et comme elles stimulent et animent cette Ignorance, cette Inconscience dont nous venons de parler, la source la plus noire du péché. Quels empêchements ne sont-elles pas, nos vertus, et avec elles nos curiosités scientifiques et notre culture, et notre amour de la gloire et notre désir de louange et tout ce qui nous fait briller aux yeux des autres, comme elles nous empêchent de nous retourner sur nous-mêmes et de chercher la vraie lumière. Combien de temps nous passons, nous dont le temps est limité, à résoudre des problèmes qui ne nous concernent pas, à acquérir des sciences qui ne nous éclairent pas, à remplir des devoirs qui ne servent ni à nous ni aux autres, qui ne servent à personne qu'à notre vanité, à notre secret désir d'être justifiés. Et voilà sans doute la raison du terrible verdict du Christ touchant le péché contre l'esprit : qu'il ne trouvera pas de pardon. Ceux qui le pratiquent ne trouveront pas le pardon parce que le pardon suppose le repentir et ceux-là se justifient à leurs propres yeux et se glorifient les uns les autres. Quelle part peuvent-ils avoir à la miséricorde divine et comment leur arriverait-elle ?

Si donc vous voulez que les ténèbres reçoivent la lumière, tâchez que vos ténèbres soient pures. Si vous voulez être illuminés, éteignez les fausses lumières, car si vous avez dans les yeux des lampes de ville, vous ne verrez pas l'étoile ; et si vous

êtes plein de savoir, de satisfaction, de gloire et de contentement, vous suivez déjà le Prince de ce monde qui, en effet, s'appelait Lucifer, c'est-à-dire le Porteur de la Lumière, et étant satisfait de la lumière qu'il portait, a été précipité dans le feu.

Cherchez donc la pureté intérieure, la pure obscurité, oubliez ce que vous avez appris, ne vous crispez pas dans vos efforts, restez détendus et libres dans votre action extérieure et dans l'accomplissement de vos devoirs extérieurs comme l'on vous a enseigné à rester relâchés corporellement dans l'exercice, afin que la lumière intérieure ne trouve pas un nœud et une barrière au moment d'entrer en vous. Si vous voulez être illuminés, faites-vous obscurs, cherchez l'obscurité, retirez-vous à l'intérieur où tout est noir, rebroussez toutes les pentes au lieu d'y glisser, rebroussez la pente des désirs, évitez la distraction, souvenez-vous de l'essentiel, du point petit, petit, petit, plus petit que le grain de millet dans l'ombre du cœur, entrez par la porte étroite, abaissez-vous, car si vous ne vous abaissez pas, vous ne serez pas relevés ; si vous vous élevez, vous serez précipités.

Mais de tout cela surtout prenez occasion d'un examen de conscience, ne m'écoutez pas comme on écoute un discours, ne m'écoutez que pour rentrer en vous, vous écouter vous-mêmes. Faites le silence intérieur et cherchez l'obscurité : vous n'apprendrez rien de vos propres lumières ; vous n'atteindrez à rien avec vos propres forces ; vos vertus ne vous serviront de rien. Méfiez-vous de vos vertus et de vos connaissances. Nous allons nous recueillir un moment, voulez-vous ?

VII

Le baptême

15 novembre 1946, rue Saint-Paul.

Après la parole que nous avons commentée l'autre jour : *Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue*, vient une sorte de parenthèse touchant Jean Baptiste. Elle est de peu de mots, elle sera reprise dans la suite et développée : *Il y eut un homme envoyé de Dieu, son nom était Jean. Il vint comme témoin pour témoigner de la Lumière afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais pour rendre témoignage de la lumière.* Les paroles qui suivent se rattachent à celles que nous avons commentées. *Elle était, la vraie Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Elle était dans le monde et le monde a été fait par elle, et le monde ne l'a point connue. Elle est venue chez les siens, et les siens ne l'ont point reçue*⁵⁴.

La période est double selon le style prophétique hébreu, mais ce redoublement n'est pas redondance. La phrase : *Elle était dans le monde, et le monde a été fait par elle, et le monde ne l'a point connue*, et cette autre : *Elle est venue chez les siens, et les siens ne l'ont point reçue*, sont faites sur le même thème, mais touchent pour ainsi dire des plans de réalité différents. Elles vont toutes deux rejoindre la première : *La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue*. Ténèbres, monde, hommes. Reçue, connue, reçue. Les trois phrases touchent et éclairent pour ainsi dire les trois mondes : le monde

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

réalité la plus tangible et la plus observable, observable au seul point où l'univers soit entièrement observable (observable à la fois du dehors et du dedans) : en nous. En nous, dans notre corps, dans notre esprit, dans notre cœur, au-dedans du dedans, là où aucune image ne frappe notre œil, là où aucune ne peut nous tromper. Là, nous ne nous sentons pas comme une machine ; là, nous savons que nous vivons. Et si nous avons oublié que tout vit, c'est que nous avons refusé d'être là, de nous tourner au point où nous sommes vivants à nous-mêmes.

Je reproche aux trop-intelligents d'aujourd'hui de n'être pas assez intelligents et en tout cas systématiquement superficiels. Ce qui dépend de l'intellect, du pur intellect, est superficiel. L'intelligence ne saisit que les surfaces et l'extension à l'infini de la science des surfaces ne lui donne aucune connaissance de la profondeur. Bergson fait une remarque digne d'un grand philosophe et cette remarque est : « L'intelligence humaine se distingue par une incompréhension native de la vie. » Si notre science reste uniquement intellectuelle, nous ignorons nécessairement la substance et la réalité des choses, et surtout la vie, la simple vie telle que nous en avons l'expérience quotidienne, le contact immédiat en nous-mêmes et dans tous les êtres que nous disons vivants. Voilà pourquoi il est donné aux enfants, aux nourrices, aux curés de village, voire à l'idiot du village de connaître ce qui est caché aux docteurs et aux savants.

Vous voyez que dans cet évangile il s'agit du diable, et les très-intelligents de conclure que l'Évangéliste est naïf. Très naïf celui qui croit que l'Évangéliste est naïf. Il n'y a pas un mot, pas une ligne de ces textes qui soit vide, insignifiant, inutile, redondant ou naïf dans le sens de stupide. Si donc l'Évangéliste parle du diable avec tant de simplicité, je trouve que celui qui rougit de croire au diable devrait rougir de son manque de simplicité.

De l'existence

Quand on parle d'exister, d'être, on se donne rarement la peine d'expliquer ou même de comprendre de quoi on parle. Ainsi nous voyons quantité de philosophes nous démontrer l'existence de Dieu, depuis Aristote et bien avant, jusqu'à Descartes et bien après. Dans ces démonstrations, on nous définit abondamment Dieu et la conception qu'on s'en fait, mais on néglige de dire ce que l'on entend par *exister*. Et si l'on se demande ce que ce mot étymologiquement veut dire, on voit que la démonstration même tourne à l'absurde. *Exister* veut dire : se tenir (*sistere* ou *stare*), *ex* (au-dehors), être un objet. Or, précisément, une conception correcte de Dieu nous enseigne que *ce n'est pas un objet, qu'il n'est pas au-dehors*, mais « au-dedans du dedans », comme dit le *Livre de la vérité de parole* des Égyptiens. Qu'il n'est objet pour personne, qu'il est le sujet du sujet, qu'il est le soi du soi, qu'il est le caché du caché, qu'il est celui que nul n'a vu, car on ne voit que ce qui est au-dehors, on ne voit pas ce qu'on a derrière les yeux, on voit ce qu'on a devant les yeux. Donc Dieu *n'existe pas* : il est, ce qui est tout à fait différent. Et quand on dit *être*, on dit *un, éternel, non divisé*, par conséquent *intérieur*, par conséquent non *ex-sistant*.

Et du diable il est encore beaucoup plus facile de démontrer métaphysiquement qu'il n'existe pas, ou pour mieux dire, qu'à l'inverse de Dieu il *existe* mais qu'il *n'est pas*, car le diable, c'est le péché, c'est le mal, c'est le défaut, c'est l'ombre, c'est la destruction, c'est-à-dire le retour au rien, c'est le rien. Et comment le rien existerait-il ? De fait, le rien n'existe pas dans l'absolu. Le rien n'existe pas au niveau de Dieu, mais nous ne sommes pas à ce niveau et par conséquent il nous est interdit de dire ou de croire qu'il n'existe pas ; il nous est dangereux de

dire ou de croire qu'il n'existe pas. Pour nous, il existe, car il existe autant que nous, et quand je dis *autant*, vous verrez combien mon dire est exact.

Et nous ? Sommes-nous ? Nous qui sommes aujourd'hui ici et qui serons tout à l'heure ailleurs, qui sommes aujourd'hui des vivants et qui serons demain morts, qui aujourd'hui sommes et demain ne serons plus ? Nous dont les paroles résonnent dans l'air et au moment où elles résonnent, elles ne sont déjà plus. Ce qui est ne peut cesser d'être, ce qui est reste ce qu'il est. Dieu dit de lui-même à Moïse : *Je suis celui qui est, celui qui suis*⁷⁴ (pour que demeure à la première personne le Verbe qui exprime la première Personne). Nous, nous ne *sommes* pas, nous *passons dans l'être* et ce que nous appelons *nous* n'est pas nous, comme ce que les autres voient de nous n'est pas nous. Ce que les autres voient de nous, c'est notre corps, et ce que nous-mêmes voyons de nous, c'est notre personne. Mais nous savons que nous ne sommes ni notre corps ni notre personne⁷⁵. Même ceux qui savent qu'ils ne sont ni leur corps ni leur personne ne savent pas tous ce qu'ils sont.

Le commun des hommes (et la plupart de nous dans la plupart de nos instants) se prend soi-même pour ce qu'il n'est pas. Nous appelons *moi* tout ce qui nous limite et nous nie. Nous appelons *moi* ce qui nous exclut de tout, ce qui nous enferme dans un petit cercle, nous réduit à une forme tangible ou sensible et par conséquent passagère : notre ombre et notre défaut ; notre démon, le diable familier qui est attaché à chacun de nous ; notre volonté propre, comme dirait saint Bernard ; notre amour-propre, source de tout notre mal. Sous le soleil de Dieu comme sous le soleil du ciel, notre ombre est attachée à notre corps, et nous ne pouvons pas nous en détacher ni sauter par-dessus. Et comme nous n'avons que notre ombre devant les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et pour un long temps encore. N'y a-t-il pas là toutes les marques de la tentation ?

Et voilà comment nous pouvons entrevoir que l'Évangile qui nous apparaît d'abord comme un amas de petits faits et de discours cousus bout à bout au hasard, rapprochés dans un sens chez un Évangéliste et chez un autre dans un autre sens, est au contraire un grand poème, une symphonie où chaque chose sonne à sa place, une composition savante et pleine de sens par elle-même. Il est composé comme un vitrail avec ses parties qui se répondent, et tout le long du commentaire nous verrons se dessiner cette secrète architecture. Vous verrez surtout comme le commencement et la fin s'équilibrent. Car les enseignements et les événements, les paraboles et les miracles ne prennent leur pleine signification que dans le sacrifice final.

IX

Les premiers disciples

29 novembre 1946, rue Saint-Paul.

Les deux disciples de Jean

Retournons au récit de Jean où nous l'avions laissé. On a coutume d'opposer l'Évangile de Jean aux trois autres en disant que c'est l'Évangile spirituel, mais l'Évangile de Jean procède exactement comme les trois autres : il use de simples mots, il parle de simples choses. Nous tombons précisément sur un des passages les plus simples et les plus vivants, des plus émouvants aussi : *Le lendemain, Jean était encore là, avec deux de ses disciples ; et, ayant regardé Jésus qui passait, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu. » Les deux disciples l'entendirent prononcer ces paroles, et ils suivirent Jésus*⁸⁵.

Voilà un bel exemple de notre saint patron⁸⁶ sur lequel il est bon que nous méditations, que tous ceux qui forment un groupe spirituel apprennent de lui cette leçon. C'est lui, Jean, qui dit : « Voici l'Agneau de Dieu », afin que ses disciples le quittent pour suivre le nouveau venu. Cela doit nous enseigner que la vérité n'est pas un parti, ni une entreprise profitable, que ceux qui suivent notre méthode ne sont pas des clients à séduire, à retenir, à arracher à d'autres enseignements. Nous devons savoir que nous ne sommes pas les seuls dépositaires de la vérité, que s'il y a nombre de voies, nombre de maîtres, nombre d'écoles ce n'est pas sans une volonté de Dieu, car la Vérité est une, mais

les hommes sont multiples ; divers, ils ne peuvent s'y accrocher que par une voie, une certaine voie faite pour eux ou à laquelle ils peuvent se faire. Il faut donc nous montrer sans aigreur pour ceux qui se détournent de nous.

Les deux disciples l'entendirent prononcer ces paroles, et ils suivirent Jésus. Jésus se retourna, et voyant qu'ils le suivaient, il leur dit : « Que cherchez-vous⁸⁷ ? » Les deux disciples voient de dos celui que Jean a désigné, eux qui ont cherché la vérité, qui l'ont cherchée par la voie la plus rude, par la voie de Jean, à travers le désert et toutes les austérités, et voici que Jean lui-même désigne un inconnu et leur dit : « C'est celui-là », et ils le suivent. Et soudain une chose bouleversante arrive : Jésus se retourne et il leur dit : *Que cherchez-vous ?* et ici, c'est la stupeur et le tumulte intérieur. Il y a tant de choses à dire que la langue caille, que la gorge s'étrangle : *Que cherchez-vous ?* – Nous cherchons la lumière, nous cherchons la vérité, nous cherchons le Maître, nous cherchons le Sauveur d'Israël, nous cherchons... Et ils lui répondirent : *Rabbi (c'est-à-dire Maître), où demeures-tu ?* Réponse de celui qui ne sait que dire, qui n'ose pas, qui ne sait plus où il en est. C'est pour savoir autre chose que *Où demeures-tu ?* qu'ils le suivent.

Et l'on sent ici que Jésus bat légèrement des cils et sourit de leur embarras car il leur répond : « *Venez et voyez.* » *Ils allèrent, et ils virent où il demeurait.* Oh ! suprême, oh ! sublime poésie, si poésie signifie montrer les choses en les cachant, et dire des choses simples qui sonnent dans l'âme à l'infini. *Ils allèrent, et ils virent où il demeurait.* Oui, et l'Évangéliste ne nous dit rien de ce qu'ils virent. Si bien que nous voyons où Jésus demeurait sans rien voir, comme eux dans leur trouble et leur stupeur n'ont rien vu, car ce n'était pas là ce qu'ils cherchaient. *Et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était environ la dixième heure du*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

XI

De la crainte de Dieu

13 décembre 1946.

Nous voici arrivés aux dernières semaines de l'Avent. L'Avent est un mot qui se situe entre *avènement*, *événement* et *venue*. C'est la venue du Seigneur, c'est l'avènement du Christ et il y a aussi un mot qui ressemble à celui-là par l'origine et par le sens : c'est le mot *aventure*. Car c'est la grande aventure dans l'histoire éternelle, dans l'histoire historique et dans l'histoire intérieure. On dit que les bergers qui reçurent la nouvelle sur la montagne, dès qu'ils entendirent les anges, furent pris d'une grande crainte, d'une grande crainte d'abord et d'une grande allégresse ensuite. Nous nous arrêterons simplement au mot *crainte*, nous ne pousserons pas plus avant notre commentaire aujourd'hui, attendu le trouble que ce mot a jeté dans l'assistance lorsqu'il m'est arrivé de parler de la crainte de Dieu, et les discussions auxquelles le mot a donné lieu entre vous et qui m'ont été rapportées.

Plusieurs bonnes âmes et pieuses personnes nous ont même quittés, indignées de ce que je voulusse rétablir cette noire coutume de craindre Dieu. On nous a même accusés de n'être pas chrétiens, ou du moins d'être chrétiens à la façon du noir Moyen Âge (car il est bien entendu que cette époque haute en couleurs et pleine de lumière est *noire* pour les gris que nous sommes). On nous a opposé que si la crainte est le sentiment fondamental qui inspire l'Ancien Testament, le Nouveau

Testament est la révélation du Christ, celle d'un Dieu tout amour et que la crainte doit disparaître. On a négligé de nous opposer l'unique texte chrétien, je crois, qu'on puisse citer pour défendre une telle thèse, et ce n'est rien de moins que la Première Épître de saint Jean, où il est dit : *Il n'y a point de crainte dans l'amour, mais l'amour parfait bannit la crainte, car la crainte suppose le châtement. Celui qui craint n'est point parfait dans l'amour. Nous donc, aimons Dieu, puisque Dieu nous a aimés le premier*⁹⁹.

Quand on nous présente le doux Jésus comme si doux, on oublie la moitié ou bien les trois quarts de l'Évangile, on oublie que le doux Jésus a fulminé contre les hypocrites et les puissants de ce monde tout autant que n'importe lequel des prophètes d'Israël et qu'il n'a eu aucun déplaisir ni remords à nouer une corde et à chasser les bestiaux et les marchands qui avaient envahi le Temple, à renverser leurs tables. Et qu'il est plein de paroles dures, âpres, poignantes, déchirantes. Il faut qu'on écoute et lise l'Évangile avec les oreilles et les yeux bouchés par l'habitude pour n'y point voir le feu ! Se peut-il que les chrétiens aient vidé de sens leur propre tradition, au point d'en arriver à ignorer le sentiment fondamental non seulement de la leur, mais de toute religion ! Qu'ils aient perdu tout leur sel ! Qu'ils éludent le noyau du fruit, qu'ils oublient qu'au centre et à la fin de tout il y a la croix, la croix, les clous, l'éponge de vinaigre, la lance, la flagellation, le couronnement d'épines, le : *Seigneur, Seigneur, pourquoi m'as-tu abandonné ?* Tout cela est-il doux, délicat, délicieux, aimable ?

Oui, le Christ est tout amour ; oui, il est tout l'amour ; mais il ne serait pas tout l'amour s'il était si doux. Car l'amour, celui que le Christ enseigne, c'est l'amour dont on meurt. Cet amour est un abîme, c'est un feu dévorant, comme dit saint Paul. *Notre*

Dieu est un feu dévorant¹⁰⁰, un glaive à deux tranchants qui sépare l'os de la moelle, qui pénètre toutes les pensées et le cœur¹⁰¹, et chacun est nu devant l'œil de Dieu¹⁰². Cela est-il si doux ? Et puis comment finit l'Évangile ? Le Nouveau Testament ? Il finit comme finit tout. Après nos œuvres bonnes ou mauvaises, que doit-il arriver ? Qu'est-ce qui finit le livre de Dieu et le livre du monde ? L'Apocalypse, avec ses pestes et ses fléaux, et les bêtes qui sortent de la mer et le soleil comme un sac de crin et les étoiles qui tombent comme des figues vertes, et tout cela est-il si doux ?

Chaque fois que Dieu se révèle directement, dans l'Évangile comme ailleurs, quand les disciples ou les assistants ont le sentiment immédiat de la présence de Dieu, la crainte est inévitablement ce qui se dégage de cette rencontre. Quand, après la pêche miraculeuse, Pierre sent Dieu en Jésus, il lui crie : *Éloigne-toi de moi, car je suis un homme coupable*. Et quand le Christ réunit Pierre, Jean et Jacques sur la montagne et se transfigure à leurs yeux, qu'arrive-t-il ? Est-ce qu'ils jubilent, ces disciples, à la présence de ce Dieu tout amour, de ce très aimable Dieu ? Ils tombent la face contre terre et c'est l'attitude qui convient, la seule qui soit possible quand vraiment Dieu se révèle, quand il se révèle autrement qu'en paroles et dans de fades imaginations.

Je lirai quelques textes tirés des Pères grecs. Clément d'Alexandrie dit : *Le premier pas vers le salut c'est la foi. Viennent ensuite la crainte, l'espérance, la pénitence, la maîtrise de soi, et la patience qui, en se développant, nous conduisent à la charité et à la connaissance*.

Évagre dit : *La foi, enfants, se fonde sur la crainte, celle de Dieu. La crainte à son tour sur la maîtrise de soi. Celle-ci est affermie par la patience et l'espérance dont naît la liberté*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pouvoir de proche en proche sur les bêtes et sur les éléments, et c'est pourquoi il est dit d'Orphée que son chant charmait les bêtes sauvages, et c'est pourquoi l'histoire nous apprend que les alchimistes étaient capables de transmuter les éléments, c'est-à-dire non pas de décomposer, d'analyser, de tuer les corps minéraux mais d'en pénétrer l'essence intime et la vitalité cachée et de les faire passer rapidement à travers une évolution qui, dans la nature et selon le courant ordinaire des choses, durerait pendant des siècles.

Voilà dans les grandes lignes comment se définissent les mages que la tradition des imagiers nous présente comme des rois. Mais vous avez à peine remarqué que le texte ne parle nullement de rois et que l'on peut aussi bien croire que les mages étaient des philosophes errants au manteau troué. Jamais la transmutation de l'or n'a enrichi les sages qui en possédaient le secret, car ils ne cherchaient pas la possession de l'*or mort*. Les alchimistes appellent *mort* ou *vulgaire* l'or que nous connaissons, l'or que l'on monnaie ; mais l'or dont ils parlent, c'est l'*or vif*, comme ils disent : l'or vivant, l'or de vie, de grain fixe, la graine de la lumière. Leur manière de transmuter est un art de jardinier, car la graine de l'or se plante comme une graine de sénevé et, plantée, elle croît et multiplie, elle croît et multiplie pour le sage seulement et par l'effet et en la présence du sage. Celui qui, non sage, voudrait se livrer à la même opération n'arriverait qu'à cuire et recuire une matière morte. Tout mage est roi et les images ont raison. Roi dans le sens où le mot est employé quand on parle du « yoga royal » ; le yoga royal est celui qui consiste à la maîtrise des sens, à la maîtrise des puissances de l'homme. Et toute royauté n'a de prestige que magique.

Si la royauté a presque disparu de la terre aujourd'hui, c'est parce que la réalité magique a disparu de notre monde, cette

fusion dont je parlais, de savoir, de pouvoir et de vie, le pouvoir d'augmenter la vie par le savoir et non pas de la dissocier, de la dessécher, de la disperser, de la mécaniser. Or les rois mages que l'on figure justement comme de vénérables vieillards présentent leur offrande à l'Enfant : c'est l'hommage de toute la sagesse antique au Principe de la nouvelle sagesse.

L'or, l'encens et la myrrhe

Et quelle est cette offrande et ce trésor ? L'or, l'encens et la myrrhe. Les trois principes dont usaient les alchimistes, savoir : le sel, le soufre et le mercure.

Le soufre, c'est le pouvoir transfigurateur du feu, c'est le principe du feu. Pour se sublimer, c'est-à-dire pour changer de nature et s'élever vers la lumière, les choses doivent passer par le feu. Mais avant de passer par le feu (le passage par le feu, vous l'avez reconnu, c'est celui qui est figuré ici par l'encens), la chose a été lavée à l'eau, à l'eau-de-vie comme disaient les alchimistes, c'est-à-dire au mercure, figuré par la myrrhe. Voici déjà, puisqu'il ne s'agit pas seulement de transmuter les éléments minéraux, mais principalement, sinon uniquement, des éléments intérieurs, voici déjà figurés les deux baptêmes dont nous avons parlé l'autre fois : le baptême de l'eau et celui du feu, du sang et de l'esprit.

Le sel¹²¹ incorruptible, pur et blanc, c'est ce qui condense et cristallise. C'est pourquoi on associe au sel l'idée de la sagesse, à la fois le principe *concret* et le principe *savoureux*. L'or, l'or vif est le résultat de toutes les opérations du sel, du soufre et du mercure. Il est la sublimation de la matière. L'or, c'est une goutte de lumière ; l'or vif, c'est une goutte de lumière qui est tirée du fond de la matière, et le sel blanc est le principe qui demeure,

une fois filtrée la matière première noire. L'or lumineux ou rouge, métal ou pierre – métal, c'est-à-dire matière qui rend la lumière ; pierre, c'est-à-dire matière qui se pénètre de lumière et ne rend pas d'ombre –, c'est la matière parvenue à l'extrême limite de sa purification, dense et claire. L'or est une pierre philosophale, une pierre de vérité. Ce qui est vrai est, ne change pas, ne bouge pas, c'est le résultat de la transmutation, c'est un être inaltérable et dense.

Les deux principes qui ont servi à la transmutation sont donc l'un fluide : la myrrhe, qui représente le mercure et l'eau ; l'autre volatil : l'encens, qui représente le feu et la fumée (et aussi le parfum de cette fumée fine entre toutes qu'est la fumée de la transfiguration intérieure). Mais le but est la condensation, le grain est un grain dense où toutes les puissances qui sortiront de ce grain et qui se développeront dans l'air et dans la lumière, toutes ces puissances sont ramassées en un point. Et pour mieux figurer la vérité de ce que je viens de dire, l'or est porté par un mage qui a la couleur noire et qui figure la matière première et la terre mère.

Mais regardons de plus près le triple trésor des mages comme éléments de la vie intérieure.

La myrrhe, c'est le baptême de l'eau, le baptême de Jean, la pénitence et la purification ascétique, c'est l'exercice.

L'encens, c'est la prière et le sacrifice, la consommation de la charité et de la ferveur, le baptême de feu du Christ.

L'or, c'est le fruit du travail spirituel : c'est la concentration, le principe de l'être nouveau, la condensation et la fixation de la lumière.

Les mages offrent ce trésor à celui qui sera le Roi des rois, le Berger des bergers, le Mage des mages, le grain vif entre tous, l'Enfant, l'Enfant intérieur. Tous les miracles de magie ne servent qu'à reconnaître et qu'à glorifier, qu'à développer la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'est pas dans le ciel extérieur et lointain que nous la trouverons, mais dans l'ombre du cœur, dans le secret de notre humanité, arche d'alliance, tour d'ivoire, demeure d'or, cause de nos délices, vase spirituel, notre propre âme.

Quant à l'Enfant, il n'est pas seulement enfant et saint, mais bien Dieu, et c'est pourtant un enfant nu, un enfant pauvre, un enfant né hors de la maison, un enfant qui n'a pas même ce que l'enfant d'un paysan a le jour de sa naissance : un berceau. Il est couché dans la crèche et dans l'or pauvre de la paille, et voyez comme l'or de la paille est pauvre : c'est la matière la plus sèche, la plus morte, la plus commune et elle a la couleur des rayons du soleil, et l'aspect de la chose la plus précieuse. La crèche, avec l'Enfant au centre de la crèche, est une réduction, un rappel et un renversement du soleil, caché au creux de la terre glacée.

L'Enfant rayonne dans la paille... oh ! non pas d'une lumière éblouissante, mais d'une lumière filtrée et tremblante comme la lumière d'une chandelle. Et la chandelle, nous la protégeons de nos mains, de peur qu'un courant d'air ne l'éteigne.

Or, telle est la nouvelle image de Dieu, l'image absolument nouvelle du Tout-Puissant. Tel est le renversement et le scandale, la folie pour les païens d'autrefois et les païens d'aujourd'hui. C'est parce qu'il est désarmé et besogneux, c'est parce qu'il est nu et caché, c'est parce que d'un coup de poing nous pourrions l'écraser, c'est pour cela que nous allons à lui nous agenouiller, c'est pour cela qu'il nous attire d'un si puissant attrait, c'est pour cela qu'il nous saisit du dedans comme l'hameçon dans la bouche du poisson.

Ce n'est pas ainsi que Dieu s'est d'abord présenté aux hommes. Il s'est présenté d'abord sous l'image bruyante du tonnerre, sous l'image brillante du soleil, au besoin terrible et

destructeur, au besoin incompréhensiblement cruel, mais puissant, Lui le Dieu vivant, le Dieu des armées. Et tel il demeure comme le Tout-Puissant, le Père éternel, le Roi du ciel, assis sur les ponts du ciel, le créateur du ciel et de la terre, le Créateur du ciel et de l'enfer, celui qui vient pour le jugement et dans la mort, celui qui passe dans le feu et les fléaux, celui qui cassera les rois comme des pots, celui qui frappera les forts avec une verge de fer, celui qui rompra les nuques raides. Celui qui sonde les cœurs et les reins, celui à qui personne n'échappe, celui qui ira à ses fins qui ne sont pas les nôtres, celui qui fait sa volonté sans daigner nous l'expliquer, celui qui exige tout et qui ne nous doit rien.

Il est encore là et dans l'éternité, le Dieu terrible et jaloux, le Dieu qui nous veut tout entiers et qui nous aime jusqu'à la mort, qui est comme un feu dévorant. Mais voici qu'il nous paraît sous une autre forme, voici que d'extérieur, céleste et solaire, il devient terrestre, intérieur, tendre et même faible. De sorte qu'il nous saisit par en haut et qu'il nous prend comme par-dessous. Pour l'adorer nous devons aussi renverser l'ordre de nos sentiments, retourner l'échelle des valeurs, renverser le sens de notre amour. Noël ouvre de nouvelles perspectives, crée de nouvelles dimensions pour nous afin que, selon saint Paul, *nous connaissions la hauteur, la largeur, la longueur et la profondeur*¹²⁶. C'est un nouvel amour inconnu aux païens qui se révèle dans le mystère de cette naissance et qui nous appelle à la seconde naissance, à une naissance céleste dans la chair, dans le temps, dans le siècle, dans ce cœur, dans ce corps, nous appelle à naître, à renaître nous-mêmes, et tout de suite.

Le mystère de Pâques est celui de la résurrection dans l'autre monde, mais le mystère de Noël est celui de notre seconde naissance dans ce monde-ci, de l'entrée au royaume des

cieux qui est dans nos cœurs, de l'introduction à la connaissance du Christ qui est en nous et qui est nous-mêmes : « cet Autre en nous plus nous-mêmes que nous¹²⁷ ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

culture ; cela aussi demande à être rejeté.

Un pauvre, un besogneux à cause de l'esprit peut encore être riche de la satisfaction de son propre savoir : riche, content, rassasié des jouissances que son esprit donne à soi-même. Mais l'homme de l'esprit, je dis bien *l'homme de l'esprit* et non *l'homme d'esprit*¹⁴⁰, l'homme de l'esprit doit savoir renoncer ou doit au moins vouloir renoncer aussi à ces richesses-là et devenir simple, rechercher la simplicité qui est le signe et le symbole de l'unité. Car les richesses de l'intellect ont le même effet que les autres richesses ; cet effet est la satisfaction artificielle immédiate et facile. La richesse est mauvaise parce qu'elle donne des satisfactions artificielles, faciles et immédiates ; la pauvreté est bonne parce qu'elle donne du prix à toute chose, en rendant toute chose difficile et en enseignant à celui qui veut vaincre sa propre pauvreté, la vaincre et non la fuir, en enseignant à celui-là à se dégager du désir et de l'objet du désir, afin de reprendre en soi son désir et de le tourner vers un objet éternel.

La connaissance de l'intellect a pour effet de mettre dans l'âme une multitude d'objets, de diviser l'âme, de multiplier les occasions de se distraire. Pourquoi la richesse est-elle mauvaise ? Parce qu'elle est une immense distraction, ou du moins une tentation si forte qu'il est presque irrésistible d'être continuellement distrait. Distrait de quoi ? Distrait de soi. Et la tentation n'est pas moindre, elle est même plus secrète et pénétrante quand les richesses sont des curiosités, de vaines spéculations, d'excessives délectations esthétiques, des connaissances, quand ce sont des richesses de l'esprit. Aussi la traduction ordinaire « heureux les pauvres d'esprit » qui nous évoque l'idée d'hommes ingénus, stupides et peu instruits, n'est-elle pas absolument à rejeter. Souvenons-nous avec quelle

extrême rigueur saint François, qui s'était donné à la pauvreté, excluait et rejetait les livres et comme il a maudit, maudit sans pardon avec une dureté effrayante celui de ses disciples qui s'était fait professeur à l'université de Bologne. Nous pouvons sonder par là combien les différents sens de *pauvres en esprit* et *pauvres d'esprit* se trouvent conjoints et liés.

La pauvreté qui fait donc l'objet du premier enseignement des Béatitudes est une pauvreté totale : pauvreté de corps, de cœur et d'esprit. Pauvreté réelle et pauvreté symbolique. Les besogneux ont faim, ils ont soif, ils demandent, ils tendent la main. Pour tendre la main, ils se mettent au plus bas de l'échelle humaine, ils baissent la tête, ils affirment leur propre indignité, ils oublient leur orgueil, ils renoncent à l'esprit de lutte qui enseigne à tout honnête homme à se faire envers et contre tous une place au soleil. Pareille à celle du besogneux est l'attitude du disciple qui veut entrer dans le royaume des cieux : il se place au plus bas, il tend la main.

Soyez besogneux de l'esprit, soyez mendiants de l'esprit, mendiez le pain de l'esprit à qui peut le donner et ne craignez pas de vous humilier devant celui-là, comme fait le mendiant devant le premier homme qui passe. Voilà la condition et quand elle est acquise, l'Esprit même est acquis, car il n'est pas dit : le royaume des cieux *sera* à vous. Il est dit : « Le royaume des cieux *est* à vous » dans les deux textes. Par le seul fait du dépouillement total, vous êtes entré totalement et dès à présent dans le royaume des cieux. Si vous n'êtes pas dans le royaume des cieux, c'est que votre renoncement a quelque défaut. C'est que vous êtes attaché par quelque côté à quelque chose ou à quelqu'un. C'est qu'au plus profond de vous-même il est quelque richesse à quoi vous n'avez pas renoncé. Si ce renoncement était absolu, la victoire ne serait pas une promesse, mais un fait que vous constateriez de vous-même.

II - Heureux les doux, car ils posséderont la terre !

D'autres traductions donnent « heureux les débonnaires ». Mais ce n'est pas la faute du traducteur si les deux traductions sont mauvaises, car le mot français manque qui traduit le mot grec *hoï praêis* et le latin *mites*. *Mitis*, c'est *doux* et en même temps *calme*. Heureux les doux, humbles et calmes. Humble est un mot qui vient de *humus*, et *humus* veut dire terre : la terre nourricière, la terre d'où sortent les plantes. Celui qui est humble est semblable à la terre qui nourrit les graines et qui porte du fruit. Comme elle, il se place bas, comme elle il est non séparé, il est le lieu de la non-séparation, car à la terre tout finit par retourner et l'oiseau qui s'envole ou l'homme qui s'enorgueillit retournent l'un et l'autre et presque aussi vite que l'autre, à la terre.

« Heureux les humbles, car ils hériteront de la terre ! » Ce n'est que justice, car le semblable retrouve le semblable. Le calme est le côté passif et négatif de la sagesse en même temps que sa solidité fondamentale : c'est la *terre* de la sagesse. Voilà pourquoi l'héritage de la terre est promis aux calmes alors que le royaume des cieux revient aux ardents de la sagesse, ceux qui renoncent à tout et souffrent persécution pour elle (première et huitième béatitudes). Ceux qui s'enorgueillissent retourneront à la terre, retomberont sur la terre, se fracasseront sur la terre, périront dans la terre. Mais les doux, mais les calmes, mais ceux-là qui ne s'élèvent pas, ceux-là hériteront de la terre, quand la volonté de Dieu sera faite sur la terre comme au ciel. Toutes les ambitions des autres retomberont sur elles-mêmes et se briseront les unes contre les autres. Les doux finiront par être plus forts que les forts : telle est la promesse comprise dans cette Béatitude.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

veut être mon disciple est comme le roi qui avec dix mille hommes marche au-devant d'un autre roi qui vient l'attaquer avec vingt mille, et ne se donne pas la peine de s'asseoir et de réfléchir et d'envoyer un ambassadeur pour avoir la paix pendant que l'autre roi est au loin ; et il est comme celui qui veut bâtir une tour et ne s'est pas donné la peine de réfléchir s'il a les moyens de la terminer... »

En effet, quiconque possède doit s'occuper de ce qu'il possède et doit défendre ce qu'il possède, et il devrait en même temps, pour être mon disciple, s'occuper des choses spirituelles et se défendre des entraînements. Mais cela n'est pas possible, cela est insensé, cela est ridicule, cela est digne de faire rire les passants. Celui qui possède a beau se montrer le plus paisible des hommes et dire qu'il ne veut nuire à personne, qu'il désire même être généreux, sa fortune travaille contre autrui à son profit. Sa fortune, qu'il ait des terres ou des affaires, sa fortune gérée par les administrateurs exploite les gens ; sa fortune, si elle n'est défendue par lui, sera défendue par l'État, par conséquent l'acquisition ou la gestion de sa fortune l'embarquent dans une entreprise semblable à la construction d'une tour. Et pour défendre ce qu'il a, ou pour que ce qu'il a se défende de soi-même, voilà qu'il se prendra dans le train des affaires publiques.

Il ferait mieux de réfléchir, d'avoir un peu de sel, c'est-à-dire un peu de sagesse et de se rendre compte de ce qu'il ne viendra pas à bout de sa double tâche de posséder sa maison, son commerce ou sa terre et en même temps d'être le disciple du Christ. S'il croit y parvenir, il est insensé, et s'il prétend qu'il ne garde ses biens que pour les employer au service du Christ, il est deux fois insensé ; à moins qu'il ne soit hypocrite. Ainsi donc déjà la suite des paragraphes se rétablit et nous pouvons lire d'affilée tout le développement à partir de : *Si quelqu'un vient à*

moi, et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple.

Cela se suit et se tient ; voici comment : pour être mon disciple vous devez renoncer à vos affections et à vos attachements humains¹⁵⁹, à vos petites familles et à vos petites affaires, à vos petites patries. Et si vous voulez garder tout en même temps, si vous voulez m'avoir et avoir en même temps les richesses et les honneurs du monde, si vous voulez servir en même temps Dieu et Mammon, vous êtes un insensé et il n'y a point de sel en vous. Vous avez un sel, une sagesse qui a perdu sa saveur, c'est-à-dire sa raison d'être. Vous êtes sans doute très intelligent dans vos affaires, mais vous avez seulement oublié l'essentiel. Vous êtes un gros malin et un grand fourbe, mais vous allez tout de même à un désastre et à un désastre ridicule. Vous en trouverez toujours un deux fois plus fort que vous pour vous écraser, ô vous les rois dont le but est d'étendre vos domaines jusqu'aux extrémités de la terre, vous faites un trou dans l'eau ! Vous feriez mieux de vous asseoir et de réfléchir.

Et cela est crié aux grandes foules qui cheminaient avec Jésus et c'est pourquoi ce discours se conclut par ces mots : *Que celui qui a des oreilles pour entendre entende.* Car il est évident que la foule n'a rien compris à ce discours, et combien d'entre nous font partie et feront jusqu'à la fin partie de cette foule ? Les grandes foules suivent Jésus parce que Jésus est un personnage prestigieux, parce que Jésus fait des miracles étonnants, parce qu'elles trouvent intéressant, curieux, amusant et peut-être profitable de le suivre, et Jésus se retournant leur dit :

« Si vous voulez me suivre, ce n'est pas avec vos pieds ; si vous voulez m'entendre, ce n'est pas avec les oreilles que vous

tendez vers moi que vous allez m'entendre. Si quelqu'un veut venir à moi, il peut venir, je n'y mets aucune barrière, je n'affecte pas de me rendre inaccessible, je ne me retranche pas derrière de faux mystères, je ne cache pas mes vérités dans les souterrains d'un temple. Je dis la vérité tout ouvertement, mais il faut savoir m'entendre ; je donne la béatitude, je promets le salut, je donne le salut, et je ne demande pas une obole en échange. Je demande seulement ceci : renoncez à père, mère, fils, fille, frère, sœur et autres. Renoncez à vos fortunes, à vos entreprises, à vos ambitions politiques, à vos espérances nationales. Renoncez à tout ce que vous possédez et venez. Vous serez alors en état de recevoir le bonheur que je donne, que je promets et que je donne, que je ne promets pas seulement, mais que je donne, qui est à vous dès que vous avez renoncé à tout. » *Heureux les pauvres car le royaume des cieux est à eux.*

Salé de feu

Et maintenant revenons à Marc. Chez Marc ce qui m'a frappé le plus (je ne sais pas si c'est votre cas), c'est l'étonnante parole : *Car tout homme sera salé de feu*¹⁶⁰. « Sera salé de feu », et où cette parole est-elle placée ? Entre quoi et quoi cette pensée est-elle coincée ? – Coupe ta main ! Coupe ton pied ! Arrache ton œil ! *Cela vaut mieux que d'être jeté dans la géhenne, où le ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point.* Et aussitôt après ce feu d'enfer : *Car tout homme sera salé de feu.* Et aussitôt après ce sel de feu : *Le sel est une bonne chose. Mais si le sel devient insipide, avec quoi l'assaisonneriez-vous ? Ayez du sel en vous-mêmes, et soyez en paix (tiens !), en paix les uns avec les autres.* Voilà bien des feux pour arriver à la paix.

Et toute victime sera salée de sel. Le sel n'est pas seulement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mauvaises, de désastreuses conséquences.

Voyons d'abord la bonne raison de se montrer et de parler. Elle est inscrite en toutes lettres à la fin de ce commandement chaque fois qu'il se présente, et voici comment finissent les deux passages : *afin que les hommes voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux*. Et l'autre : *afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu*. Voilà la raison, voilà la condition pour que les bonnes œuvres et pour que la vérité soient vues, et voilà aussi la bonne mesure pour connaître s'il y a lieu ou s'il n'y a pas lieu de manifester cette vérité et cette bonté publiquement. Cette manifestation est-elle inspirée par le désir de glorifier Dieu, ou bien par celui de nous glorifier nous-mêmes en notre personne comme font les hypocrites qui sonnent de la trompette sur les places publiques pour annoncer qu'ils vont distribuer l'aumône et qui prient à haute voix ? Chose qui ne se fait plus aujourd'hui, mais il s'en fait bien d'autres équivalentes. À qui va la gloire ? Voilà ce que doit se demander celui qui se montre et qui parle. Et qui est celui qui parle ? Est-ce ma personne¹⁷⁷ ou est-ce moi, et Dieu en moi ? Si c'est ma personne, qu'elle se taise et qu'elle disparaisse, qu'elle fasse la seule chose pour quoi elle est tolérée : qu'elle serve, qu'elle serve à signifier autre chose qu'elle, qu'elle serve autre chose qu'elle, la suprême Chose.

Mais il n'y a pas qu'un scrupule délicat qui nous invite à nous cacher et à nous taire si ce n'est pas la vérité qui parle en nous. Même si c'est la vérité qui parle en nous, il nous faut quelquefois savoir nous taire. Les sages de tout temps, et Jésus Christ le premier, nous ont donné l'avis de nous taire et de nous cacher, de taire et de cacher ce que nous avons de meilleur, de peur d'avoir eu notre récompense en le montrant. Et aussi de

peur d'autres dangers. Les sages d'autres temps ont poussé le secret très loin et non sans raison : pour quatre raisons principales, et je dirai même cinq.

1. La première, c'est que savoir c'est pouvoir et qu'il ne convient pas de mettre le pouvoir dans la main des indignes. C'est ce que Jésus exprime par ces mots : *de peur que les porcs se retournant ne vous déchirent*¹⁷⁸. Si vous avez un pistolet, il ne vous convient pas de le placer dans les mains d'un fou furieux. Si vous avez un rasoir, il ne convient pas de le mettre dans les mains d'un chimpanzé qui court dans une maison pleine d'enfants, de peur que ce chimpanzé, comme les autres civilisés ses confrères, n'égorge tout ce qu'il y a dans la maison et lui-même.

C'est évidemment pourquoi les grands secrets de la science ont été cachés avec le plus grand soin jusqu'à ce jour, cachés par les prêtres égyptiens qui les avaient étudiés et les connaissaient, cachés par les sages de la Chine et par les sages empereurs qui les gouvernaient, cachés même dans des empires aussi mauvais, aussi pourris de vices que l'Empire romain. Il a fallu en venir à la folie d'aujourd'hui pour laisser, et avec quelle satisfaction, avec quelle inconscience, avec quelle criminelle imbécillité, la science répandre ses dégâts et donner ses fruits de mort.

C'est pourquoi les alchimistes du Moyen Âge, qui étaient tous les jours en contact avec les puissances formidables de la nature et qui les connaissaient beaucoup mieux peut-être¹⁷⁹ que les chimistes d'aujourd'hui, se sont tus avec un soin jaloux. Sous peine de mort on ne laissait pas aller un secret dangereux parce qu'il pouvait déchaîner les puissances élémentaires ; on ne le transmettait qu'à des adeptes longuement éprouvés. On n'inscrivait le résultat des expériences que dans un langage

chiffré, incompréhensible pour celui à qui on ne l'explique pas de bouche à oreille, et nous nous trouvons encore aujourd'hui devant ces textes stupéfiants.

Les sages savaient que le savoir n'est un bien que s'il est accordé avec toutes les vertus de celui qui sait ; qu'un savoir débordant, disproportionné, éclatant, versé dans une nature basse ou insuffisamment filtrée, non seulement n'est pas un bien mais est un mal total. Il fallait donc, pour transmettre à l'adepte une vérité (et je ne parle ici que d'une vérité extérieure et naturelle), que le caractère de l'homme fût trempé, illuminé, que la direction de sa vie fût assurée, que la bonne intention de sa recherche fût démontrée, que son absolu désintéressement ne fût aucun doute. Alors, un à un, avec une extrême lenteur, on pouvait lui confier les perles du savoir, le grain fixe et l'or vif, la pierre philosophale, la pierre de transmutation, le principe du changement intérieur, afin que la lumière se fît dans l'esprit, afin que le cœur rendît grâces à Dieu, et non pour les livrer aux usines et aux armées, moyennant finance, décorations et titres honorifiques.

2. La seconde raison pour se taire et pour cacher ce qu'on sait, c'est que connaître est une manière de naître, une opération de vie, et que toute vie se cache. Il n'y a pas de créature vivante, fût-ce une mouche, qui ne cache et ne tienne secret le principe qui la fait vivre. Si vous ouvrez une graine elle sèche, si vous ouvrez un lézard il meurt, si vous étalez une vérité elle meurt ; pour que la vérité soit une vérité vivante, il faut que son centre soit profond, soit caché, soit connu dans une forme qui seule apparaît, tandis qu'elle-même n'apparaît pas. Il faut donc à l'égard de la vérité, et dans la mesure où cette vérité est précieuse et profonde, il faut garder une pudeur. C'est pourquoi les religions n'ont jamais expliqué l'objet de l'adoration, ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Éloge de la loi

C'est bien ainsi que la tradition occidentale interprète ce point du Sermon, mais trop sans doute, car l'interprétation ne peut faire exclusion de la lettre. L'on a rejeté non seulement l'iota et le trait de lettre, mais la lettre et la parole, mais les paragraphes l'un après l'autre, avec leur sens, et l'esprit du législateur avec eux. Car si le Christ a protesté contre les abus paralysants et abêtissants des observances, et contre l'orgueil et la fourberie de ceux qui s'abritent sous la loi et se croient justifiés par elle, jamais il n'a renié cette loi ni l'esprit de cette loi. Son histoire démontre qu'il se soumettait aux rites traditionnels comme tout bon fils d'Israël et que chaque année il montait au Temple de Jérusalem pour la Pâque et même au péril de sa vie.

Or nous en sommes venus, dans ce monde occidental, à ne plus rien considérer comme impur, comme souillé, comme ne devant pas être touché, ne devant pas être dit, ne devant pas être pensé. Nous avons oublié que la condition de la purification de l'esprit est une certaine purification du corps, qu'il n'est pas permis de toucher à tout, de parler de tout, de se complaire dans le mélange, de se présenter devant Dieu n'importe comment et sans s'être préalablement lavé.

Nous avons oublié aussi le *sacrifice sanglant*. Ce n'est pas que je regrette ces boucheries sacrées, mais le sacrifice aussi n'a pas été aboli par le Christ, il a été accompli par le Christ. L'agneau des sacrifices que l'on égorgeait pour le péché de celui qui le présentait au Temple, le Christ a voulu lui-même être cet agneau, et il nous enseigne ceci : qu'il n'y a pas de victime de substitution pour notre propre purification, que nous devons nous-mêmes nous offrir en holocauste. *Je comble ce qui manque*

*aux souffrances du Christ*¹⁸⁸, dit saint Paul.

Quand on fait de la religion chrétienne un épanchement sentimental, on la fausse de fond en comble, on la dénature et on la salit. Je tiens que la tâche d'un réformateur aujourd'hui parmi nous serait de rétablir sous quelque forme la loi de Purification. Pourquoi tout le siècle est-il blasphème, mélange et laideur ? Par oubli de la loi de Purification. C'est à cause de cette abolition que le corps se trouve sevré de l'esprit, la vie quotidienne de toute signification religieuse, l'apparence de la réalité.

Ce serait une grande tâche que de rétablir pour nous-mêmes et pour nos familles, sous de nouvelles formes, les deux parties premières et principales de la loi aujourd'hui tombées en désuétude : la loi du Sacrifice et la loi de Pureté, afin que l'homme se prépare tout entier (corps et âme) à entrer dans la vie spirituelle et que cette vie spirituelle une fois atteinte s'exprime avec plénitude sur tous les plans. Tout disciple de Gandhi sait ce que je veux dire¹⁸⁹.

Aussi celui qui enseignera aux hommes à observer les plus petits commandements (c'est-à-dire les commandements qui regardent les observances extérieures) à les observer selon l'esprit, celui-là sera dit grand dans le royaume des cieux.

XIX

Aimez vos ennemis ou De la charité

28 février 1947, rue Saint-Paul.

La cohérence du Sermon sur la montagne selon Matthieu n'apparaît pas à première lecture. Il semble fait d'une accumulation de divers discours cousus bout à bout. Ce qui augmente cette impression, c'est que nous en trouvons des fragments chez les autres Évangélistes, rapportés avec d'autres circonstances. Ainsi le Sermon selon Matthieu paraît rassembler le meilleur de ce qui a été dit pendant toute la prédication du Seigneur. Sans doute, mais il est certain que l'Évangéliste n'a pas cousu ces bribes au hasard, qu'il y a suivi un plan. S'il semble y avoir des sautes de pensée d'une image à l'autre, c'est surtout parce que nous ne pénétrons pas les images et n'en saisissons pas la signification. Les significations, elles, se suivent parfaitement.

Pour résumer, nous pouvons suivre la route tracée depuis les Béatitudes jusqu'au point où nous en sommes. Les Béatitudes expriment le renversement de toute notre nature pour entrer dans la voie nouvelle. *Heureux les pauvres, heureux ceux qui pleurent, heureux les persécutés*, heureux ceux que le monde dit malheureux. Puis, découlant de cette pensée, les dires sur le sel de la terre, sur le sel de la douleur, sur le sacrifice nécessaire pour entrer dans la voie. Puis l'annonce de la lumière : cette voie est la voie de la lumière et cette lumière doit être répandue. Elle n'est pas faite pour être mise sous le boisseau, mais pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en moi, ce qu'il y a en Dieu. Cet homme c'est moi-même, ce passant, c'est Dieu. » Ai-je blasphémé en disant « ce passant c'est Dieu » ? Non, je n'ai pas blasphémé et je n'ai point parlé par moi-même, mais c'est le Seigneur qui a parlé : *Quand, lui demandèrent les disciples, t'avons-nous trouvé affamé et t'avons-nous nourri... Quand t'avons-nous trouvé nu et t'avons-nous vêtu... Quand t'avons-nous visité en prison ? – Quand vous avez fait cela à l'un de ces plus petits*²⁰⁸, leur est-il répondu.

C'est donc par la purification, par le retour sur soi-même, par la recherche de l'essence qu'on peut arriver à la charité, car être charitable, c'est connaître non avec la pointe de l'intellect, mais par la preuve de feu de l'être entier, que le même en nous-même est le même partout. L'homme charitable peut regarder le plus malheureux et le plus coupable des hommes en disant « ces souffrances, ces péchés, ce sont les miens » ; il peut regarder le plus pur, le plus grand, le Christ et dire « je serais lui si je savais être moi-même ».

La charité c'est la reconnaissance de soi dans l'autre, la connaissance concrète et vivante de l'être ; c'est donc l'entrée dans le vif de la vérité. Et voilà qui explique la fin étrange de la célèbre page de saint Paul sur la charité où il est dit que toutes les sciences prendront fin car ce qui est parfait remplacera ce qui est imparfait : *Lorsque j'étais enfant, je parlais comme un enfant, mais en devenant un homme je me suis vidé de ce qui était de l'enfant*²⁰⁹. Ainsi donc, à l'encontre de ce qu'un vain peuple pense, la science n'est qu'un enfantillage, n'est qu'un « don incomplet » qui doit s'effacer « quand le don sera complet ». *Et maintenant, ajoute l'Apôtre, nous voyons comme dans un miroir par énigme, mais alors nous verrons face à face. Maintenant je connais imparfaitement, mais alors je*

*connaîtrai comme je suis connu*²¹⁰.

Or il est bien entendu que la connaissance parfaite selon l'acceptation traditionnelle des mots, c'est uniquement mais pleinement la distinction de *ce qui est* et de *ce qui n'est pas*, de ce qui est intérieur et de ce qui est extérieur, de ce qui est moi et de ce qui est autre. En moi comme dans les autres. Car il y a un côté par où je suis autre en moi et il y a un côté où l'autre est moi-même autant que moi et peut-être plus. S'il est moi-même plus que moi, il est mon maître. Si je suis autre en moi plutôt que moi-même, alors je suis dans l'ignorance, dans le mélange, dans le péché, je suis à moi-même l'ennemi et le démon, je suis dans les « ténèbres extérieures ». Mais si je m'établis à l'intérieur de moi-même je n'y trouve plus trace du corps, ni môme moitié d'ombre, car la lumière pénètre là comme au cœur du diamant et s'y multiplie sans s'interrompre. Là, je suis à la source de la vie ; mon âme n'est qu'une chose avec l'être, avec la vie, avec l'amour, avec cet amour qui me fait entrer dans l'être de tous les êtres. C'est pourquoi le précepte que nous avons lu se termine par ces mots : *Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait*²¹¹.

Charité et affections

Mais ce que j'ai dit présente bien des lacunes et laisse bien des obscurités. Voulez-vous me faire des remarques et poser des questions ?

Une dame : Je m'étonne de la méprisante sévérité avec laquelle vous traitez l'amour de la famille. Le foyer chrétien n'est-il pas le lieu naturel des sentiments les plus nobles et les plus délicats ?

Réponse : Vous avez raison, Madame, de me reprendre et de

m'obliger à mettre chaque chose à sa place. Rien n'est plus émouvant en effet que le dévouement d'une mère penchée sur son enfant ; la vigilante bonté paternelle, la piété filiale, la fidélité fraternelle, tout cela est bel et bon sur le plan naturel. Les bêtes sauvages aussi aiment leurs petits, ce n'est pas une raison pour traiter avec sévérité ce qui est l'ornement et l'honneur de la nature. Mais ce qu'il faut traiter avec sévérité, c'est la confusion des plans où l'on se complaît aujourd'hui ; ce qui nous dégoûte à juste titre, c'est qu'on donne pour des choses divines ce qui est parfaitement naturel ou pour mieux dire, ce qui n'est que la façade conventionnelle et la noble partie de la nature, prise pour le tout.

Pour sévère que je sois à l'égard de l'attachement familial, je le suis moins que l'Évangile : *Pour moi le fils haïra le père, la fille la mère*²¹²... Suit l'énumération des degrés de parenté les plus divers ; sans parler de la réponse de Jésus enfant aux siens qui l'avaient cherché pendant trois jours avec une affection tremblante et désespérée sur les routes et dans la ville pour le trouver discourant avec les docteurs : *Ne saviez-vous pas que j'ai à m'occuper des affaires de mon Père*²¹³ ? Dureté de diamant, ô sage et sainte inhumanité ! La sanctification de l'attachement familial (surestimé aujourd'hui dans la mesure où il se fait rare) relève d'une confusion à peine moins grossière que celle des païens qui divinisaient les voluptés érotiques. Mais de la volupté non plus je ne veux point parler avec sévérité, à quoi nous devons tant de chants sublimes, et sans aucun doute la vie même.

Une compagne : Nos parents et nos proches seraient-ils donc par nature exclus des limites de notre charité ?

Réponse : Si j'ai défini la charité comme un amour sans limite, c'est que personne au monde n'en doit être exclu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

torts à l'égard de cette loi, et vengé cette loi d'abord sur nous-même.

Ainsi donc, en jugeant et en condamnant nous commettons ou risquons de commettre trois péchés : l'un à l'égard de Dieu, l'autre à l'égard des autres, et le troisième à notre propre égard.

À l'égard de Dieu car nous ne faisons rien d'autre, avec la plus grande simplicité et en toute innocence, que de nous mettre à sa place. Juger veut dire se mettre à la place de Dieu car il faudrait être à cette place pour pouvoir juger avec justice, c'est-à-dire en connaissance de cause. Nous nous installons tel quel, nous installons notre brave derrière humain sur le trône de feu du Tout-Puissant.

À l'égard de nos frères, nous commettons le péché de nous séparer d'eux. Car juger et surtout condamner, c'est se séparer. C'est oublier le lien qui nous unit tous. Car si le mal a quelque chose de bon, c'est qu'il nous fait connaître que nous sommes tous unis et englobés dans le mal et la honte, et dans la même condamnation, de sorte qu'à la faveur de notre malheur commun, nous nous enrichissons de la miséricorde de tout ce qui pèche et souffre. Mais si nous condamnons sans sortir nous-même du péché, nous ôtons même ce bien qui est dans le mal. À dire vrai nous oublions que nous sommes liés dans une trame où le fil blanc et le fil noir s'entrecroisent. Nous oublions que si quelqu'un pèche nous péchons tous par lui. Certes il n'y aurait pas tant de mauvais si les bons avaient la vertu des méchants. Si les bons mettaient dans la bonté autant d'énergie, de volonté, de clairvoyance, d'habileté, de tact, d'attention qu'un voleur par exemple en met à voler. Il n'y aurait pas tant de mécréants si les croyants possédaient plus de foi et montraient des vertus plus admirables. Si les prédicateurs de vérité mettaient autant de grâce et de chaleur à conduire le peuple à Dieu qu'un séducteur à plier une jeune fille à son plaisir.

Enfin en jugeant nous commettons le suprême péché contre nous-mêmes, le péché de nous oublier nous-mêmes. Le jugement nous a été donné pour nous conduire nous-mêmes dans la vie, pour arriver nous-mêmes au salut. En nous occupant des autres nous nous oublions, mais nous ne nous oublions pas comme on s'oublie dans la charité, comme il est juste de s'oublier. Nous n'oublions pas notre personne, nous n'oublions pas nos intérêts, nous n'oublions pas nos passions. Nous nous oublions, nous nous oublions nous-mêmes, nous oublions celui dont nous sommes chargés de nous occuper d'abord. La loi et le jugement nous sont donnés comme une grâce de Dieu pour que nous nous corrigions, pour que nous nous sauvions et non pas pour que nous nous répandions en remarques et discussions sur la conduite d'autrui.

Mais il y a plus en ce petit paragraphe, et ce plus est un enseignement d'une portée incalculable, car il est clair comme une équation, il est évident et pourtant on n'a pas souvenir qu'un texte sacré antécédent l'ait clairement exprimé : *Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés. Donnez, et il vous sera donné une mesure pleine et débordante, car on vous mesurera de la mesure dont vous vous serez servis*²²¹. Prenez garde, prenez garde à cela, ce « donnez » ; souvent lorsqu'il s'agit de don ou de dette dans l'Évangile, c'est le jugement qui est en cause. Donnez, c'est-à-dire efforcez-vous de *justifier* autrui, efforcez-vous de vous *corriger* vous-mêmes et de justifier les autres. C'est le contraire que vous faites : vous essayez de corriger les autres et de vous justifier, et le seul fait de juger veut dire que vous vous justifiez, que vous vous sentez justifié. Voilà donc un nouveau risque auquel vous vous engagez par une sévérité inconsidérée. Outre toutes les iniquités que le jugement

comporte, et toutes les erreurs et les bévues, il y a aussi cette imprudence dont il est parlé dans plusieurs paraboles, entre autres dans celle de « l'économe infidèle²²² », qui ne fait que développer ce paragraphe.

Maître et disciple

Comment passons-nous au paragraphe suivant : *Il leur dit aussi cette parabole : un aveugle peut-il conduire un aveugle ? Ne tomberont-ils pas tous deux dans une fosse²²³ ?* Comment cela se relie-t-il à ce que nous venons de lire ? C'est très simple, déduisons : Ne jugez point votre semblable, mais employez votre jugement à découvrir votre direction. Or si vous suivez un guide pour trouver votre direction, vous avez le droit de juger si cette direction est bonne et si le guide y voit clair. Comment le ferez-vous ?

Certes, si vous prenez un maître, c'est pour le mettre au-dessus de vous. Il ne vous est pas défendu de mettre quelqu'un au-dessus de vous ; il ne vous est pas défendu de juger quelqu'un supérieur à vous. Si le jugement vous a été interdit, c'est que précisément le jugement suppose que vous vous mettiez au-dessus de lui. Vous êtes en quelque sorte forcé de juger celui qui vous conduit, car vous devez vous juger vous-même et celui qui vous conduit est, provisoirement du moins, vous-même ; vous le placez en vous au-dessus de vous pour qu'il vous conduise. C'est que vous le jugez plus éclairé que vous n'êtes, et il est bien difficile pour quelqu'un qui y voit peu de juger de ce que voit celui qui est supposé voir plus. Mais aussi bien celui qui entreprend la difficile tâche, la dangereuse tâche de conduire d'autres doit-il avoir le courage de s'exposer au jugement légitime, au jugement profond de ceux qu'il conduit.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Car Dieu qui seul sait, juge comme il veut et non comme vous jugez. Il paie, s'il lui plaît, le prix de la journée entière à l'ouvrier de la onzième heure. Il appelle à lui dans le royaume le larron expirant sur la croix, efface tous ses crimes à cause d'un seul mot soufflé dans le repentir et de cette soudaine ouverture du cœur sur le seuil de la mort. Il relève la femme adultère et la prostituée. Il pardonne beaucoup à ceux et celles qui ont aimé beaucoup.

La justice nouvelle

Reste à comprendre pourquoi le Seigneur nous administre cette fois son enseignement au moyen d'une histoire scandaleusement immorale. Ne pouvait-il choisir une autre image ? Si c'est à l'indulgence qu'il voulait nous disposer, à la bienveillance et au respect du prochain, pourquoi comparer ces vertus à une fourberie intéressée, à une habileté dégoûtante ?

C'est que nous touchons un de ces points par où le Christ était un scandale pour les Juifs (par où il scandalise encore le juif qui est en nous, chrétiens). Quoi ? dit l'homme de pure observance, tandis que la Loi exige *œil pour œil et dent pour dent*, vous osez pencher pour l'indulgence ! Nous tenons cela pour relâchement et complicité. Malheur à qui mêle la compassion aux choses de la justice. Si chacun transigeait, alors qu'il y va du maintien de cette institution divine qu'est la Loi de Moïse, que nous vaudraient le Temple, le Sacrifice, les Écritures et l'Arche d'alliance ?

Tout Juif est, de naissance, justicier. En Israël, le juge abandonne le condamné au peuple pour être lapidé. Le Peuple élu est justicier, c'est-à-dire à la fois juge et bourreau. Lui dire « ne juge pas », c'est lui ôter sa raison d'être. Si vous nous ôtez

le jugement, que nous reste-t-il ? Il vous reste à vous juger vous-même et à vous repentir, pourrait répondre Jésus, à attirer les autres par votre exemple au lieu de les pousser au supplice.

Et pourtant *pas un iota de la Loi ne sera changé*²³⁴, a-t-il dit. Le Christ lui-même est le grand Justicier. Le seul légitime. (Qu'il nous soit épargné de voir sa face de colère tournée contre nous et de subir son bras vengeur quand il apparaîtra sur la gloire des nuages tel que le montrent les visions évangéliques de la fin du monde...).

*Je ne suis pas venu pour abolir la Loi, mais pour l'accomplir*²³⁵. Saint Paul, Pharisien converti, c'est-à-dire retourné, a mieux que tout autre annoncé ce que serait cet accomplissement de la Loi, cette loi de charité, de liberté, de grâce qui doit servir de soutien à la nouvelle terre et aux cieux nouveaux promis pour la fin des temps.

Mais il va de soi que cet accomplissement ne peut avoir lieu sans renverser toutes les attitudes, toutes les habitudes, tous les attachements de ceux qui tiennent à l'ancienne loi, ceux qui prennent la loi pour une possession et pour un privilège où ils se sont installés orgueilleusement, des scribes et des Phariséens et de nous aussi qui nous disons chrétiens et qui ne sommes pour la plupart que des scribes et des Phariséens hypocrites.

Tout le drame chrétien est le choc de ces deux aspects de la loi ; toute la vie chrétienne n'est que la souffrance de l'enfantement de cette loi dernière. Il faut que peu à peu elle remplace l'ancienne, qu'elle se glisse et se force à sa place : c'est pourquoi elle n'est pas le repos, mais l'épée, c'est pourquoi elle n'est pas indulgence, mais feu.

Pour le vieil homme cependant, il y a iniquité à ne pas condamner l'iniquité et c'est le scandale. Aussi le Christ, parlant aux hommes dans leur langage, ne craint-il pas de

présenter le pardon comme *Mammona iniquitatis*, le Mammon de l'iniquité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vie²⁵¹.

Celui qui surmonte la tentation et combat en vainqueur les méchants et les démons, celui-là prouve qu'il a beaucoup de force, et cette force (qu'il l'ait demandée ou non) vient de Dieu – ce que célèbrent les Psaumes à toutes les pages. Mais celui qui n'est pas tenté et qui n'éprouve aucun secret désir de l'être, celui-là n'est pas du monde, mais il demeure en Dieu et le royaume des cieux est dans son cœur.

Mais délivre-nous du mal

*Allà rhusai hêmas àpo tou ponêrou*²⁵². *Sed libera nos a malo*. « Du mal » ou bien : « du Malin ». Il est impossible de déterminer par le génitif grec *tou ponêrou* ou par l'ablatif latin *a malo* si le mot est neutre ou masculin. Il est plus probable qu'il faille dire « du Malin » et cela complèterait mieux le paragraphe sur la tentation, mais accordons à la version ordinaire le bénéfice du doute.

Cependant, pour ne pas rester sur le mot *mal*, ajoutons la doxologie qui figure dans nombre de manuscrits anciens, ce qui, par un vaste cycle, ramène le tout à la glorification initiale.

NOTRE PÈRE QUI ES DANS LES CIEUX
SANCTIFIÉ SOIT TON NOM,
QUE TON RÈGNE ARRIVE,
QUE TA VOLONTÉ SOIT FAITE
DE MÊME QU'AU CIEL AINSI SUR TERRE.

NOTRE PAIN DE DEMAIN
DONNE-LE-NOUS AUJOURD'HUI,

ET REMETS-NOUS NOS DETTES
COMME NOUS LES REMETTONS À NOS DÉBITEURS.

ET NE NOUS SOUMETS PAS À LA TENTATION,
MAIS DÉLIVRE-NOUS DU MAL.

CAR À TOI APPARTIENNENT
LE RÈGNE, LA PUISSANCE ET LA GLOIRE,
DANS LES SIÈCLES DES SIÈCLES. AMEN !

Quand vous priez, et principalement quand vous prononcez le *Notre Père*, donnez aux mots le temps de naître, de croître, de s'approfondir. Fixez-vous sur eux, prenez-en le sens, faites-vous pénétrer par le sens, et puis avec un effort de tout l'être, jetez le mot, poussez-le en haut. Priez donc en deux temps : un temps qui est prise de conscience, de pénétration, et un deuxième temps qui est de don. Prononcez chaque phrase et répétez-la seulement si vous-même n'en êtes pas encore bien pénétré, car, surtout dans les prières apprises, la tentation est forte de transformer les mots en exercice de respiration et d'établir le régime tibétain du moulin à prières. Prononcez la phrase et attendez un moment pour qu'elle prenne en vous son plein sens. Si certaines parties de cette phrase vous échappent, répétez-la, non pas pour *dire des mots nombreux*²⁵³, mais pour comprendre les quelques mots que vous avez dits.

Sachez, en tout cas, qu'un don, c'est un présent, et que la prière est un don, et qu'on ne peut pas faire un présent quand on est absent. Sachez que votre prière ne vaut rien si vous n'êtes pas là. Vos exercices ne vous ont rien appris ou bien ils vous ont appris ceci : à être là. Soyez donc présents à la prière et présents à Dieu dans la prière, présents à vous-mêmes dans la prière, présents vous-mêmes à Dieu par la prière.

XXIII

L'œil est la lampe du corps

14 mars 1947, rue Saint-Paul.

Revenons²⁵⁴ au Sermon sur la montagne de Matthieu, détaillant çà et là les paragraphes que nous n'avons pas commentés, soit directement, soit indirectement par comparaison avec d'autres textes. Reprenons donc : *Ton œil est la lampe de ton corps. Si ton œil est simple, tout ton corps sera éclairé : mais si ton œil est mauvais, tout ton corps sera dans les ténèbres. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, qu'en sera-t-il des ténèbres mêmes*²⁵⁵ ?

Voilà sur le bien et le mal une révélation capitale, et sur le devoir de l'homme. Quel est le devoir indiqué dans ce paragraphe ? Le devoir de s'éclairer : éclairez votre lampe, sachez où vous allez, ne tâtez pas dans les ténèbres. Votre premier devoir, c'est d'y voir clair. Ignorer, ce n'est pas une excuse à tous les péchés. « Il ne savait pas, dit-on d'un criminel, ce qu'il faisait ; il était inconscient. » Et voilà l'excuse à tout. Mais pour les sages et les religieux de tous les temps et de tous les climats, ce n'est pas l'excuse au péché : c'est le péché même. Les hindous ne connaissent qu'un seul péché qu'ils appellent *ignorance*. Et Socrate, comme les hindous, affirmait qu'il n'y a de péché que l'ignorance car celui qui sait ne peut pas pécher.

Connaissance et savoir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il n'y a pas d'espace dans un point et il n'y a pas d'espace dans la vie intérieure et la vie intérieure commence par être un étranglement, une entrée difficile dans le goulot d'un puits. Être assez simple, assez petit, assez nu pour entrer là, assez dégagé de tout ce à quoi nous sommes attachés, qui nous encombre et nous gonfle et nous empêche de passer. Voilà en quoi le chemin est difficile, ce n'est pas parce qu'il est raboteux, ni parce qu'il est ascendant qu'il est difficile : c'est bien parce qu'il est étroit et n'y entre que ce qui est strictement simple, strictement nu. Et ce n'est peut-être pas un chemin ascendant, mais descendant : celui qui descend dans le puits.

L'arbre et ses fruits

*Gardez-vous des faux prophètes. Ils viennent à vous en vêtements de brebis, mais au-dedans ce sont des loups ravisseurs. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines ou des figes sur des chardons ? Tout bon arbre porte de bons fruits mais le mauvais arbre porte de mauvais fruits²⁷⁷. Et un peu plus loin : Tout arbre qui ne porte de bons fruits est coupé et jeté au feu²⁷⁸. Méfions-nous des faux prophètes et surtout de ceux qui promettent des victoires faciles, mais ne nous a-t-on pas enseigné à ne pas juger ? Comment dirons-nous d'un prophète que c'est un faux prophète ? Comment, nous qui ne sommes pas prophètes du tout, jugerons-nous du vrai et du faux en matière de prophétie et d'enseignement ? En général, comment jugerons-nous car ce même dire sur le fruit, chez l'autre Évangéliste, vient immédiatement après le précepte : *Tu ne jugeras pas*.*

Oui, tu ne jugeras pas de l'arbre, n'essaie pas de juger de l'arbre, car tu ne vois pas l'arbre, tu ne sais pas quel il est,

n'essaie pas chez les autres de juger de ce qu'ils sont, ne dis pas : ils sont mauvais. Mais juge du fruit, c'est-à-dire de la partie de l'autre qui t'est offerte et que tu peux manger et que tu peux goûter et dont tu peux juger, mais juger par rapport à toi, non pas juger par rapport à la justice absolue qui ne t'appartient pas et ne te regarde pas. Pour quiconque, et plus encore pour celui qui se pose en prophète ou en maître, juge par le fruit, parce que tu reçois de lui, et par l'effet que tu en perçois. Telle personne, ne la juge pas mauvaise, mais éloigne-toi d'elle, car son fruit t'est mauvais. Ce qu'elle te donne te détruit, te nuit, te diminue, te trouble. Peut-être est-ce parce que tu as mauvais estomac, peut-être le fruit est-il excellent et toi incapable d'en jouir. Cela n'importe.

Ceux qui me disent : « Seigneur, Seigneur ! » n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais celui-là seul qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux²⁷⁹. Et voilà pour compléter les dires et les promesses sur la prière, et voilà pour contredire ceux qui affirment que la foi suffit, que la grâce suffit, et qu'une fois cela reçu, on peut agir n'importe comment et faire n'importe quoi. La grâce peut bien être reçue par un indigne, car Dieu fait pleuvoir sa pluie sur les bons comme sur les mauvais. Les lois naturelles que Dieu soutient fonctionnent aussi bien et continuent de fonctionner même si celui qui en use en use à contresens, et même aussi les dons spirituels, comme de chasser les démons et de guérir les malades. Celui qui ne cherche que son plaisir ou sa propre gloire, Dieu lui fait la grâce qu'il demande, encore que cette demande soit mauvaise, il reçoit le plaisir qu'il cherche et peut-être la gloire qu'il cherche s'il la cherche avec une sagesse terrestre. Mais malheur à lui, car *il a eu sa récompense*. Et qu'il ne croie pas qu'il peut couvrir son action profane ou mauvaise avec quelque pieuse parole et

rituelle justification. Le Seigneur lui dira : je ne t'ai jamais connu. *Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en ton nom ? N'avons-nous pas chassé les démons en ton nom ? Et n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles en ton nom ? Alors je leur déclarerai : je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité*²⁸⁰.

Nous avons terminé le Sermon car nous arrivons au point déjà commenté en Luc, qui conclut les deux discours : *Celui qui écoute mes paroles... bâtira sur le roc*²⁸¹.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de propager un enseignement. En outre, c'est aussi une parole prophétique et qui annonce, la plupart du temps dans la vie de Jésus, le signe capital et dernier, le résumé de tous ses miracles, de tous ses signes et de tous ses enseignements : la Passion, la Résurrection et la Cène ou distribution de soi-même aux hommes pour le salut de plusieurs.

Que ce que je vous dis soit vrai, j'en veux chercher la preuve un peu plus avant dans Matthieu et dans Marc, et aussi dans Luc. Dans Matthieu par exemple, je lis : *Les disciples, en passant à l'autre bord, avaient oublié de prendre des pains. Jésus leur dit : « Ouvrez les yeux et gardez-vous du levain des Pharisiens et des Sadducéens. » Les disciples raisonnaient entre eux, et disaient : « C'est parce que nous n'avons pas pris des pains. » Jésus, l'ayant connu, dit : « Pourquoi raisonnez-vous entre vous, gens de peu de foi, sur ce que vous n'avez pas pris des pains ? Êtes-vous encore sans intelligence, et ne vous rappelez-vous plus les cinq pains des cinq mille hommes et combien de paniers vous avez emportés, ni les sept pains des quatre mille hommes et combien de corbeilles vous avez emportées ? Comment ne comprenez-vous pas que ce n'est pas au sujet de pains que je vous ai parlé ? Gardez-vous du levain des Pharisiens et des Sadducéens. » Alors ils comprirent que ce n'était pas du levain du pain qu'il avait dit de se garder, mais de l'enseignement des Pharisiens et des Sadducéens²⁹³. Et vous, êtes-vous restés sans intelligence ? Ou bien savez-vous de quoi il s'agit et pouvez-vous répondre ? De quoi s'agit-il ? Ce que je viens de lire est chez Matthieu.*

Chez Marc : *« Avez-vous le cœur aveuglé ? Ayant des yeux, ne voyez-vous pas ? Ayant des oreilles, n'entendez-vous pas ? Et n'avez-vous point de mémoire ? Quand j'ai rompu les cinq pains pour les cinq mille hommes, combien de paniers pleins de*

morceaux avez-vous emportés ? – Douze », lui répondirent-ils. « Et quand j'ai rompu les sept pains pour les quatre mille hommes, combien de corbeilles pleines de morceaux avez-vous emportées ? – Sept », répondirent-ils. Et il leur dit : « Ne comprenez-vous pas encore²⁹⁴? » Et moi je vous dis : Comprenons-nous ?

Aucune explication ultérieure ne nous est donnée, mais il nous est donné suffisamment ici pour voir que si, lorsque Jésus parle du levain des Pharisiens, il ne s'agit pas de pains, de même lorsque Jésus fait un miracle touchant des pains, il ne s'agit pas non plus de pain, mais d'autre chose. Et nous voyons encore par cette énigme, la dernière que j'ai lue, que nous trouvons la clef du problème dans la considération des *nombres* cités ici, qu'il s'agit bien pour connaître le sens du texte évangélique d'une *spéculation mathématique* telle qu'en pratiquaient les rabbins de la Kabbale, les disciples de Pythagore et en général tous les sages. Puisque *mathématique* signifie non pas pratique et science du calcul, mais contemplation des nombres et de leur signification.

Et voici donc, pour résumer, comment se pose ce problème de mathématiques. Je ne fais que répéter les paroles de Jésus : « Cinq pains et deux poissons divisés par cinq mille, reste : douze corbeilles. Sept pains et quelques poissons divisés par quatre mille, reste : sept corbeilles. » Sommes-nous encore sourds et aveugles, et n'avons-nous point de mémoire ? Et avons-nous le cœur endurci, ou bien comprenons-nous ?

Le pain

Un autre problème se pose d'abord, touchant l'objet du miracle : le pain même et le poisson. Tâchons d'éclairer d'abord

l'objet, puis nous tâcherons de comprendre pourquoi le miracle est répété deux fois et quelle est la signification des deux miracles.

Pour ce qui est du pain, nous n'aurons pas de peine à en trouver la signification, nous avons déjà souvent rencontré ce symbole. Chez Jean, à très peu de distance de la relation du premier miracle de la multiplication, nous lisons : *Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui subsiste pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera ; car c'est lui que le Père, que Dieu a marqué de son sceau²⁹⁵. »* Et un peu plus loin les disciples disent : *Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon ce qui est écrit : « Il leur donna le pain du ciel à manger. » Jésus leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais mon Père vous donne le vrai pain du ciel ; car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. » Ils lui dirent : « Seigneur, donne-nous toujours de ce pain. » Jésus leur dit : « Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif²⁹⁶. »*

Voilà donc qui est clair, voilà donc qui est prophétique, voilà donc qui, comme je vous le disais, annonce la Passion, la Résurrection et la Cène. Le pain venant du blé, espèce solaire des végétaux, union intime de la terre et de la lumière, le pain devient vraiment une nourriture pour le corps premier et pour le corps second, le spirituel et glorieux. Le pain symbolise, et il enferme quand il est dûment consacré, cette force par quoi tout vit et végète, par quoi tout vit dans la chair et dans l'esprit.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ce qui est. Les cinq sens vous ont trompée et déçue, et celui que vous avez maintenant, le mari du plaisir et du péché, celui qui n'est pas un mari, *l'intellect* par où vous essayez de saisir la réalité totale, n'est pas un mari. Il est creux et sans substance, il n'y a pas de lien légitime entre lui et l'âme, il est un masque et vous ne pouvez pas, vous n'osez pas aller le chercher pour le présenter au Fils de l'homme. *Tu as dit vrai en cela* : tu as vu la vérité de ton vide³⁰³.

Cette interprétation symbolique, à la manière d'Origène, peut paraître assez controuvée. En voici une autre, humaine et vraisemblable. La femme est intriguée, dès le début, de ce que l'inconnu lui ait adressé la parole. S'il viole ainsi les usages, ce ne peut être sans raison. S'il a renvoyé ses compagnons de route, n'est-ce pas pour rester seul à seule avec elle ? Et quand un homme demande à boire, ce n'est pas toujours à l'eau de notre cruche qu'il en a. D'ailleurs celui-ci parle d'eau mais ne boit point. Tout en devisant, elle l'observe et ne peut manquer de noter qu'il est beau et de prestance princière. Il y a dans son regard, dans sa voix, dans ses obscures paroles, une ardeur et un appel qui font rêver...

La femme est simple et spontanée, elle est loin d'être farouche. Il n'y a là rien que de naturel... Mais Jésus, voyant se lever en elle ces pensées, coupe court : *Va chercher ton mari*. – *Je n'ai pas de mari*, riposte-t-elle avec vivacité à ce qu'elle prend pour une manière détournée de lui demander si elle est mariée. Elle écarte l'obstacle en répondant quelque chose comme : « Ne crains rien, je suis libre... Je dirais même plus... » Alors vient l'étonnante parole du voyageur, résumant toutes les erreurs de sa vie de femme, dite sur le ton le plus serein sans l'ombre de réprobation, qui la bouleverse parce qu'elle se sent vue et traversée de part en part.

En esprit et en vérité

L'attirance du cœur et des sens avait préparé la conversion, immédiate et telle que non seulement elle se trouve vue, mais elle voit : *Je vois que tu es prophète*. Et aussitôt elle pose la question qui depuis l'enfance la tourmente, celle de la malédiction de Samarie. Elle y avait fait allusion dans un tout autre esprit, dès le commencement, faisant valoir la noblesse de son peuple et l'origine israélienne commune, essayant ainsi de réduire la distance entre le jeune rabbi et elle. Et même, comme il semble déprécier l'eau du puits fameux, elle le reprend : *Es-tu plus que Jacob, notre père, qui en but ainsi que ses fils* (dont nous sommes et dont vous êtes) ?

Mais, cette fois, elle place le débat devant un arbitre supérieur et reçoit la réponse qui dépasse les deux parties : *en esprit et en vérité ! – Ainsi en sera-t-il, reconnaît-elle, quand viendra le Messie. – C'est moi !* Cette étrangère, cette réprouvée, cette pécheresse, est la première personne devant qui le Fils de Dieu s'annonce aussi clairement. Il ne fait que confirmer une révélation qui se faisait toute seule.

Femme, lui dit Jésus, crois-moi, le temps va venir et il est venu où l'on n'adorera Dieu ni à Jérusalem ni sur la montagne, mais en esprit et en vérité. Et c'est là encore où il se montre prophète au sens historique du mot. *Où l'on adorera Dieu en esprit et en vérité*, et il dit même : *Où l'on adorera le Père en esprit et en vérité. Car le Père demande de tels adorateurs.* Le Père demande de tels adorateurs et il le demande d'une façon formelle, en paroles explicites et proférées. Il envoie sa parole, il l'incarne en un homme pour demander de tels adorateurs, car Dieu est esprit et vérité. Il demande d'être adoré en esprit et en vérité, et l'esprit de vérité n'est ni à Jérusalem ni sur le haut

d'une montagne, il est dans le cœur de l'homme, dans le puits profond où l'on ne puise pas avec un seau.

Le salut vient des Juifs

Mais c'est à ce moment même que Jésus prononce cette parole surprenante : *Vous adorez ce que vous ne connaissez pas. Nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient par les Juifs.* C'est au moment même où il affirme que le lieu du culte n'est ni à Jérusalem ni ailleurs, où il se rattache à une religion d'esprit et de vérité, autrement dit absolument universelle, c'est à ce moment même qu'il affirme devant une Samaritaine que le salut vient par les Juifs qui condamnent les Samaritains. Lui, le Christ, qui sera condamné, qui déjà a été condamné par les Juifs. Que signifie le mot ?

Tout le débat, voyez-vous, a commencé par cette rencontre entre la Samaritaine et le Juif. C'est que la réponse du Christ n'est pas aussi étroitement consacrée à l'exaltation du Peuple élu qu'il paraît d'abord. Même s'il n'y avait plus un seul Juif sur la terre aujourd'hui, la réponse serait encore pleine de sens. Traduite en langage d'aujourd'hui, en langue de ce pays, elle signifie à peu près ceci : le salut ne vient pas de ceux qui fondent des petites religions sans comprendre ce qu'ils adorent, ni mieux ni autrement que ne font les prêtres de la religion traditionnelle. *Le salut vient des Juifs* se peut traduire aussi bien en langue française d'aujourd'hui : le salut ne viendra pas des Samaritains, c'est-à-dire des profanes, des hérétiques, des fondateurs de sectes, des faux prophètes, des maîtres hétérodoxes. Il viendra de ceux qui sont orthodoxes, de ceux qui se plient à la Tradition, qui la *comprennent*.

Durant toute sa vie, Jésus lui-même a donné l'exemple de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dès qu'il arrivera et frappera. Heureux ces serviteurs que le maître, à son arrivée, trouvera veillant ! Je vous le dis en vérité, il se ceindra, les fera mettre à table, et s'approchera pour les servir. Qu'il arrive à la deuxième ou à la troisième veille, heureux ces serviteurs, s'il les trouve veillant ! Sachez-le bien, si le maître de la maison savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison. Vous aussi, tenez-vous prêts, car le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous n'y penserez pas. Pierre lui dit : « Seigneur, est-ce à nous, ou à tous, que tu adresses cette parabole ? » Et le Seigneur dit : « Quel est donc l'économe fidèle et prudent que le maître établira sur ses gens, pour leur donner la nourriture au temps convenable ? Heureux ce serviteur, que son maître, à son arrivée, trouvera faisant ainsi ! Je vous le dis en vérité, il l'établira sur tous ses biens. Mais, si ce serviteur dit en lui-même : "Mon maître tarde à venir", et se met à battre les serviteurs et les servantes, à manger, à boire et à s'enivrer, le maître de ce serviteur viendra le jour où il ne s'y attend pas et à l'heure qu'il ne connaît pas, il le mettra en pièces, et lui donnera sa part avec les infidèles. Le serviteur qui, ayant connu la volonté de son maître, n'a rien préparé et n'a pas agi selon sa volonté, sera battu de plus de coups. Mais celui qui, ne l'ayant pas connue, a fait des choses dignes de châtement, sera battu de moins de coups. On demandera beaucoup de celui à qui l'on a beaucoup donné, et on exigera davantage de celui à qui l'on a beaucoup confié³¹¹. »

Ces deux textes nous enseignent au sujet d'une vertu peu prônée qu'on appelle : *vigilance*. Sans cette vertu, toutes les autres sont inutiles. C'est là ce que dit explicitement la parabole des vierges sages et des vierges folles, car parmi ces dix vierges qui forment un cœur harmonieux, il y en a cinq sauvées et cinq

perdues. Or, les cinq qui se perdent valent en toutes choses les autres puisqu'elles sont vierges, puisqu'elles sont belles ; puisqu'elles sont appelées à la noce, c'est qu'elles sont dignes ; et elles ont même une lampe. Il ne leur manque qu'une chose, et cette chose manquant, tout le reste vient à manquer, c'est comme si elles n'avaient rien eu, c'est comme si elles n'avaient été ni vierges, ni belles, ni appelées : elles n'ont pas *veillé*.

Vigilance ou distraction

Il fallait veiller, il fallait préparer et elles n'ont pas préparé ; même pour s'endormir il fallait avoir préparé, car les vierges sages comme les vierges folles se sont endormies en attendant l'arrivée de l'Époux ; même pour s'endormir il fallait avoir pratiqué la vigilance. Le manque de *vigilance* c'est ce que nous proposons comme le huitième péché capital : la *distraction*. Péché capital au sens propre du mot, péché tête, chef et racine de tous les autres. Huitième péché capital ou, si vous préférez, le premier, puisque tous les autres se réduisent à lui, puisque aussi bien la colère, l'orgueil, la gourmandise, la luxure, la paresse et les autres ne sont autre chose que des distractions, des manques d'attention à l'essentiel.

Le manque d'attention emporte tout le reste. L'attention à quoi que ce soit sauve tout et sauve de tout, c'est l'unique planche de salut, c'est l'unique voie pour sortir de l'inquiétude, du désordre et de la perte. Celui qui n'est pas attentif, celui qui est insouciant a tout à craindre ; celui qui ne craint pas parce qu'il n'est pas assez attentif pour connaître son danger, c'est celui-là qui a tout à craindre ; celui qui donne pour excuse qu'il avait oublié, c'est cette excuse qui se tourne contre lui et qui le détruit.

Vous connaissez tous les effets pratiques désastreux de l'inattention. Vous savez que par une inattention, vous pouvez mourir ou tuer plus facilement que par une passion mauvaise ou par un calcul démoniaque, mais vous n'avez pas l'habitude de considérer ce manque pratique comme un manque de vertu, comme une faute bien déterminée et dont il convient de se repentir autant et plus que de toute faute. C'est qu'en effet l'attention ne vaut, et l'attention ne sauve, que si c'est l'attention à l'essentiel, alors que l'attention la plus commune et qui ne vaut rien, c'est l'attention à tout ce qui ne sauve pas, à tout ce qui ne sert de rien, ou à tout ce qui sert nos désirs. En vérité ce ne sont pas là des attentions, ce sont au contraire des entraînements, des attraites, un abandon aux désirs ; ce n'est pas cette attention qu'on peut appeler vigilance. L'attention qui sauve n'est qu'une seule chose avec la conscience ; l'attention qui sauve c'est l'attention à soi, c'est la crainte de se perdre et de se disperser, c'est l'effort conscient et constant de se recueillir, de se garder, et le fruit de cet effort est admirablement représenté ici par l'huile des lampes.

Il ne sert à rien d'avoir une lampe si l'on n'a rien à mettre dans la lampe. Il ne sert à rien d'avoir des élans généreux s'il n'y a pas de substance derrière ces élans ; ce ne sont pas des élans généreux, ce sont des illusions de générosité. C'est une dispersion comme une autre, c'est un abandon aux pentes naturelles comme une autre, et si la pente est bonne, si elle est jugée bonne par les autres parce qu'elle leur est plaisante ou utile, elle n'est pas bonne en soi, elle ne vaut rien car elle ne coûte rien. Mais avoir de l'huile pour la lampe doit être votre préoccupation autant que d'avoir une lampe et de l'allumer. Que vous gardiez l'huile pour vous, que vous répandiez l'huile sur vous et qu'elle tache vos habits au lieu de nourrir la flamme, cela est pire encore que de n'avoir pas d'huile car il faut avoir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sujet de la construction de la tour³²⁴ lorsque nous avons lu ce passage de l'Évangile dans Luc.

On donne à qui donne

Pourquoi la richesse est-elle nuisible, pourquoi est-il difficile à un riche de se sauver ? Parce que d'abord la richesse est un empêchement à la charité. Vous me direz que non : non, je voudrais être riche, et beaucoup plus riche que je ne suis pour pouvoir donner bien davantage à mes amis et distribuer aux pauvres. Mais que pouvez-vous donner, ô riches, puisque vous n'avez rien que vous n'avez pris quelque part à quelqu'un. Et vous, pauvres, qui avez trop peu pour vous, que pouvez-vous donner ? Mais je vous répondrai que vous avez trop ; même le plus pauvre d'entre vous a déjà trop ; ceux qui ont sauvé le plus d'hommes de la misère n'avaient rien ; vous trouverez toujours quelque chose à donner et assez à donner si vous voulez donner, car cela vous sera donné. Dieu ne refuse jamais de fournir celui qui veut donner.

Quand Jean Bosco fonda ses écoles, il habitait dans une mansarde avec sa mère, et sa charité consistait à emmener les enfants qui traînaient dans les terrains vagues jouer au ballon dans la campagne. Peu à peu des écoles se fondèrent ; il gardait des milliers d'enfants et les nourrissait et il vivait toujours dans cette mansarde avec sa mère. Un jour, une bonne sœur vint lui dire : « Ce soir nous avons une centaine d'enfants à nourrir et nous n'avons même pas cinquante francs en caisse, qu'allons-nous devenir ? » Alors le vieux prêtre se mit en colère et lui dit : « Montrez-moi ces cinquante francs », et la bonne sœur les tira de sa sacoche, il les prit et les jeta par la fenêtre en lui disant : « Voilà ce que j'en fais de vos cinquante francs. Croyez-vous

que Dieu ne sache pas pourvoir aux besoins des siens ? » De fait, le soir même, un don inattendu arriva à la communauté.

Je ne sais si vous avez eu des expériences semblables, mais vous aurez certainement remarqué que dans ces cas, le don inattendu vient toujours, pourvu qu'il s'agisse d'un don qu'à son tour on donnera.

La prison des richesses

N'est pas riche celui qui manie même de grands trésors (qu'ils soient siens ou non siens devant les hommes) mais simplement les manie, les laisse passer par ses mains. Est riche celui qui possède et qui considère comme sien ce qu'il possède, et du même coup est possédé par ce qu'il possède, car ceux qui sont pauvres disent : que ne suis-je riche pour devenir libre, pour pouvoir faire ce que je veux, au lieu d'être attaché à d'ingrates besognes pour un petit salaire ! S'ils étaient riches, ils seraient attachés à des besognes beaucoup plus plaisantes et par conséquent beaucoup plus attachés auxdites besognes, mais ils ne seraient pas libres pour autant, ils seraient même beaucoup moins libres, croyant peut-être qu'ils agissent librement, tandis qu'attachés aux ingrates besognes, ils savent qu'ils y sont attachés par contrainte et haïssent leurs chaînes. Ceux qui sont attachés aux besognes du plaisir ou de la vanité croient peut-être qu'ils sont détachés, ils croient peut-être qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent, ils croient peut-être qu'ils sont arrivés à la liberté, et c'est là leur perte, car ils ne sentent pas leur servitude et n'en sortiront plus.

Comment peut-on se dégager des richesses et pourtant vivre ? Il n'y a que deux voies possibles. Ou bien accepter d'être mendiant et s'en aller prêcher par les routes, n'emportant pas un

sou dans sa ceinture et n'ayant qu'un seul manteau comme le recommande le Christ à ses disciples, et comme le font encore aujourd'hui les moines mendiants. Ou bien, comme nous ici, accepter une voie moyenne et chercher dans le travail, non pas à acquérir des richesses, mais à garder la pauvreté ; à acquérir la liberté et à montrer la voie de la libération à d'autres, sans désir de prospérer quant aux choses extérieures, sans désir d'atteindre la sécurité si néfaste aux riches, sécurité trompeuse comme leur liberté est trompeuse, comme leur générosité est trompeuse. Car rien, en vérité, n'est moins assuré qu'un riche : ils sont toujours en crainte des voleurs, de ceux qui abusent d'eux, en crainte des révolutions, en crainte de perdre leur bien.

Il faut accepter du fond du cœur que les biens ne nous appartiennent pas et que les dangers sont bons, et bon le danger de se trouver absolument désarmé et dépouillé, car celui qui a un trésor dans le ciel ne craint pas ce dépouillement des autres biens. Car celui qui a quitté père, mère, fils, frère, sœur, et sa maison et ses richesses et ses esclaves, et a cessé d'être esclave de ses richesses, de ses biens, de ses père, mère, frères, sœurs, fils, filles, celui-là recevra dans ce monde même toutes les richesses au centuple et un trésor dans le ciel et dans l'esprit. Oui, dès ce monde.

En effet, que cherche le riche ? Il cherche un dépassement et croit le trouver dans l'abondance des biens, il cherche à vivre plus pleinement et d'une façon élargie, il cherche mille occasions de grandir ou de manifester une grandeur conventionnelle et illusoire, et il éprouve dans l'accumulation des biens je ne sais quelle orgueilleuse brûlure qui remplace l'impression d'intime croissance qui seule donne la joie. Cherchant les mille plaisirs, les mille vanités et l'unique et furieux orgueil des conquérants, il monnaie sa grandeur et sa joie. Le grand mal du riche, c'est la tentation de la distraction

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Faut-il donc acquiescer au scandale de l'injustice établie en haut lieu ? Faut-il se résigner à voir les peuples trompés et opprimés ? « On a toujours assez de courage pour supporter les maux d'autrui », remarquait un moraliste³⁴¹ narquois. Devons-nous tout subir sans comprendre ou est-il un moment où nous n'avons plus le droit de supporter ? Qu'un voleur m'enlève mon manteau et je lui dois donner aussi ma tunique ; mais cela veut-il dire que si un débauché veut m'enlever ma femme, je lui dois aussi livrer ma fille ?

L'injustice, comment la combattre et comment y résister ? D'abord, sachons qu'il faut la combattre, qu'il faut la dénoncer, qu'il faut y résister, qu'il ne faut pas attendre que sa tyrannie s'exerce sur nous pour la trouver mauvaise. Ensuite, qu'il faut la combattre par des moyens justes, car on ne peut pas combattre l'injustice par l'injustice, ni la violence par la violence, car on ne peut pas dire qu'on fait la guerre à la guerre en faisant la guerre, car on ne peut juger des criminels de guerre quand on est soi-même criminel de guerre. Comment combattre la violence sans violence ? Comment combattre l'injustice sans injustice ? *Ne devez rien à personne si ce n'est vous aimer les uns les autres car celui qui aime les autres a accompli la Loi*³⁴². Qu'y a-t-il d'étrange à aimer ceux qui nous aiment et nous font du bien ? Les prostituées aussi aiment ceux qui les aiment et les payent, et les bêtes féroces aiment leurs petits ! Mais *aimez vos ennemis*, ne considérez pas que tout le mal est chez vos ennemis, que votre ennemi incarne le diable et l'esprit du mal. Mais sachez que le mal est l'ennemi de votre ennemi comme il est le vôtre – le mal, c'est-à-dire l'inconscience. Sachez que ceux qui commettent le mal, que les violents, les tyrans, les pillards, les incendiaires, les bombardeurs de villes ouvertes sont des inconscients. Tâchez de combattre leur inconscience, tâchez de

les amener à la conscience par tous les moyens : par la parole, par l'écrit, mais bien plus et bien plus efficacement, par l'action et par le sacrifice.

Voyez, depuis qu'il est entré en lice, l'œuvre de Gandhi notre maître, et comment il a su toujours confirmer les paroles de l'Apôtre ci-devant lues : *Toute autorité est de Dieu*³⁴³. « Je me suis toujours considéré, dit-il, comme un loyal serviteur de l'Empire. » *Rendez honneur à ceux à qui l'honneur est dû*³⁴⁴. Voyez avec quelle courtoisie et en même temps avec quelle fierté Gandhi a reçu les condamnations des juges : « Vous m'honorez beaucoup, dit-il à ses juges, si vous me donnez la même peine qu'à mon maître vénérable, qui reçut de vous six ans de prison autrefois³⁴⁵. » De quoi ont dépendu ses succès ? C'est qu'il a amené ses ennemis à la compréhension de leur propre injustice ; il les a amenés à se dégoûter eux-mêmes de leur œuvre de bourreau, de bourreau sur une victime qui ne riposte pas, qui s'offre d'elle-même au sacrifice, qui n'attend pas qu'on vienne la prendre et l'attaquer, mais qui prend le bateau, le train, la route pour courir au-devant du supplice, qui réclame à cor et à cri que la loi lui soit appliquée dans toute sa rigueur puisque cette loi est mauvaise, afin que ceux qui l'ont dictée et qui l'appliquent ne puissent plus ne pas voir combien elle est mauvaise. Voilà le contraire de l'esprit révolutionnaire, voilà la résistance intérieure, la résistance et aussi l'attaque, le mordant de l'esprit, car l'esprit est une épée et non pas le repos. Car pour l'amour de la paix et pour l'ardeur de l'établir il faut peut-être autant de victimes que pour la continuation de la guerre. Car rien qui vaille ne s'obtient dans ce monde par ceux qui n'en veulent pas payer le prix.

II

Les invités aux noces

17 octobre 1947, rue Saint-Paul.

Reprenons le commentaire de Matthieu : Jésus, prenant la parole, leur parla de nouveau en paraboles, et il dit : *Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fit des noces pour son fils. Il envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités aux noces ; mais ils ne voulurent pas venir. Il envoya encore d'autres serviteurs, en disant : « Dites aux conviés : Voici j'ai préparé mon festin ; mes bœufs et mes bêtes grasses sont tués, tout est prêt, venez aux noces. » Mais sans s'inquiéter de l'invitation, ils s'en allèrent, celui-ci à son champ, celui-là à son trafic ; et les autres se saisirent des serviteurs, les outragèrent et les tuèrent. Le roi fut irrité ; il envoya ses troupes, fit périr ces meurtriers et brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs : « Les noces sont prêtes ; mais les conviés n'en étaient pas dignes. Allez donc aux carrefours, et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. » Ces serviteurs allèrent dans les chemins, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, méchants et bons, et la salle des noces fut pleine de convives. Le roi entra pour voir ceux qui étaient à table, et il aperçut là un homme qui n'avait pas revêtu l'habit de noces. Il lui dit : « Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir un habit de noces ? » et celui-là demeura muet. Alors le roi dit aux serviteurs : « Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les jours à côté de moi. » Il était toujours auprès du père, tout ce qui appartient au père lui appartenait, il participait de la justice du père, et cela ne lui suffisait pas ? Il voulait qu'on lui donnât une récompense, une petite récompense, car il est bien entendu que tout son travail était une peine qui demandait une compensation. Il voulait un fils de bouc, un chevreau : un petit moment de relâche, une petite débauche peu dangereuse et qui ne mène pas loin, une bonne petite beuverie qui soulage et où l'on oublie, où l'on oublie de temps en temps qu'on est un juste confit en justice³⁵⁵.

Et voici que la figure de ce juste vient recouvrir et rejoindre ceux auxquels Jésus s'adresse, ceux qui lui reprochent de s'occuper des méchants parce qu'eux-mêmes se croient bons, et c'est ceux-ci que Jésus reprend. Il est à remarquer qu'il ne reprend presque jamais les méchants, il ne les accable pas, comme d'autres prophètes l'ont fait avant lui, de reproches sanglants et d'annonces de catastrophes. Mais ce sont les autres, les sépulcres blanchis, les hypocrites, les docteurs de la loi, les purs, les parfaitement contents et satisfaits d'eux-mêmes, les sûrs de leur salut, c'est ceux-là qu'il ne cesse de fouetter et de reprendre.

La joie du Père

Maintenant que nous avons éclairé un peu sous l'aspect humain ce problème, demandons-nous : pourquoi y a-t-il *plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf autres qui n'ont pas besoin de repentir* ? Parce que, par une étrange loi, le pécheur est peut-être celui qui montre et par conséquent connaît sa faute, et le pécheur repentant est certainement celui qui reconnaît sa faute, qui rentre

en lui-même et retourne à la lumière. Tandis que le juste est celui qui cache ses péchés, qui les enfonce au fond de lui, qui les oublie lui-même, qui finit par croire à ce que les autres croient : qu'il est parfait.

Mais il y a quelque chose de plus, d'autre et d'infiniment plus profond : c'est que le péché, c'est-à-dire le déploiement dans l'extérieur de toutes les forces cachées, représente un développement de vie multiplié. Si bien que le retour du pécheur (et non pas le péché), la reprise de ces forces qu'il avait lâchées, la rentrée en soi-même après le voyage dans les terres éloignées, réjouit le Créateur, car ce mouvement de sortie et de rentrée commente à sa manière le grand mouvement de la création. C'est donc le sens même de la création qui est exprimé par la maxime paradoxale que nous avons énoncée d'abord : *Il y a plus de joie...*

J'en veux pour preuve le passage correspondant de Matthieu³⁵⁶ : *Que vous en semble ? Si un homme a cent brebis et que l'une d'elles s'égaré, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres sur les montagnes, pour aller chercher celle qui s'était égarée ? Et s'il la trouve, je vous le dis en vérité, elle lui cause plus de joie que les quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont pas égarées. De même, ce n'est pas la volonté de votre Père qui est dans les cieux qu'il se perde un seul de ces petits*³⁵⁷. Cela fait partie du discours que Jésus fait en tenant un enfant dans ses bras. Il ne s'agit donc pas ici de pécheurs, et la phrase qui précède dit : *Gardez-vous de mépriser un seul de ces petits ; car je vous dis que leurs anges dans les cieux voient continuellement la face de mon Père qui est dans les cieux*³⁵⁸. Il s'agit ici éminemment de l'innocence, de celui dont l'essence est encore dans le sein du Créateur, et l'égaré dont il s'agit n'est pas celui du péché, mais tout simplement celui de vivre.

Car tout vivant est un égaré, un sorti du bercail qui cherche sa voie dans les ténèbres extérieures afin de la trouver un jour librement ; car c'est la volonté du Père que tous, jusqu'au dernier des petits, se retrouvent à la fin.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vous pas que ces trois vertus sont la suprême pointe, l'issue et le dépassement des trois natures de l'homme, de ses trois cordes, de ses trois centres, de ses trois âmes, de ses trois corps comme les nomment les diverses doctrines : la tête, le cœur et le corps. La foi, c'est le dépassement par la tête ; la charité, par le cœur ; l'espérance, par le corps (étrange à dire). Rappelez-vous aussi ce que nous avons dit de l'amour, du premier commandement et du second semblable à celui-là, des trois commandements que nous avons tirés de ces deux : tu aimeras Dieu, tu aimeras les autres, le prochain comme toi-même, et enfin tu t'aimeras toi-même. Par la foi tu connaîtras Dieu, par la charité tu connaîtras les autres, par l'espérance tu te connaîtras toi-même.

Ce que nous avons dit de la charité, qu'elle n'est pas un sentiment mais une attitude de l'être entier, nous pouvons le dire de la foi qui n'est pas une doctrine, mais une attitude de l'intelligence entière, un dépassement de l'intelligence par elle-même. Et l'espérance est un étrange dépassement de l'amour de nous-même, car l'espérance, c'est ce que vous récitez et chantez si bien : « J'attends la résurrection et la vie du siècle à venir » ; *je*, je l'attends, je l'attends *pour moi*, je me place dedans d'avance puisque *je* l'attends. Celui qui *attend* est *tendu à*, et par son extrême pointe il touche déjà ce vers quoi il est tendu. Par l'espérance, l'homme touche déjà sa propre perfection, son propre accomplissement, sa propre fixation au centre de tout, au sommet de tout, au ciel.

Acquérir la foi ?

Mais comment, quand on manque de foi, acquérir la foi ? Quand on manque d'amour, acquérir l'amour ? Quand on manque de volonté, acquérir la volonté ? Comment accomplir ce

travail à double fond, pour lequel semble faire défaut l'instrument et le point de départ ? Certes, nous ne pouvons pas acquérir ces vertus directement et simplement parce que nous les voulons ; peut-être est-ce là ce qui est indiqué par le mot *théologal*, comme pour dire que ces vertus ne sont pas humaines et qu'elles ne tombent pas sous notre pouvoir direct. C'est dire que si nous en avons même une graine, cela ne vient pas de nos mérites. Mais tous en ont une graine, Dieu merci ! Je dis « Dieu merci » dans le sens plein : par la grâce de Dieu. C'est à nous de ne pas l'étouffer, c'est à nous de la chercher et de la trouver si nous l'avons perdue, c'est à nous de la faire croître si elle est mal enterrée ou à demi gelée.

Nous ne pouvons pas opérer directement sur elle, comme nous ne pouvons pas opérer sur une graine que nous avons semée : ce n'est pas en tirant sur la tige de la plante que nous la ferons pousser, nous l'arracherons de terre et nous la flétrirons. Ce n'est pas en nous forçant tout de go que nous allons nous emparer de ces puissances mystérieuses et merveilleuses. Nous ne pouvons agir par rapport à elles que négativement ; nous ne pouvons rien, sinon écarter ce qui tuerait la graine ou lui nuirait. Nous ne pouvons que nous empêcher de faire des choses contraires à la croissance de cette graine ou étrangères à cette croissance, c'est-à-dire, à la fin, nous empêcher de faire presque tout ce que nous faisons. Car tout ce que nous faisons étouffe et empêche cette croissance, nous distrait d'elle, emporte notre substance au-dehors ; nous ne pouvons que la réchauffer par l'attention, par les précautions, aussi par l'aversion à tout ce qui nous tente et nous séduit.

Puisque la foi regarde le dépassement de la connaissance, le principal ennemi de la foi, c'est la complaisance dans la connaissance, c'est la curiosité et la critique. Cessons de prendre notre propre intelligence pour un Dieu, de la nourrir de

savoir, de l'abreuver de poésie, sachons qu'elle n'est qu'un instrument qui doit nous servir à nous rattacher aux choses essentielles, et que chaque fois qu'elle s'emploie soit à nous frayer un chemin dans la pratique et à expédier habilement nos affaires, soit à rester à mi-hauteur dans la culture des sciences stériles et plus ou moins destructives, ou des jubilations artificielles plus ou moins vaines et vaniteuses, nous offensoons la foi et nous tordons l'intelligence hors de sa direction. Appliquons-nous à l'étude des choses de la foi et de la vie, cherchons les paroles de vie, la science de vie, celle qui n'est pas dans les traités de science mais dans la parole et la présence des sages et des saints, cherchons leur compagnie ou leur trace. Ayons au moins cette tiède et mince foi, indispensable à l'acquisition de la foi, qui consiste à garder confiance que la foi germera d'elle-même par la grâce de Dieu si nous ne l'empêchons pas de germer.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

croyez pas. Mais si je les fais, quand même vous ne me croiriez point, croyez à ces œuvres, afin que vous sachiez et reconnaissiez que le Père est en moi et que je suis dans le Père. » Là-dessus, ils cherchèrent encore à le saisir ; mais il s'échappa de leurs mains³⁹³. Dites-moi, le doux Jésus, l'humble Jésus, il parle haut, il n'a pas peur de dire moi : moi et mon Père³⁹⁴ ...

Mais reprenons au chapitre 5 : *Jésus reprit donc la parole, et leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de par soi, il ne fait que ce qu'il voit faire au Père ; et tout ce que le Père fait, le Fils le fait pareillement. Car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci, afin que vous soyez dans l'émerveillement. Car, comme le Père ressuscite les morts et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut³⁹⁵. »* Et la parole de monstrueux et satanique orgueil : *Je suis le Fils de Dieu, moi et le Père nous sommes un³⁹⁶* est suivie de cette autre : *Je ne peux rien faire de moi-même³⁹⁷*. Elle est suivie de cette série d'autres paroles et d'autres gestes qui ont pu faire dire au Fils de l'homme, par le prophète Isaïe, qu'il est comme la brebis qui se laisse mener à l'abattoir, qu'il se tait comme la brebis que l'on tond³⁹⁸. Cette affirmation dans l'absolu de sa grandeur absolue a pour conséquence l'effacement, la rémission jusqu'à la mort.

Ils n'ont pas la clef pour comprendre cette double attitude, ceux qui croient n'avoir qu'un seul moi et ne savent pas où le placer ; ceux qui croient qu'ils disent quelque chose de clair quand ils disent *moi je* ; ceux qui ne savent pas qui ils sont. Mais Jésus est le Christ, et il sait qui il est, et il ne confond pas le moi et le Moi-même. Il ne se confond pas, lui qui dit : *Je ne peux rien*, avec le Père, mais il sait qu'il est avec le Père et qu'il

peut tout, tout ce que veut le Tout-Puissant. La parole du Psaume, de l'Écriture qui ne peut être abolie : *J'ai dit* : « *Vous êtes des dieux* » va rejoindre les antiques métaphysiques, le « *Soham* » du *Vedanta*, des *Upanishad* : « Je suis Lui. » « Toi, enseigne le père à son fils et disciple, tu es Cela. »

Mais qui, toi ? Non pas le toi que les autres t'ont fait et ont appliqué sur toi, la personne³⁹⁹ dont ils t'ont revêtu ; non pas le toi que tu crois être, car tu ne sais pas qui tu es, car tu n'as sondé ni ta nature, ni ton essence ; car non seulement tu ne te connais pas, mais tu ne t'es même pas encore fait ; car en vérité tu n'es pas un, mais multiple et donc dissemblable de Celui qui est Un ; tu es faible et dispersé, donc à mi-chemin entre l'être et le non-être. Mais il y a en toi de l'être et puisque l'être est un et indivisible, il y aurait en toi la plénitude de l'être si seulement tu le savais. Or dans notre tradition chrétienne on nous dit que tout chrétien a *le pouvoir de devenir un fils de Dieu*⁴⁰⁰. Et le Christ, le Fils de Dieu, dit de lui-même : *Moi et le Père nous sommes un*.

C'est la voix renversée du serpent qui dit à Ève en lui tendant le fruit : *Vous serez semblables à des dieux*⁴⁰¹. Car dans le langage du serpent il s'agit d'apparences, de faux-semblants et de faux dieux. Mais dans la langue du Christ il ne s'agit pas d'apparences ni de similitudes mais de conformité. *Moi et le Père nous sommes Un*. Il n'y a qu'un Un et tout ce qui est un est dans l'Un ; si vous êtes un, vous êtes en Dieu et divin en votre être⁴⁰². Mais vous êtes tombé dans la diversité : votre apparence ne trompe pas seulement les autres, elle vous trompe vous-même. Vous ignorez qui vous êtes, et cette ignorance n'est pas seulement négative et passive, elle est active ; elle n'est pas seulement le néant mais le mal, autrement dit le néant concret, ombre qui est.

VIII

Moi et mon Père

28 novembre 1947, rue Saint-Paul.

Nous en étions venus au milieu de ce chapitre 5 par lequel nous étions entrés au cœur du sujet, au noyau même de l'Évangile de Jean. On pourrait dire que tout l'Évangile de Jean se distingue des trois autres par les paroles que nous avons lues la dernière fois et qui vont être développées encore pendant deux ou trois chapitres. La première page de l'Évangile de Jean nous les fait prévoir, sur *le Verbe qui était au commencement*. Ici Jésus se révèle comme le Verbe, il révèle sa nature en paroles découvertes, ce qu'il ne fait pour ainsi dire jamais dans les trois autres Évangiles. Ailleurs il le fait par des gestes, par des actes, par des miracles, sous le voile des symboles et peut-être çà et là par une parole affirmative ; mais ici, pendant un chapitre entier et peut-être pendant deux ou trois chapitres, il affirme sa nature et sa place ; il l'affirme devant un auditoire hostile qui ne veut rien entendre ou bien favorable, mais horrifié. Et la substance de ce qu'il dit se résume en ces mots : *Moi et le Père nous sommes un*⁴⁰³, complétés et comme contredits par ce qui suit presque immédiatement : *Le Fils ne peut rien faire de par soi*⁴⁰⁴.

Ce qu'il dit est obscur, grave, insolite et il n'est pas étonnant que ses auditeurs se cabrent ou refusent de comprendre. Ce qu'il dit n'est pas compréhensible pour qui confond le *moi* et le *moi-même*, pour qui confond la Personne et l'Essence. Comme le même mot dans le langage courant désigne l'une et l'autre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

spirituelle où le disciple est laissé à soi-même. Jésus s'étant retiré sur la montagne *lui seul* laisse le disciple chercher sa voie « lui seul » et aller aussi loin que les possibilités humaines le permettent. C'est là ce qui est indiqué par le nombre même de stades : vingt-cinq ou trente. Vingt-cinq : cinq fois cinq, ou trente : six fois cinq. En d'autres termes, *Cinq* ou *Six*, et vous savez que ces deux nombres représentent la nature humaine dans ses deux pôles, ou dans ses deux fois deux pôles : en haut et en bas, en long et en large. Comme pôle corporel (*deux*) et pôle divin (*trois*), le *Cinq*. Comme pôle mâle et pôle femelle, le *Six* : les deux triangles emboîtés qui forment l'étoile à six branches.

« *C'est moi* »

La nature humaine se compose de l'élément solide, de l'élément liquide, de l'élément de feu et de l'élément aérien. L'élément liquide : l'eau, c'est l'élément sensible, et voici les disciples s'aventurant dans la mer en tempête et s'éloignant de cinq ou six mesures de leur point de départ. C'est à ce moment que Jésus les rejoint, au moment où la première crainte, celle de se perdre dans la tempête, est remplacée par la crainte seconde, celle d'être sauvé. Vous savez bien qu'il y a une part de nous et de notre nature qui ne craint rien tant que le salut, salut dans lequel elle doit disparaître. C'est pourquoi les disciples ont peur comme Moïse eut peur quand il vit le buisson enflammé, comme les disciples eurent peur quand le Christ se transfigura devant eux, comme les bergers eurent peur quand les anges leur annoncèrent l'Avent et comme tout homme a peur chaque fois qu'il éprouve la touche du divin. Ils eurent peur parce que l'homme a peur de se perdre, mais le mot de Jésus est une réponse : *C'est moi*.

Qui est là ? – C'est moi. Un mot quotidien, le mot que vous avez tous dit à quelqu'un quand vous frappiez à la porte et que l'on vous demandait : Qui est là ? Mot qui ne veut rien dire dans la bouche d'un quidam, mot qui veut tout dire dans la bouche du Christ. Tout l'Évangile est fait de ces mots de chaque jour renversés et redressés, transfigurés dans leur sens. Le Christ leur répond et répond à leur peur en disant : *C'est Moi*. Ce qui nous rappelle la réponse de Dieu à Moïse : *Je suis Celui qui est, mon nom est : Je suis*⁴³⁰. Le Christ, en disant : *C'est Moi*, leur dit en même temps qu'il est le Soi, donc qu'il est tout ce qui s'appelle Moi. Par ce seul mot il les rassure entièrement, puisque les disciples craignaient de se perdre dans la tempête, c'est-à-dire de perdre le moi. Et c'est alors, au moment où l'on se perd, que l'on se trouve, c'est à ce moment que le Christ monte dans la barque ayant passé les eaux, et immédiatement la barque aborde ; le voyage s'achève du fait même.

Le pain du ciel

La foule qui était restée de l'autre côté de la mer avait remarqué qu'il ne se trouvait là qu'une seule barque, et que Jésus n'était pas monté dans cette barque avec ses disciples, mais qu'ils étaient partis seuls. Le lendemain, comme d'autres barques étaient arrivées de Tibériade près du lieu où ils avaient mangé le pain après que le Seigneur eut rendu grâces, les gens de la foule, ayant vu que ni Jésus ni ses disciples n'étaient là, montèrent eux-mêmes dans ces barques et allèrent à Capharnaüm à la recherche de Jésus. Et l'ayant trouvé au-delà de la mer, ils lui dirent : « Rabbi, quand es-tu venu ici ? » Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce

que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui subsiste pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera ; car c'est lui que le Père, que Dieu, a marqué de son sceau. »

Ils lui dirent : « Que devons-nous faire, pour faire les œuvres de Dieu ? » Jésus leur répondit : « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé. – Quel miracle fais-tu donc, lui dirent-ils, afin que nous le voyions, et que nous croyions en toi ? Que fais-tu ? Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon ce qui est écrit : “Il leur donna le pain du ciel à manger.” » Jésus leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais mon Père vous donne le vrai pain du ciel ; car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. » Ils lui dirent : « Seigneur, donne-nous toujours de ce pain. » Jésus leur répondit : « Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif⁴³¹. »

Jésus ne daigne donner aucune explication de son miracle, celui, veux-je dire, d'avoir marché sur les flots. C'est un miracle intime et caché qui ne regarde pas les foules. Il sait d'ailleurs que les foules ne s'en préoccupent pas outre mesure : elles ont mangé et leur ventre a été rempli ; leur esprit aussi a été rempli de cette excitation dont les foules sont avides. Mais cette excitation n'est pas une nourriture : *Vous venez à moi parce que vous avez mangé du pain*, et la discussion s'ouvre sur la nature du pain qu'ils ont mangé, car ce pain est terrestre parce qu'ils croient qu'il est terrestre, mais en vérité il est divin. Or il n'est divin que pour ceux qui en connaissent la vérité. Et ce pain c'est le Christ même qui donne sa chair à manger à ceux qui croient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que, comme dit Pascal, « nous devons vivre seuls puisque nous mourrons seuls ». Celle-ci : que nous, nous-même-nous, moi-même-moi, je suis seul avec Dieu. « Je suis venu de Dieu, dit le Christ, *et je le connais, et si je disais que je ne le connais pas, je serais un menteur comme vous*⁴⁵⁵. La phrase est incomplète : « Je serais un menteur comme vous quand vous dites que vous le connaissez, vous qui jugez par la face, vous qui n'êtes pas dans la substance, vous que le monde aime parce que vous êtes du monde, vous mes frères et sœurs et mes proches par le sang, et vous les étrangers falots, et vous les soldats imbéciles, et vous les princes arrogants, et vous les savants qui avez le malheur de croire en votre science. Vous tous qui êtes du monde, vous trouverez facilement un accommodement avec le monde, mais moi je n'irai pas à votre fête, je n'irai pas à votre fête d'obligation, je n'irai pas montrer mes talents de thaumaturge et de faiseur de miracles comme il vous plaît de me le conseiller afin que la foule entière m'admire et que chacun me loue à la fête *comme en secret*. J'irai à la fête secrète, à la fête de la Pérégrination dans les déserts, à la fête des Tabernacles ; car je suis dans le désert, moi dont tout le monde parle et murmure, que tout le monde exècre ou admire, je suis seul sous l'œil du Père. » Et le narrateur de conclure : *Et chacun s'en retourna chez soi*⁴⁵⁶.

XII

La femme adultère

23 janvier 1948, rue Saint-Paul.

Nous reprenons Jean, chapitre 8 : *Jésus se rendit à la montagne des Oliviers. Mais au point du jour il alla de nouveau dans le Temple, et tout le peuple vint à lui. S'étant assis, il les enseignait. Alors les scribes et les Pharisiens amènent une femme surprise en adultère et, la plaçant au milieu du peuple, ils dirent à Jésus : « Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Moïse, dans la Loi, nous a ordonné de lapider de telles femmes : toi donc, que dis-tu ? » Ils disaient cela pour l'éprouver, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus, s'étant baissé, écrivait avec le doigt sur la terre. Comme ils continuaient à l'interroger, il se releva et leur dit : « Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle. » Et s'étant de nouveau baissé, il écrivait sur la terre. Quand ils entendirent cela, ils se retirèrent un à un, depuis les plus âgés jusqu'aux derniers ; et Jésus resta seul avec la femme qui était au milieu. Alors, s'étant relevé et ne voyant plus que la femme, Jésus lui dit : « Femme, où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'a-t-il condamnée ? » Elle répondit : « Non, Seigneur. » Et Jésus lui dit : « Je ne te condamne pas non plus ; va, et ne pêche plus⁴⁵⁷. »*

La justice des hommes

Est-il besoin de commenter une chose aussi claire ? Jésus revient de la Montagne des Oliviers où il avait coutume de passer la nuit lors des grandes fêtes de Jérusalem comme nous le savons par ailleurs. La montagne de l'huile du chrême, de l'huile de l'onction, de l'onction des rois. La montagne de la solitude, de la paix, celle de l'olivier, de la royauté intérieure, celle de l'huile. Mais dès le point du jour il retourne à sa tâche, il revient au Temple, assis au milieu du peuple, il enseigne. C'est alors qu'une foule glapissante rompt le cercle, casse le silence et se précipite en avant, traînant la malheureuse. Et ils l'interpellent, disent-ils, pour le tenter, car ils savent bien qu'ils le tentent (ses ennemis connaissaient bien sa douceur d'âme, ils l'avaient vu plus d'une fois se détourner ou se voiler la face quand il passait près du lieu d'un supplice).

Mais Jésus connaît pour ce qu'elle vaut la justice des hommes, cette étrange balance à mesurer un mal par une peine, à compenser, à réparer, comme on dit, un péché par un coup. Il la connaît, cette façon de corriger les autres ; il la connaît, cette méchanceté des justes, cette occasion merveilleuse de se réjouir innocemment de la peine d'autrui. Il possède, lui, d'autres moyens de purifier (peine signifie purification). Il connaît d'autres moyens de se servir de la peine pour la purification, l'appliquant soit au coupable soit à lui-même.

Moïse a dit qu'on doit lapider de telles gens, et toi qu'en dis-tu ? Jésus se penche sur la terre et il écrit sur la terre, ce qui signifie qu'il rentre en lui-même, qu'il se penche sur sa nature profonde, il y écrit, et lit les figures de la justice et du conseil intérieur. Ce geste même oppose un mur à ceux qui criillent ensemble, à ceux qui l'assaillent de leurs questions agressives. Puis, profitant d'un moment d'accalmie, il lève la tête et leur jette un regard. L'Évangéliste parle de la tête levée, mais ne nous montre pas le regard ; nous le voyons venir sur nous d'entre les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

XIV

L'aveugle et la fontaine de Siloé

6 février 1948, rue Saint-Paul.

Prenons saint Jean, chapitre 9 : *Jésus vit, en passant, un homme aveugle de naissance. Ses disciples lui firent cette question : « Rabbi, qui a péché, cet homme ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? » Jésus répondit : « Ce n'est pas que lui ou ses parents aient péché ; mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. Il faut que je fasse, tandis qu'il est jour, les œuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient, où personne ne peut travailler. Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. » Après avoir dit cela, il cracha à terre et fit de la boue avec sa salive. Puis il appliqua cette boue sur les yeux de l'aveugle, et lui dit : « Va, et te lave au réservoir de Siloé (nom qui signifie l'Envoyé). » Il y alla, se lava, et s'en retourna voyant clair.*

Ses voisins et ceux qui auparavant l'avaient connu comme un mendiant disaient : « N'est-ce pas là celui qui se tenait assis et qui mendiait ? » Les uns disaient : « C'est lui. » D'autres disaient : « Non, mais il lui ressemble. » Et lui-même disait : « C'est moi. » Ils lui dirent donc : « Comment tes yeux ont-ils été ouverts ? » Il répondit : « L'homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, a oint mes yeux, et m'a dit : "Va au réservoir de Siloé et lave-toi." J'y suis allé, je me suis lavé, et j'ai recouvré la vue. » Ils lui dirent : « Où est cet homme ? » Il répondit : « Je ne sais. »

Ils menèrent vers les Pharisiens celui qui avait été aveugle. Or, c'était un jour de sabbat que Jésus avait fait de la boue, et lui avait ouvert les yeux. À leur tour donc, les Pharisiens lui demandèrent comment il avait recouvré la vue. Et il leur dit : « Il a appliqué de la boue sur mes yeux, je me suis lavé, et je vois. » Sur quoi quelques-uns des Pharisiens dirent : « Cet homme ne vient pas de Dieu, car il n'observe pas le sabbat. » D'autres dirent : « Comment un homme pécheur peut-il faire de tels miracles ? » Et il y eut division parmi eux. Ils dirent encore à l'aveugle : « Toi, que dis-tu de lui, sur ce qu'il t'a ouvert les yeux ? » Il répondit : « C'est un prophète. »

Les Juifs ne crurent point qu'il avait été aveugle et qu'il avait recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils aient fait venir ses parents. Et ils les interrogèrent, disant : « Est-ce là votre fils, que vous dites être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ? » Ses parents répondirent : « Nous savons que c'est notre fils, et qu'il est né aveugle ; mais comment il voit maintenant, ou qui lui a ouvert les yeux, c'est ce que nous ne savons. Interrogez-le lui-même, il est assez grand pour parler de ce qui le concerne. » Ses parents dirent cela parce qu'ils craignaient les Juifs ; car les Juifs étaient déjà convenus que, si quelqu'un reconnaissait Jésus pour le Christ, il serait exclu de la Synagogue. C'est pourquoi ses parents dirent : « Il est assez grand, interrogez-le lui-même. »

Les Pharisiens appelèrent une seconde fois l'homme qui avait été aveugle, et ils lui dirent : « Donne gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur. » Il répondit : « S'il est un pécheur, je ne sais ; je sais une chose, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois. » Ils lui dirent : « Que t'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ? » Il leur répondit : « Je vous l'ai déjà dit, et vous n'avez pas écouté ; pourquoi voulez-vous l'entendre encore ? Voulez-vous aussi devenir ses

disciples ? » Ils l'injurièrent et dirent : « C'est toi qui es son disciple ; nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais celui-ci nous ne savons d'où il est. » Cet homme leur répondit : « Il est étonnant que vous ne sachiez d'où il est ; et cependant il m'a ouvert les yeux. Nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. Jamais on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si cet homme ne venait pas de Dieu, il ne pourrait rien faire. » Ils lui répondirent : « Tu es né tout entier dans le péché, et tu nous enseignes ! » Et ils le chassèrent.

Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé ; et, l'ayant rencontré, il lui dit : « Crois-tu au Fils de Dieu ? » Il répondit : « Et qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ? – Tu l'as vu, lui dit Jésus, et celui qui te parle, c'est lui. » Et il dit : « Je crois, Seigneur. » Et il se prosterna devant lui⁴⁸⁴.

« Qui a péché ? »

Les disciples demandent : *Est-ce à cause de ses péchés ou à cause du péché de ses parents qu'il est né aveugle ?* Voilà un grand problème sur lequel il y a eu division non seulement entre les hommes de différentes religions, de différentes traditions mais encore entre hommes de même religion. Pourquoi les malheurs viennent-ils aux hommes et les infirmités ? Presque tous les sages, presque tous les prédicateurs vous diront que c'est à cause du péché. Mais quand l'homme est né avec ses infirmités, où est le péché ? Comment expliquer le mal ? Vous dites que le mal vient avec le péché, or nous voyons prospérer les plus scélérats. Et nous voyons dans la peine les plus saintes personnes qui soient. Vous direz : oui, cela est vrai pour les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lieu en automne ; la seconde lors des grandes batailles pour la délivrance d'Israël par Judas Macchabée, elle avait lieu au printemps ; et enfin au retour de l'exil de Babylone, qui avait lieu en hiver. On célébrait donc la fête de la Dédicace en hiver. C'est bien là une donnée historique, comme tout ce qui est inscrit dans ce petit livre d'une historicité généralement exacte et scrupuleuse, comme malgré les contestations on a dû le reconnaître ; en même temps rien n'y est historique, car tout y est symbolique. La fête de la consécration du corps du Sauveur et du lieu du sacrifice se célèbre en hiver, au solstice d'hiver, au point le plus creux et le plus noir de l'année, au moment le plus rétréci de l'hiver des cœurs.

Le débat qui a commencé à la fête des Tabernacles, après une petite interruption, recommence : le débat de l'homme aimant au milieu des hommes froids et soupçonneux, le débat de celui qui s'affirme au milieu de ceux qui doutent et se méfient, le débat de celui qui donne au milieu de ceux qui se retiennent, qui se gardent et qui se font un dieu de leur propre pureté.

Il vient de dire : *Je dépose ma vie afin de la reprendre, je donne ma vie pour mes brebis*, et c'est bien là la consécration et la préparation au dernier sacrifice et à la dernière reprise. Et de fait, le discours continue : *Les Juifs l'entourèrent et lui dirent : « Jusques à quand tiendras-tu notre esprit en suspens ? Si tu es le Christ, dis-le-nous franchement. » Jésus leur répondit : « Je vous parle, et vous ne croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. Mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. » Et vous voyez bien que le discours continue : « Mes brebis entendent ma voix ; je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle ; et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous ; et personne ne peut les ravoir de la main de mon*

*Père*⁴⁹⁷. »

Mes brebis entendent ma voix, elles entendent ma voix comme on s'entend soi-même parler, comme on s'entend soi-même penser ; elles entendent ma voix monter du milieu d'elles, du dedans d'elles, et elles me reconnaissent car elles reconnaissent ma voix comme leur propre voix. C'est en quoi elles sont miennes et c'est en quoi personne ne peut les ravir de ma main comme personne ne peut les empêcher d'être elles-mêmes, telles que la main de Dieu les a faites. Ma main, c'est la puissance qui les retient du dedans, personne ne peut les ravir de ma main. Et un peu plus loin : *Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous ; et personne ne peut les ravir de la main de mon Père*. Les deux phrases se recouvrent comme une vague vient couvrir l'espace qu'une autre vague a laissé et les deux vagues ne font qu'une. De fait, la conclusion vient : *Moi et le Père nous sommes un*⁴⁹⁸. Vient la conclusion suprême et dangereuse, le mot qui mérite la mort, celui qu'on essaie depuis quelque temps de lui faire dire ouvertement. Chose dangereuse à dire en Israël comme ce serait une chose dangereuse à dire en islam, en Israël si jaloux de l'unicité du Dieu unique.

« Tu te fais Dieu »

Alors les Juifs prirent de nouveau des pierres pour le lapider (c'est la seconde fois depuis peu de temps). *Jésus leur dit : « Je vous ai fait voir plusieurs bonnes œuvres venant de mon Père : pour laquelle me lapidez-vous*⁴⁹⁹ ? » La question, hardie, ironique, cinglante, arrête le geste. Et déjà les Juifs oublient la pierre puisqu'ils répondent : *Ce n'est point pour une bonne œuvre que nous te lapidons, mais pour un blasphème, et*

*parce que toi, qui es un homme, tu te fais Dieu*⁵⁰⁰.

Mais dans cette tradition si jalouse des droits de Dieu, si fortement affirmative de l'unité et de l'unicité divine, il y avait des failles et rien ne peut empêcher que les prophètes saisis par l'Esprit laissent échapper quelque chose d'une révélation irrépressible. *Jésus leur répondit : « N'est-il pas écrit dans votre Loi : “J'ai dit : Vous êtes des dieux*⁵⁰¹*” ? »* Dans votre Loi, c'est-à-dire dans les Écritures, car le mot est cité au Psaume 81 et se développe ainsi : *J'ai dit : « Vous êtes des dieux, et vous êtes tous les fils du Très-Haut*⁵⁰²*. »* Jésus poursuit : *Si elle a appelé dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, et si l'Écriture ne peut être anéantie, celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, vous lui dites : « Tu blasphèmes », et cela parce que j'ai dit : « Je suis le Fils de Dieu*⁵⁰³ *» ? « Votre Loi », dit-il avec un certain mépris, non qu'il méprise les Écritures, puisqu'il dit des Écritures : Si vous croyiez en elles, vous croiriez en moi, car elles parlent de moi*⁵⁰⁴, mais parce que la Loi qui est la sienne est celle que rien ne peut effacer parce qu'elle n'est pas écrite.

L'affirmation dangereuse en Israël le serait moins en d'autres pays, cette vérité que le dieu un et unique, sans cesser d'être un et unique, s'incarne à divers degrés dans la création, ne se place pas hors de toutes choses mais au-dessus et en même temps au-dedans, et peut être trouvé du dedans et non pas du dehors, par les voies de l'Écriture et de l'autorité, par la voie des rites et des traditions, mais aussi bien et beaucoup mieux en vertu de cette vérité « qui habite l'homme intérieur », comme dit saint Augustin. Que Dieu se puisse incarner, que l'homme ait le pouvoir de devenir fils de Dieu, affirmation qui fait lever les bras et jeter des pierres chez les Hébreux, serait aux Indes et dans une école de sagesse hindoue un propos édifiant et une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

XVIII

La Transfiguration

5 mars 1948, rue Saint-Paul.

Nous allons reprendre çà et là dans les synoptiques les morceaux que nous n'avons pas traités et qui précèdent le mystère de Pâques, puisque dans saint Jean nous étions arrivés aux abords de ce mystère. En Matthieu 17 : *Six jours après, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, et il les conduisit à l'écart sur une haute montagne. Il fut transfiguré devant eux ; son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige. Et voici, Moïse et Élie leur apparurent, s'entretenant avec lui. Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : « Seigneur, il est bon que nous soyons ici ; si tu le veux, je dresserai ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, et une pour Élie. » Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit. Et voici, une voix fit entendre de la nuée ces paroles : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute ma complaisance : écoutez-le. » Lorsqu'ils entendirent cette voix, les disciples tombèrent sur leur face et furent saisis d'une grande frayeur. Mais Jésus, s'approchant, les toucha, et dit : « Levez-vous, n'ayez pas peur. » Ils levèrent les yeux et ne virent que Jésus seul⁵²⁵.*

Trois triades

*Détruisez ce Temple, a dit Jésus, et je le reconstruirai en trois jours*⁵²⁶. Or, dit l'Évangéliste, *il parlait du Temple de son corps*⁵²⁷. La vie de Jésus tout entière est une construction, une Église et un Temple, et il n'est pas étonnant que de la contemplation du Christ soient nées tant de belles architectures, car sa vie elle-même est une architecture, un temple et un vitrail. Nous trouvons ici une des pièces de cette construction qui correspond à deux autres pièces : le baptême dans le Jourdain d'une part, au début de la vie publique du Christ, et à la fin de la vie publique, l'Ascension. Ainsi donc nous nous trouvons comme au milieu de la vie et c'est la Transfiguration.

Admirons la construction architecturale de la scène : trois disciples montent avec Jésus sur la montagne. Cette montagne c'est le mont Thabor, une grande pyramide nue et comme un fragment du désert un peu semblable à la grande pyramide rose du Mont Sinaï ; trois disciples sont montés avec Jésus, trois sur douze : Pierre, celui qui six jours avant avait confessé que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, Pierre le détenteur de la doctrine parfaite ; Jean l'inspiré, et Jacques son frère, apôtre de l'action. Ils sont montés avec Jésus sur la haute montagne, et là il fut transfiguré devant eux ; et voici que devant eux apparaissent deux autres personnages : Moïse le législateur, l'homme qui n'est pas entré dans la Terre promise, mais qui y a amené son peuple, Moïse et l'ancienne Loi, et Élie l'inspiré, celui qui jamais ne mourut, mais fut ravi au ciel en un char de feu et dont il était dit qu'il reviendrait avant l'établissement du royaume par le Messie. Moïse, Élie et Jésus formant une nouvelle triade. Et encore : Jésus dans son apparence d'homme, le Père éternel et la Nuée lumineuse, les trois personnes de la Trinité.

Jésus qui est présent aux disciples par son corps, présent aux prophètes par son esprit, présent à Dieu par son être,

apparaît comme l'axe central et le pivot des trois plans et met une circulation entre les trois triades.

Extase

Ayant élevé ses disciples jusqu'au sommet désert de la montagne d'eux-mêmes, il leur fait gravir à présent les degrés de sa propre nature céleste. Ici venu, il n'enseigne plus en paraboles, ni en paroles, ni en symboles, ni en exemples, ni en miracles, mais initie directement les siens à la contemplation et les attire à l'extase.

Or dès qu'ils ont atteint le premier palier de la vision qui est l'état des prophètes, voici que Pierre, le rocher sur qui l'Église sera bâtie demain, voici que Pierre se met à délirer... Mais dans les paroles de son délire : *Seigneur, nous sommes bien ici, faisons trois tentes*⁵²⁸, se fait jour la pensée la plus raisonnable qui soit : demeurer, demeurer dans cet état durablement, y bâtir un habitat humain pour retenir ces grandes figures surnaturelles et les mettre à l'abri des intempéries.

C'est alors qu'au sommet du ciel éclate la grandeur de Dieu, telle qu'on n'aurait jamais osé même la rêver. Elle éclate comme un orage, mais comme un orage conscient et qui parle. Elle balaye les dernières résistances, elle fait taire tout délire, toute voix, toute pensée et toute vision. Toute figure s'efface dans la nuée lumineuse, et plus rien ne subsiste dans l'abîme tonnante que l'ombre lumineuse de la Révélation et de l'Obombrement.

La même nuée qui enveloppa Moïse au mont Sinäi quand Dieu lui parlait face à face – et quand il redescendit parmi les hommes, il avait le front si rayonnant que ceux qui le regardaient en avaient les yeux brûlés, si bien que par charité, il dut se couvrir d'un voile. La même qui alluma le bois de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

roi qui vient au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel, et gloire dans les hauteurs⁵³³. »

Et Jean : Une grande multitude de Juifs apprirent que Jésus était là ; et ils y vinrent, non pas seulement à cause de lui, mais aussi pour voir Lazare, qu'il avait ressuscité des morts. Les grands prêtres délibérèrent de faire mourir aussi Lazare, parce que beaucoup de Juifs se retiraient d'eux à cause de lui et croyaient en Jésus. Le lendemain, une foule nombreuse de gens venus à la fête, ayant entendu dire que Jésus se rendait à Jérusalem, prirent des branches de palmiers, et allèrent au-devant de lui, en criant : « Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le Roi d'Israël ! » Jésus trouva un ânon et s'assit dessus, selon ce qui est écrit : « Ne crains point, fille de Sion. Voici, ton Roi vient, assis sur le petit d'une ânesse. » Ses disciples ne comprirent pas d'abord ces choses ; mais lorsque Jésus eut été glorifié, ils se souvinrent qu'elles étaient écrites de lui, et qu'elles lui étaient arrivées⁵³⁴.

L'âne et la majesté

Comme vous voyez, les quatre récits sont exactement parallèles, parlent en mêmes termes, en disent à peu près autant, ce qui, en somme, est assez rare. Jésus envoie deux disciples prendre l'âne, l'âne du triomphe. C'est la troisième fois dans l'histoire de Jésus que l'âne paraît : la première fois à la crèche, où il réchauffe l'enfant de son souffle ; la seconde fois pendant la fuite en Égypte, où il l'emporte loin des dangers ; et la troisième fois ici, où il le porte dans son dernier triomphe, annonce de la tragédie qui se prépare.

L'âne est un animal humble ou pour mieux dire humilié, injustement considéré comme vulgaire et lourd de bêtises. Il est

l'animalité bafouée par la prétention humaine et mondaine. C'est donc lui qui est choisi par Dieu pour réchauffer, pour garder des dangers, pour porter en triomphe la divinité incarnée en un Roi que les rois et les grands et les trop-intelligents ignorent. Jésus ne fait pas sa dernière entrée dans la ville sacrée sur un cheval ou sur un éléphant, mais il choisit un âne, pour nous montrer quelle doit être la majesté du Roi secret.

La majesté, qu'est-ce ? sinon une sorte de tremblement et de terreur qui saisit celui qui voit venir à lui le Chef, le Roi, le Maître. Tous les rois et ceux qui entourent les rois s'appliquent à créer et à maintenir cette terreur. Elle est facile à comprendre quand elle vient d'un tyran, elle vient d'une notion bien claire : qu'il suffit d'une de ses fantaisies pour que nous soyons pendus ou décapités, et le tyran a bien soin de s'entourer d'un décor tel que nous ne puissions pas un instant l'oublier. Il s'entoure, comme dit Pascal, de « trognes armées », de gardes avec l'épée au clair. Il s'entoure donc d'une beauté riche et terrible, mais l'homme en qui réside l'Esprit ne possède pas une majesté moindre, il n'inspire pas une crainte moindre.

Quiconque a pu approcher un homme en qui l'Esprit réside, comme cela m'est arrivé plusieurs fois et aussi à un tournant décisif de ma vie, sait qu'il n'est pas besoin de ces armes pour inspirer un respect qui confine à la terreur. Partout où la présence de Dieu se fait sentir, un souffle de crainte passe. Quoique nous sachions que Dieu est infiniment bon, qu'il est notre vie et notre bien suprême, nous craignons, pour quelque obscur motif. Devant tout homme en qui réside l'Esprit, s'il se tourne vers nous fût-ce pour nous embrasser, nous sentons plutôt le désir de tomber à genoux, simplement parce que sa grandeur nous rappelle notre petitesse, parce que sa force nous rappelle notre fragilité, enfin et surtout parce que Dieu est un feu dévorant autant qu'une lumière qui éblouit. Dans cette

procession solennelle, Jésus agit en Roi des pauvres.

Quand l'homme en qui l'Esprit réside en arrive à un certain point de dépouillement et de simplicité, il sait que tout lui appartient ; il n'a qu'à demander ou à faire demander. Même les indifférents, même les passants sentent qu'ils lui doivent tout ce qu'il demande, et il envoie les disciples demander l'ânon et l'ânesse, et il s'applique à se présenter dans cet attirail ridicule. Mais telle est sa majesté que personne au monde, même ses ennemis, personne n'a envie de rire. Toute la ville en est émue, chacun retire son manteau, cela qui était fait pour le couvrir, et de son manteau couvre la terre. De son manteau, signe pour chacun de sa personne, de son manteau chacun fait un tapis, et ils prennent aussi les branches des arbres et les palmes pour que toute la nature participe à la fête par le dépouillement de son manteau.

Les marchands et les tièdes

Et voici que la foule en liesse bénit celui qui vient au nom du Seigneur. Un grand mouvement l'agite, ils mêlent leurs voix, leurs voix d'indifférents, de badauds, à la voix des disciples qui ont vu les miracles et les résurrections. Le bruit gagne de proche en proche, et ceux qui, il y a une minute, demandaient : « De quoi s'agit-il ? », crient déjà plus fort que les autres. Ce sont les mêmes qui six jours après crieront : « Crucifie-le. » Telle est la foule et tel est l'homme de la foule, celui qui n'est pas un au milieu de plusieurs, mais qui est multitude en lui-même et partie de la multitude. Le souffle divin peut le traverser, le soulever, mais comme l'eau s'agite dans le vent pour retomber plus bas, telle est la foule.

Ô pérennité de l'Évangile ! Le jour des Rameaux, c'est à peu

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La nécessité de la figure de Judas vient de ce que la Pâque et la Passion ne sont pas simplement des événements, mais d'abord des enseignements, et que tout est là pour nous enseigner. Car si, comme nous l'avons souvent dit, le Christ nous intéresse à un si haut degré, c'est parce que son histoire est la nôtre, parce qu'il est nous, parce que nous sommes lui. Il faut étendre cette vérité et se dire que nous sommes aussi les disciples, que nous sommes aussi les Douze : ils sont en nous, et Judas est en nous. Voilà pourquoi ce n'a pas été un ennemi qui a trahi le Christ, mais l'ami, un des Douze, un des choisis, un apôtre, un qui montrait toutes les apparences de la pureté et de la sainteté même. La question que, dans leur humilité, les autres apôtres se posent : *Serait-ce moi, Seigneur ?*, voilà plutôt la question que chacun de nous doit se poser. C'est pour provoquer la question que cette figure est imposée à notre attention avec tant d'insistance. La faute existe-t-elle ? Pouvons-nous la juger ? Pouvons-nous juger un autre homme ? La question n'est pas là. La faute est-elle possible ? Nous le savons trop, nous n'avons pas besoin de la connaissance des autres hommes ; ayons la connaissance de nous-même et de cette terrible possibilité qui nous est ouverte à toutes les heures de la vie, à tous les tournants de la route, à tous les degrés de l'esprit, et surtout au suprême degré, puisque le plus élevé est celui qui tombe de plus haut.

J'ai passé plusieurs années de ma vie à méditer sur la figure de Judas et sur les quelques mots qui en sont dits dans l'Évangile, et j'en ai tiré le premier livre que j'ai écrit⁵⁴⁶. J'ai cherché dans ce livre, d'ailleurs trouble, qui a été lu par peu de gens (et compris par combien ?), j'ai cherché à découvrir qui pouvait être le traître, et non seulement le traître voleur, le banal espion, le mauvais homme, mais l'apôtre, celui qui pendant trois

ans au moins avait eu la plénitude de la lumière à côté de lui, celui qui peut-être avait lui-même réalisé des miracles au nom de son Maître, celui qui avait suivi et aimé son Maître ; le plus curieux, le plus brillant, le plus intelligent, le plus subtil, le plus désinvolte, le plus libre, le joueur, celui qui tourne les obstacles, celui qui se donne à lui-même l'apparence du détachement parce qu'il sait jouer avec la loi, celui qui fait de la vérité un sujet de curiosité, celui qui fait des choses saintes un objet de jouissance, celui qui fait de l'exercice ascétique une expérience intéressante, celui qui sait se diviser en lui-même, s'oublier à tout instant, rebondir, vivre d'une vie multipliée, celui qui aime également le pour et le contre, celui qui trouve une saveur égale à la vérité et au mensonge, celui qui, à force de mentir, oublie qu'il ment et se trompe lui-même, l'homme d'aujourd'hui enfin, celui pour qui rien n'est sacré, celui qui touche à tout et qui retourne tout, l'homme d'aujourd'hui le plus proche, le mieux connu de nous : vous et moi. *Serait-ce moi, Seigneur ?*

Destin et liberté

Je me rappelle que j'ai hésité à publier ce livre, craignant qu'il ne troublât plusieurs, et que je me suis ouvert de ces hésitations à un dominicain qui me répondit : « Il y a des gens qu'il faut troubler. » Et sur cette courageuse réponse, j'ai choisi de lâcher le livre.

Le problème est celui de la liberté et de la prédestination, de la détermination et du libre-arbitre – car ces quatre choses sont également vraies et coexistantes, quoique contradictoires : elles coexistent en chacun de nous à divers degrés. Il y a une destination, et il y a une liberté de suivre cette destination et de la remplir. Il est facile de tirer une théorie correcte en niant l'un

des deux opposés, mais c'est mutiler la réalité qui garde ensemble les deux opposés, les mène de front et les croise à chaque moment de notre vie. C'est pourquoi j'ai bien dit que le poète qui peut, à travers les mêmes mots, faire passer des lignes de sens différents, à travers les mêmes images et les mêmes symboles faire jouer des courants de vie opposés, a plus de chance de toucher cette brûlante vérité que ceux qui parlent au nom d'un absolu dans lequel ils ne sont pas introduits⁵⁴⁷. Oui, c'est en effet cela qui falsifie toutes nos spéculations au sujet de la liberté, de la vie et du temps.

Car nous affirmons à juste titre que le temps n'existe pas, que c'est une illusion et que donc le futur est déjà présent, et cela est vrai. Mais cela est vrai pour l'Éternel, cela n'est pas vrai pour nous qui ne sommes pas l'Éternel, qui ne voyons pas les choses sous l'aspect de l'éternel. Nous affirmons donc des vérités dont les tenants et aboutissants dans la réalité nous échappent et c'est ce qui fausse notre vision et nous pousse à simplifier, à trancher arbitrairement dans le vif des choses. Mais la poésie, la musique et en général l'art est cela qui nous permet de pénétrer vivants dans la vie, de nous couler dans les contours des événements, de nous les faire pénétrer sans pour autant nous les faire entendre au sens où l'intellect peut réaliser ce terme, puisque l'intellect ne saisit entièrement que ce qui est abstrait et défini comme l'espace géométrique ou comme les nombres, lesquelles choses par définition ne possèdent aucune vie et aucune substance. Il faut que d'autres facultés que l'intellect entrent en jeu pour suivre les dédales de ce qui est vivant. C'est au poète à montrer Judas réalisant librement son destin terrible.

Mais l'Évangile n'est pas un poème et l'Évangéliste n'a pas voulu nous émouvoir par la beauté de la forme de son récit, il a voulu nous poindre, nous atteindre, nous crier gare, il a voulu

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Que votre cœur ne se trouble pas. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Dans la maison de mon Père il y a plusieurs demeures ; s'il n'en était pas ainsi, je ne vous l'aurais pas dit, car je vais vous préparer la place. Quand je m'en serai allé et que je vous aurai préparé la place, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis vous soyez vous aussi. Et où je vais vous savez la voie. » Thomas lui dit : « Seigneur, nous ne savons pas où tu vas, comment connaîtrions-nous la voie ? » Jésus lui dit : « Je suis la voie, la vérité, la vie, personne ne vient au Père si ce n'est par moi⁵⁶². »

Il y a assez d'obscurité dans ces paroles pour que nous nous y arrêtions un peu. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi, voilà donc le thème qui va être repris et développé. Dans la maison de mon Père il y a plusieurs demeures, paroles bien obscures. S'il n'en était pas ainsi je ne vous l'aurais pas dit. Où donc Jésus a-t-il parlé de ces plusieurs demeures ? Est-ce lorsqu'il a promis à ses apôtres douze trônes ? Mais encore au-delà de ces imageries populaires, que signifie : *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père* ? Il y a plusieurs places dans le lieu de l'unité et de l'union, il y a place pour plusieurs dans l'unité et dans l'union, et je vais vous préparer la place, je vais préparer à chacun de vous sa place.

Cela signifie qu'il convient d'écarter une image chère aux mystiques orientaux : que la béatitude et le salut soient la fusion en Dieu, la chute de l'âme en Dieu comme une goutte d'eau dans l'océan. Non, il n'y a point fusion ou confusion : *Il y a plusieurs demeures*. Les plusieurs restent plusieurs et ils demeurent dans le sein de l'unité et chacun y trouve sa place. L'âme n'y est point dissoute, elle y demeure intacte et distincte. De fait, si elle était dissoute, l'union ne pourrait pas durer, car elle s'effacerait au moment de la dissolution, et si je devais me

sauver à ce moment-là, je me perdrais sans jamais plus me retrouver.

Mais il est dit : *Tu perdras ton âme pour la retrouver*⁵⁶³, et il est dit : *Il y a plusieurs demeures*. Pour que l'union dure, il faut que les termes de l'union restent distincts, non séparés mais distincts, il faut qu'ils restent ce qu'ils sont. Et que sont-ils ? Ils sont déjà en soi une unité, l'âme sauvée est un moi. Et c'est bien pourquoi il est dit : *Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi*⁵⁶⁴.

Je vous prépare la place... et là où je serai, vous serez vous aussi. Apprenez dans le Christ à retrouver le moi afin de trouver le Christ en vous, et vous-même en vous. Thomas coupe court et dit : « *Seigneur, nous ne savons pas où tu vas, comment connaîtrons-nous la voie ?* » Jésus lui dit : « *Je suis la voie, la vérité, la vie*⁵⁶⁵. » Saint Augustin dit, si je me souviens bien : « Si tu veux savoir par où il faut aller : je suis la voie ; si tu veux aller où je te mène : je suis la vérité ; si tu veux savoir où tu dois demeurer : je suis la vie⁵⁶⁶. » Et un autre Père de l'Église : « Pour ce qui est des actes : je suis la voie ; pour ce qui est de la connaissance : je suis la vérité ; pour ce qui est de l'amour et de la béatitude, de la contemplation : je suis la vie⁵⁶⁷. » *Je suis la voie, la voie passe par moi, elle passe par le moi, elle passe par le soi*.

« Le Père est en moi »

« *Si vous m'avez connu, vous connaîtrez aussi mon Père. Dès à présent vous le connaissez et vous l'avez vu.* » Philippe lui dit : « *Seigneur, montre-nous le Père, et cela suffit.* » Voilà l'impatience : tout ce qu'on essaie d'expliquer aux disciples est

trop compliqué ; montre-nous le but sans nous montrer la voie et sans nous en dire la substance, allons au fait. Eh bien ! Au fait, nous y sommes : *Depuis si longtemps je suis avec vous, et tu ne m'a pas connu, Philippe ! Celui qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : montre-nous le Père ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les profère pas de moi-même. Le Père demeurant en moi accomplit ses œuvres. Croyez-m'en, je suis en le Père et le Père est en moi, ou du moins croyez-le à cause des œuvres mêmes. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais et en fera de plus grandes, car je m'en vais vers le Père, et quoi que vous demandiez en mon nom je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils*⁵⁶⁸.

Croire, c'est voir les apparences et savoir que les apparences sont un écran à travers lequel l'invisible se manifeste. Comment croiriez-vous en moi directement, en moi que vous ne voyez pas ? Vous voyez mes œuvres, vous entendez mes paroles et voilà l'apparence à partir de laquelle vous pouvez remonter jusqu'à moi. Si vous remontez jusqu'à moi, vous pourrez par moi remonter jusqu'au Père.

Car si vous ne me voyez pas et ne voyez pas les œuvres d'un homme parfait, vous contemplez la nature et vous ne verrez jamais en elle autre chose que la nature, vous y verrez des bribes de beauté, des bouts de réalité, des éclats de raison, un enchaînement de causes, vous ne remonterez jamais de ces apparences à la cause consciente qui les a produites, et qui est Dieu, autrement que par une inférence philosophique qui n'est pas la foi et qui ne la fera pas naître en vous. Mais de mes actions, vous qui me connaissez, qui me voyez à l'œuvre, vous pouvez remonter à moi, vous pouvez m'apercevoir à travers mes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et le motif reprend : *Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez en mon amour*⁵⁹¹. Nous voyons tout le long du discours depuis le début de la Cène, les mêmes motifs reparaître comme l'osier dans un panier tressé. Et voici comment reparaît ce motif de l'amour : *Si vous observez mes commandements, vous demeurerez en mon amour ; de même que moi j'ai observé les commandements de mon Père, et je demeure en son amour. Je vous dis cela afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit entière*⁵⁹².

Voilà donc le motif revenu avec la coloration de la joie. Nous l'avons vu peu à peu venir sous d'autres couleurs. Si nous nous rapportons au chapitre précédent, nous l'avons vu, cet amour, venir d'abord sous l'aspect de la force et du service : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et ferons notre demeure chez lui*⁵⁹³.

Sous la couleur de la connaissance : *Demeurant auprès de vous, je vous ai dit ces choses, mais le Consolateur, l'Esprit Saint que mon Père enverra en mon nom, celui-là vous enseignera tout*⁵⁹⁴.

Sous la couleur de la paix : *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, je ne vous la donne pas comme la donne le monde*⁵⁹⁵. Et un peu plus loin, sous la couleur de la foi : *Vous avez entendu que je vous ai dit : je m'en vais et je reviens à vous. Si vous m'aimez, vous vous réjouirez parce que je vais au Père, car le Père est plus grand que moi. Et maintenant je vous ai avertis avant que cela arrive, afin que lorsque ce sera arrivé, vous croyiez*⁵⁹⁶.

Nous voyons donc peu à peu se développer tous les éléments de ce qu'est l'amour divin ou l'amour humain en Dieu : service, connaissance, paix, foi et enfin joie. Et non seulement joie, mais conscience et liberté, sacrifice, mais sacrifice mutuel. *Mon*

*commandement c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés*⁵⁹⁷. Non seulement d'aimant à aimé dans le monde, mais même d'aimant à aimé entre l'homme et Dieu, puisqu'il est dit : *Personne n'a plus d'amour que celui qui offre sa vie pour ses amis*⁵⁹⁸. Et Dieu lui-même offre sa vie pour ceux qu'il aime.

*Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus des serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître, mais je vous appelle amis parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai entendu de mon Père*⁵⁹⁹. En d'autres termes, c'est par la conscience et la connaissance que vous êtes affranchis et que, de serviteurs de Dieu, vous êtes devenus amis : la connaissance de la volonté de Dieu et l'amour vous ont rendus libres. *Ce n'est pas vous qui vous êtes choisis, c'est moi qui vous ai choisis. Je vous ai établis pour que vous alliez et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure pour que le Père vous donne ce que vous lui demanderez en mon nom*⁶⁰⁰. Et de nouveau le commandement du début annoncé comme le commandement nouveau : *Ce que je vous commande c'est que vous vous aimiez les uns les autres*⁶⁰¹.

La haine du monde

Et aussitôt : Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a hait avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait son bien, mais comme vous n'êtes pas du monde et que je vous ai tirés du monde par mon choix, c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils

vous persécuteront aussi. S'ils avaient gardé ma parole, ils garderaient aussi la vôtre. Mais ils feront tout cela contre vous, à cause de mon nom. Car ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé. Si je n'étais pas venu et ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché. Mais maintenant ils n'ont pas d'excuse à alléguer pour leur péché. Celui qui me hait, hait aussi mon Père. Si je n'avais pas fait parmi eux les œuvres que personne d'autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché. Mais maintenant, même après avoir vu, ils ont haï moi et mon Père. Mais c'est afin que soit accomplie cette parole : « Ils m'ont haï gratuitement⁶⁰². »

Voilà des paroles dures et obscures aussi. C'est encore un motif qui a déjà paru, puisque nous avons lu l'autre jour que Judas, non pas l'Isariote, lui dit : *Seigneur, qu'est-il donc advenu pour que tu doives te manifester à nous et non pas au monde⁶⁰³ ?* Jésus alors ne répond pas directement, mais il répond : *Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole⁶⁰⁴...* Ainsi donc, immédiatement après la quatrième énonciation du commandement nouveau *que vous vous aimiez les uns les autres⁶⁰⁵*, vient la constatation de la haine, l'affirmation de la haine, et cette haine sera et devra être mutuelle. Vous aussi, vous haïrez le monde et tout ce qui est du monde, même si de ce monde est votre père et votre mère et votre fils et votre maison. *Celui qui ne hait pas son père⁶⁰⁶...* *Je dois aller enterrer mon père*, dit quelqu'un, et je ne peux te suivre en ce moment. Et il lui est répondu : *Laisse les morts enterrer les morts⁶⁰⁷...*

Comment peut-on concilier l'amour du prochain, c'est-à-dire de tous les hommes, avec la haine du monde c'est-à-dire de tout le monde ? Il faut pour cela comprendre que la même chose et les mêmes personnes sont en même temps du monde et ne sont pas du monde, que nous-mêmes par certains côtés sommes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

XXVIII

L'Agonie

28 mai 1948, rue Saint-Paul.

Nous avons commenté, l'autre semaine, les dernières paroles de Jésus et surtout sa dernière prière. Le résumé de ces paroles et de cette prière pourrait être : *Je suis dans le Père et le Père est en moi. Aimez-vous les uns les autres comme je vous aime. Le Père vous aime parce qu'il m'aime et que je vous aime. Je vous dis ces choses afin que vous soyez consommés dans l'Un*⁶³⁸. En d'autres termes, le Christ se présente, avec une insistance qu'il n'a jamais mise jusqu'ici, comme présent à Dieu, établi en Dieu pour l'éternité dès à présent. Et voici qu'une page se tourne, qu'un chapitre nouveau commence ainsi que la terre bascule dans la nuit : l'agonie commence, comme une réponse immédiate et presque comme une conséquence des affirmations absolues qui viennent d'être faites.

En Matthieu 26 : *Ayant récité un hymne, il sortit pour aller au mont des Oliviers... Alors Jésus vint avec eux dans un domaine nommé Gethsémani, et il dit aux disciples : « Asseyez-vous ici pendant que j'irai là pour prier. » Ayant pris avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença à s'affliger et à être triste. Alors il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort, restez ici et veillez avec moi. » Et s'étant avancé quelque peu, il tomba sur la face, priant et disant : « Mon Père, s'il est possible que ce calice passe loin de moi... Mais qu'il en soit comme tu veux, non comme je veux. » Et il revient vers les*

disciples et les trouve endormis. Et il dit à Pierre : « Ainsi, tu n'as pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez afin de ne pas entrer en tentation ; l'esprit est prompt, mais la chair faible. » S'étant éloigné encore, il pria, disant : « Mon Père, si cela ne peut passer sans que je le boive, que ta volonté soit faite. » Et étant revenu, il les trouva de nouveau endormis, car leurs yeux étaient appesantis. Et les laissant, il s'en alla de nouveau, pria une troisième fois, disant encore les mêmes paroles. Alors il revint vers les disciples, et leur dit : « Dormez désormais et reposez-vous, voici que l'heure est proche où le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs. Levez-vous, allons, voici tout près celui qui me livre⁶³⁹. »

Luc et Marc racontent l'agonie à peu près dans les mêmes termes, avec moins de détails, c'est pourquoi je ne lis pas leurs récits qui recalqueraient celui-ci presque mot à mot, excepté en Luc : *Et étant en agonie, il priait avec plus d'instance et sa sueur fut comme des gouttes de sang qui coulaient jusqu'à terre⁶⁴⁰.*

Ni un dieu, ni un sage

Voilà un récit consternant, voilà une réponse à cette question : Jésus Christ était-il un dieu, Jésus Christ était-il un sage ? Et cette réponse est : non. Un sage n'est tel que par le détachement parfait, par l'impassibilité, par une vertu que rien n'ébranle, par un courage qui ne recule pas devant la mort et qui n'hésite pas. Voici qu'on nous présente le Maître comme suant le sang à l'approche de la mort, et suppliant Dieu que cela lui soit épargné. Quant aux dieux, ils règnent dans l'éther et nos misères ne les touchent pas, nos défauts ne les atteignent pas, ils vivent dans la lumière et leur omniscience les porte à ignorer les

malheurs de ce monde.

Mais Jésus Christ n'est pas un dieu, car il est Dieu incarné, et il n'est point un sage, mais il est la Sagesse faite homme. Cette scène unique et nouvelle dans tous les livres sacrés de l'humanité marque un de ces renversements dont j'ai parlé, de la conception de la divinité et de la conscience religieuse des hommes. La méditation sur l'agonie et sur la Passion du Seigneur représente un approfondissement de la conscience. C'est par là surtout qu'on peut parler de la religion chrétienne comme d'une religion nouvelle, car cette méditation n'a que peu de chose à faire avec les lamentations des femmes sur la mort et le démembrement d'Osiris, ou sur Adonis déchiré par le sanglier, qui devaient, eux aussi, dans la fable du moins, ressusciter avec la saison nouvelle.

Voici donc la Sagesse de Dieu à l'agonie, voici donc le démembrement de Dieu, la chute de Dieu, la descente de Dieu non seulement à terre mais en enfer. Voici donc le renversement étonnant, déchirant, écrasant. Jésus Christ n'était point un sage et l'on parle même de la folie de la croix, et bien des auteurs nous ont présenté la Sagesse divine incarnée comme un fou, comme un cas clinique. C'est la grandeur de Dieu de concilier les opposés, et plus sage que le sage est celui qui, à force de sagesse, comprend et contient aussi la folie.

Le Christ ne montre pas ici l'impassibilité du sage, ni surtout l'impassibilité telle que nous qui ne sommes pas des sages la comprenons, car par *impassible* nous comprenons *indifférent*, mais le sage non. Si le sage arrivait à l'indifférence, s'il en arrivait à se dessécher et durcir au point de ne plus rien sentir, il ne serait pas un sage mais un mort, ou pour mieux dire un cadavre, et nous lui conseillerions de pousser un peu plus loin sa sagesse et de commencer à sentir, car sentir c'est vivre, et celui qui ne sent rien ne vit pas, et la sensibilité n'est pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

commençait, le corps se couvrait de sueur froide et la suffocation mettait sur le visage cette lividité dont il est parlé en Isaïe tant de siècles auparavant : *sa maladie nous a rendu la santé*⁶⁵¹ – et le terme employé par le prophète, c'est *livore suo*, sa lividité.

Le dernier cri

Voilà donc le supplice auquel l'homme était attaché jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Pour Jésus, c'était le dernier supplice que plusieurs autres avaient précédé, si bien qu'il y arrivait déjà exténué et il y mourut assez vite. Mais ce qui nous consterne plus encore que cet abîme de souffrances corporelles, c'est le dernier mot de la dernière angoisse : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné*⁶⁵² ? Source de stupeur pour le chrétien, pour celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu lui-même en perpétuelle contemplation du Père, perpétuellement consolé par la connaissance de son essence profonde et du dénouement béatifique et glorieux de tout cela. Mais, comme nous l'avons vu déjà par le texte que nous lûmes la dernière fois, il a voulu lui-même se retirer le support de sa divinité et descendre dans notre ignorance. Mais si telle est l'explication qu'on en peut donner verbalement, le mystère de ce drame reste voilé pour nous.

Pour certains cela a été une occasion d'humaniser entièrement le Christ, d'affirmer que ce cri était comme la confession de la faillite de toute son œuvre et le désespoir final. Mais ceux qui parlent ainsi oublient que ce qui jaillit de la bouche du Crucifié comme un cri de désespoir est une citation et une prière consacrée, et que Jésus, sur le point de mourir, choisit la prière qui s'approprie exactement à la circonstance.

C'est un hymne de David, je dirai plus : un hymne prophétique qui est ici rappelé à temps, et enfin un hymne d'espoir et un cri de louange. C'est le Psaume 22 :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné,
Loin de mon salut, dans le verdict de mes fautes ?
Mon Dieu ! je t'appelle le jour, et tu ne réponds pas ;
La nuit, et je n'ai pas de repos.

Mais tu es le Saint
Qui trône au milieu des louanges d'Israël.
En toi ont espéré nos pères ;
Ils ont espéré et tu les as délivrés.
Vers toi ils ont crié, et ils ont été sauvés ;
En toi ils se sont confiés et ils n'ont pas été déçus.

Et moi, je suis un vermisseau, je ne suis pas un homme,
L'opprobre des hommes et le rebut du monde.
Tous ceux qui me voient se moquent de moi,
Ils grimacent des lèvres, ils branlent de la tête,

Disant : "Qu'il s'en remette à l'Éternel,
L'Éternel le délivrera,
Qu'il le préserve si bon lui semble !"

Pourtant, c'est toi qui m'as arraché des entrailles
maternelles,

Sur les mamelles de ma mère tu m'as rempli de sécurité ;
Les entrailles de ma mère m'ont jeté en toi,
Dès le sein de ma mère tu as été mon Dieu.
Ne t'éloigne pas de moi puisque je suis dans l'angoisse,
Et que personne ne me secourt.

Ils m'ont entouré nombreux les taureaux,
Les taureaux gras de Bashân m'ont entouré.
Ils ouvrent contre moi leur gueule,
Les lions voraces et rugissants.

Comme l'eau je me suis répandu,
Mes os se sont disjoints ;
Mon cœur a fondu comme de la cire dans mes entrailles,
Ma vigueur s'est desséchée comme l'argile,
Ma langue s'est attachée à mon palais,
Et dans la poussière de la mort.

Car ils m'ont cerné, les chiens,
La foule des méchants m'a encerclé.
Ils ont percé mes mains et mes pieds.
Ils ont énuméré tous mes os.
Eux, ils me fixent des yeux, ils m'examinent ;
Ils distribuent mes vêtements,
Sur mes vêtements ils tirent au sort.

Mais toi, Éternel, tu ne t'éloigneras pas !
Toi ma force, hâte-toi à mon secours !
Préserve-moi de l'épée,
Préserve de la violence du chien ce que j'ai d'unique.
Sauve-moi de la gueule du lion,
Et de la corne des licornes mon humilité.

Je publierai ton nom parmi mes frères,
Au milieu de l'assemblée je te louerai.
Oh ! craignants l'Éternel, louez-le !
Ô vous tous de la postérité de Jacob, honorez-le !
Et tremblez devant lui, vous tous de la postérité d'Israël !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jonas, m'aimes-tu plus que ne m'aiment ceux-ci ? » Il lui répondit : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. » Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. » Il lui dit une seconde fois : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » Pierre lui répondit : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. » Jésus lui dit : « Pais mes brebis. » Il lui dit pour la troisième fois : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » Pierre fut attristé de ce qu'il lui avait dit pour la troisième fois : « M'aimes-tu ? » Et il lui répondit : « Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais bien que je t'aime. » Jésus lui dit : « Pais mes brebis⁶⁸³. »

Jean était celui qui reposait sur le sein du Seigneur lors de la Cène, celui qui seul n'a pas dit lorsqu'on a parlé d'un traître : *Est-ce moi ?*, mais seulement : *Qui est-ce, Seigneur⁶⁸⁴ ?*, et il parlait comme dans un rêve. Jean est celui qui seul est demeuré au pied de la croix alors que tous les autres avaient fui, alors que Pierre lui-même avait renié et avait fui, comme pour montrer que l'amour est le plus grand courage. Jean est celui dont Jésus parmi tous les autres peut dire : *Vous ne m'avez pas choisi, c'est moi qui vous ai choisis⁶⁸⁵*. C'est celui qui est choisi, qui est appelé et choisi, qui est attiré, qui est assumé, qui est inspiré. Il est le saint de la contemplation intérieure, de la grâce spirituelle. Et de fait son nom signifie : Dieu est gracieux.

Mais Simon-Pierre a un nom qui signifie : Obéissance. Et Jésus remplace ce nom par un mot qui veut dire : Roc, c'est-à-dire fermeté inébranlable, fermeté dans la foi, dans une foi de rocher, une foi qui n'ouvre pas l'œil sur le monde extérieur mais se tient compacte, serrée à soi-même, forte de sa propre substance. Simon-Pierre (et ses deux noms sont ici réunis), c'est l'obéissance et la foi, et il s'exprime par l'action, par la grande action de conquête que va être l'établissement de la chrétienté nouvelle, et c'est pourquoi les clefs lui seront remises à lui qui

n'est pas le plus aimé, qui aime le plus, à lui dont la sainteté est fondée sur ses propres efforts.

Or il est juste que Jean, l'Inspiré, coure le plus vite et arrive le premier ; il est juste aussi que Pierre soit le premier à descendre, à toucher et à voir, et qu'ensuite l'autre descende, touche et voie, ou plutôt ne voie rien et croie. Quant à la troisième et première figure, celle de Marie de Magdala, celle dont sept démons ont été chassés, elle est l'amour affectif et humain d'abord, et elle sera la première à voir.

« Jetez le filet »

Je prendrai Jean au chapitre 21 : *Après cela Jésus se montra encore aux disciples, sur les bords de la mer de Tibériade. Et voici de quelle manière il se montra. Simon-Pierre, Thomas appelé Didyme, Nathanaël de Cana en Galilée, les fils de Zébédée et deux autres des disciples de Jésus étaient ensemble. (Ils sont donc sept.) Simon-Pierre leur dit : « Je vais pêcher. » Ils lui dirent : « Nous allons aussi avec toi. » Ils sortirent et montèrent dans une barque, et cette nuit-là ils ne prirent rien. Le matin étant venu, Jésus se trouva sur le rivage ; mais les disciples ne savaient pas que c'était Jésus. Jésus leur dit : « Enfants, n'avez-vous rien à manger ? » Ils lui répondirent : « Non. » Il leur dit : « Jetez le filet du côté droit de la barque, et vous trouverez. » Ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient plus le retirer, à cause de la grande multitude de poissons.*

Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : « C'est le Seigneur ! » Et Simon-Pierre, dès qu'il eut entendu que c'était le Seigneur, mit son vêtement et sa ceinture, car il était nu, et se jeta dans la mer. (En général on ôte sa ceinture et son vêtement pour se jeter dans la mer. Mais ce n'est pas par inadvertance que

l'auteur lui fait faire le geste inverse. Car il se jette à la mer non pour nager librement mais pour retrouver le Seigneur, et il ne convient pas de se présenter nu devant lui.)

Les autres disciples vinrent avec la barque, tirant le filet plein de poissons, car ils n'étaient éloignés de terre que d'environ deux cents coudées. Lorsqu'ils furent descendus à terre, ils virent là des charbons allumés, du poisson dessus, et du pain. Jésus leur dit : « Apportez les poissons que vous venez de prendre. » Simon-Pierre monta dans la barque, et tira à terre le filet plein de cent cinquante-trois grands poissons ; et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se rompit point. Jésus leur dit : « Venez, et mangez. » Et aucun des disciples n'osait lui demander : « Qui es-tu ? », sachant que c'était le Seigneur. Jésus s'approcha, prit le pain, et leur en donna ; il fit de même du poisson⁶⁸⁶.

C'est le seul miracle rapporté après la Résurrection. Et, de fait, chacune des apparitions du Seigneur après sa mort est par soi-même un miracle et suffit à combler les siens de stupeur et de joie inquiète.

Voici donc nos sept Apôtres, les voici pêchant, retournés donc à leurs filets. Ont-ils oublié qu'ils ont été envoyés de par le monde pour annoncer le Royaume ? Ont-ils repris leurs occupations paisibles si peu de jours après l'effroyable drame qui a brisé leur vie et tout leur espoir ? Ont-ils abandonné toute prédication ? Rapportons-nous à l'autre pêche miraculeuse qui se conclut sur ces mots : *Désormais je vous ferai pêcheurs d'hommes*⁶⁸⁷. Cela suffit pour que nous pensions qu'ils n'ont pas abandonné la prédication, qu'ils gardent l'enseignement du Seigneur. Mais ils sont dans la nuit et ils sont sur l'eau, et ils ne prennent rien, car on leur répond : « Votre prophète, les prêtres l'ont pris et ils en ont fait ce qu'ils ont voulu. Le Sauveur des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le règne et la gloire, dans les siècles des siècles. Amen.

Annexe II

Les vendeurs chassés du Temple⁷⁰³

La non-violence du Christ

La première chose qui frappe et qu'on se demande en lisant cet épisode : où est-elle, la non-violence de Jésus le Christ ? C'est que nous nous faisons de la violence et de la non-violence des idées parfaitement fausses si nous croyons que la non-violence consiste à ne prononcer que des paroles onctueuses et faire des gestes polis, à bénir à droite et à gauche afin de se faire bénir. La non-violence est une arme d'attaque comme c'est une arme de défense, et la charité peut se traduire aussi bien avec le bâton qu'avec un baiser. Il n'y a dans ce geste du Christ aucune forme de violence, si violence signifie infraction à la loi par passion, par intérêt ou par aveuglement. C'est avec calme, sans aucun doute, qu'il a noué les sept nœuds de corde.

Avez-vous vu la fresque d'Italie où cette scène est figurée ? Les changeurs tombant les bras et le nez en avant, les pigeons attachés par deux s'envolent, les tables renversées ainsi que les escabeaux, et le Christ s'avance au milieu de cette ruine de corps ; son vêtement fait de beaux plis cassés et croisés, le bras est levé, le visage est un ovale parfaitement lisse semblable au visage du Bouddha en méditation. Elle est peut-être à San Gimignano, cette fresque, ou peut-être à l'église des Servi à Sienne, ou peut-être elle n'existe pas. En tout cas je l'ai vue.

Ce n'est pas un mouvement d'humeur qui anime ici le prophète, ce n'est pas un de ces mouvements d'humeur qu'on

peut appeler noble indignation, c'est un enseignement, et les enseignements du Christ, nous l'avons vu, sont donnés par des paroles et beaucoup plus par des gestes et par des actes, et au besoin par des miracles ; chacun de ses pas comme chacun de ses mots est un enseignement. Et ce geste-ci est un enseignement d'une importance qu'aucun des quatre Évangélistes ne méconnaît, puisque l'un le place tout au début du ministère du Christ et les autres tout à la fin, ce qui est la même chose, ce qui veut dire : ceci est important, ceci est relié au plus secret de la doctrine.

Où est-elle la non-violence du Christ dans cette action, mais encore où est-elle la charité, où est-elle même la justice ? Il entra dans le Temple et il y trouva les marchands *assis*⁷⁰⁴, dit puissamment le texte, assis et bien assis, installés et bien installés, ayant plein droit d'être là. Car s'ils n'en avaient pas le droit, les prêtres et les sacrificateurs les en auraient chassés. Leur présence en ce lieu faisait partie de tout un système séculairement établi et ils ne faisaient là aucun mal, au contraire : ils épargnaient aux pieux fidèles la peine d'aller acheter les pigeons, les agneaux, les veaux du sacrifice dans les boutiques de l'autre côté de la place au-delà des grandes cours, des raides escaliers.

Et si le Christ dit : *Vous avez fait de ce lieu une caverne de voleurs*⁷⁰⁵, il n'entend pas du tout dire que ce ne fussent pas d'honnêtes marchands ; il est infiniment probable que c'étaient de très honnêtes marchands qui ne volaient personne, non plus que les boutiquiers de Saint-Sulpice. Ce qui n'était pas honnête, ce qui n'était pas tolérable, c'était qu'ils fussent là.

« Mais... j'ai droit. – Mais, mais on m'a permis... – Hors d'ici ! » C'est tout. Telle n'est pas la justice des hommes ; telle est la justice de Dieu, sans discussion et sans raisonnement,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France

1. De l'édition de 1951.
2. Jacques MARITAIN, *Les Degrés du savoir*, 1932, p. 548.
3. Jacques MARITAIN, « L'Expérience mystique naturelle et le vide », dans *Études Carmélitaines*, octobre 1938, p. 133.
4. R. P. Victor POUCEL, *Mon baptême*, dans *La Vie intérieure pour notre temps*, Bloud et Gay, 1936, p. 139.
5. R. P. Victor POUCEL, *Plaidoyer pour le corps*, Plon, 1941.
6. *Philippiens* 4, 8.
7. R. P. Ernest-Bernard ALLO, *Plaies d'Europe et baume du Gange*, Cerf, 1931, p. 211.
8. *Luc* 5, 39.
9. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates* V, 3, 17, 1.
10. Cité par Dimitri MEREJKOWSKY dans *Jésus inconnu*, Grasset, 1937. J'en prends occasion pour rendre hommage à cet homme de foi et de cœur, à ce vivant. *Jésus inconnu* et *Le Christ qui vient* sont de beaux livres, qui témoignent d'un grand désir de travailler à la réconciliation des Églises chrétiennes (LdV).
11. *Jean* 1, 12.
12. *Matthieu* 1, 16.
13. *Luc* 3, 38.
14. *Isaïe* 11, 1.
15. *Matthieu* 22, 44-45.
16. D'autres disent : le Bien-Aimé (LdV).
17. Lanza del Vasto emploie le mot « personne » tantôt dans un sens noble et positif, comme ici, tantôt dans un sens extérieur et social. Il est alors synonyme de « personnage » (*persona*, masque) ou de « personnalité » et plutôt déprécié. Les deux acceptations du mot sont à distinguer (DV).
18. *Matthieu* 1, 13-14.
19. *Isaïe* 53, 8.
20. *Matthieu* 11, 3.
21. « David l'atteste, ainsi que la Sibylle. »
22. *Matthieu* 6, 4.
23. Des études récentes tendent à prouver que la crucifixion eut lieu le

mercredi (et non le vendredi) et que le séjour sous terre fut bien de trois jours. « Et je le rebâtirai en trois jours. » *Les Dates exactes de la vie du Christ* par le R. P. de CURSAC et Gilbert de CHAMBERTRAND, Adyar, 1947 (LdV).

24. *Matthieu* 1, 18-21.

25. *Malachie* 3, 1 ; *Isaïe* 40, 3.

26. *Matthieu* 3, 4.

27. *Luc* 1, 5-56.

28. *1 Samuel* 2, 1.

29. Au sens d'une individualité revendiquée (DV).

30. *Jean* 6, 63.

31. *Philippiens* 3, 8.

32. « Car la vérité divine répugne à la fiction. » S. THOMAS D'AQUIN, *Du Verbe incarné (Somme théologique, III^a, Question 45, art. 3).*

33. *Quia ejusdem Jesus, idest Salvatoris, spiritus Virginis aeterna divinitate laetatur, cujus caro temporalis conceptione foetatur* (S. THOMAS D'AQUIN, *La Chaîne d'or*, à *Luc* 1, 47).

34. S. Thomas d'Aquin, *ibidem*. Ambroise dit même : « Toute âme conçoit le Verbe de Dieu » (DV).

35. Gandhi (LdV).

36. *Matthieu* 1, 1-19.

37. *Isaïe* 7, 14.

38. Dans l'ancien rite latin (DV).

39. Brutus, assassin de César (DV).

40. *Jean* 6, 57.

41. *Romains* 6, 19.

42. L'échange qui suit était absent de l'édition de 1951.

43. *Brihadaranyaka Upanishad* I. XV, 18.

44. *Rig-Veda* I, 155, 6.

45. *Rig-Veda* VIII, 41, 5.

46. *Jean* 1, 4.

47. « *To ôn, to hen* » (LdV).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

619. *Jean* 16, 13.
620. *Jean* 16, 14-20.
621. *Jean* 7, 33-34.
622. *Jean* 13, 33.
623. *Jean* 14, 19.
624. *Jean* 16, 20-21.
625. *Jean* 16, 22.
626. *Jean* 16, 24.
627. *Jean* 16, 25-27.
628. *Jean* 16, 29-30.
629. *Jean* 16, 31-33.
630. *Cf. Jean* 8, 28.
631. *Cf. Jean* 12, 32-34.
632. *Jean* 17, 1-26.
633. *Jean* 17, 3.
634. *Jean* 17, 15.
635. *Jean* 17, 22-23.
636. *Jean* 14, 6.
637. *Jean* 15, 18-19.
638. *Jean* 14, 10-11 ; 13, 34 ; 16, 27 ; 17, 23.
639. *Matthieu* 26, 30 ; 26, 36-46.
640. *Luc* 22, 44.
641. *Matthieu* 26, 37.
642. *Les souffrances morales de Notre-Seigneur dans sa Passion*, trad. P. Leyris.
643. *Jean* 1, 29.
644. *Luc* 4, 13.
645. *Discourses Addressed to Mixed Congregations* 16, 'Mental Sufferings of Our Lord in His Passion', trad. P. Leyris.
646. Toutes ces pensées sont reprises au premier acte de *La Passion. Mystère de Pâques*, Grasset, 1951 (LdV).
647. *Luc* 23, 6-11.

648. *Luc* 13, 32.
649. *Matthieu* 27, 32-34.
650. *Matthieu* 27, 35-50.
651. *Isaïe* 53, 5.
652. *Matthieu* 27, 46.
653. *Jean* 1, 5.
654. *Matthieu* 15, 26 ; 15, 24 ; *Matthieu* 23, 37.
655. *Luc* 19, 41 ; *Luc* 13, 34 ; *Marc* 6, 4 ; *Luc* 19, 44.
656. *Jean* 8, 49.
657. *Matthieu* 26, 11.
658. *Jean* 12, 7
659. *Jean* 13, 13.
660. *Jean* 14, 9.
661. *Cf. Jean* 8, 49.
662. *Jean* 18, 37.
663. *Jean* 19, 5.
664. *Jean* 19, 22.
665. *Matthieu* 26, 39.
666. *Marc* 16, 9 et *Jean* 20, 14.
667. *Matthieu* 28, 9.
668. *Luc* 24, 13 et *Marc* 16, 12.
669. *Luc* 24, 36, *Jean* 20, 19 et *Marc* 16, 14.
670. *Jean* 20, 24.
671. *Jean* 21, 4.
672. *Matthieu* 28, 16 et *Marc* 16, 15.
673. *Luc* 24, 44.
674. *Marc* 16, 19 et *Luc* 24, 50.
675. *Jean* 20, 15.
676. Les trois paragraphes qui suivent étaient absents de l'édition de 1951.
677. *Jean* 20, 17.
678. *Jean* 20, 27.

679. *Jean* 21, 5.
680. *Jean* 21, 7.
681. *Jean* 20, 1-8.
682. *Jean* 20, 2.
683. *Jean* 21, 15-17.
684. *Jean* 21, 20.
685. *Jean* 15, 16.
686. *Jean* 21, 1-13.
687. *Matthieu* 4, 19.
688. *Jean* 1, 4.
689. *Jean* 21, 11.
690. L'édition de 1951 disait ici : « que cette oppression subie et cette dépendance? ».
691. *Matthieu* 16, 18.
692. C'est-à-dire selon le point de vue. L'auteur pensait sans doute à *Jean* 1, 15 et 30 (DV).
693. *Jean* 21, 23.
694. *Jean* 21, 24.
695. *Jean* 21, 23.
696. Édition de 1951, livre premier, fin du chapitre XXII.
697. *Luc* 11, 3.
698. *Matthieu* 6, 11.
699. *Luc* 6, 37-38.
700. *Matthieu* 5, 23-24.
701. *Jacques* 1, 13.
702. Effectivement, cette doxologie remonte aux origines du christianisme (*Didachè*, VIII, 4). Depuis la réforme de Vatican II, elle est récitée dans la messe latine. Elle a toujours fait partie de la liturgie byzantine.
703. Édition de 1951, livre premier, chapitre XXV.
704. *Jean* 2, 14.
705. *Matthieu* 21, 13.
706. *Jean* 2, 19.

707. *Jean* 2, 21.

708. Édition de 1951, livre premier, chapitre XXV.

709. *Jean* 5, 22.

710. *Jean* 5, 22.

711. *Jean* 12, 42.

712. *Jean* 14, 6.

713. *Matthieu* 13, 30.